

GEORGES DUBOUCHER

L'ALGÉRIE

1870 || 1930

PRÉFACE DU PROFESSEUR FÉLIX LAGROT.

PREFACE

Quel trésor d'évocation et de documentation sur notre vieille Algérie française, en son temps et en ses images ! Nous retrouverons, dans ces feuilles, le passé imagé de notre terre, telle que la France l'a trouvée d'abord, puis l'a transformée. Nos yeux y voient l'irréfutable témoin de l'action obstinée, fervente de la Mère Patrie. C'est un grand bonheur que Georges Duboucher ait accepté de nous faire profiter de sa connaissance du Vieil Alger, de la vieille Algérie dont il évoque l'histoire - la grande et la petite - et l'archéologie avec ferveur et émotion à la fois. Sachons lui gré de nous faire bénéficier de sa culture associée sa passion d'éminent cartophile algérieniste. Images et textes nous rappellent ou nous révèlent tant de précieux événements algérois : les premiers « Transat », les visites impériales et présidentielles, la place du Gouvernement où perce la nostalgie de Georges Duboucher (son quartier...), la rue Bab-Azoun et la pâtisserie Fille (dont la fillette, devenue plus tard la célèbre actrice de cinéma Alice Field, était ma camarade de jeu) et la résurrection de Tipasa, où sa mélancolie perce sous l'écriture et nous est communiquée. Et d'Alger, nous revoyons la Casbah, la mer, le port, le môle (toute ma vie...), l'Hôtel Saint Georges, les bals de la Préfecture, notre Hôpital de Mustapha, partie vive de notre chair. J'ai mal connu les autres villes dont parle Duboucher - c'est mon regret et ma honte - et je n'ose donc en parler. Chacun de nous connaît mieux son petit carré natal et c'est pourquoi on devine notre auteur au bord des larmes lorsqu'il parle de Téniet-el-Hâad où il naquit, où exerçait son père que nous vénérons tous, le docteur Désiré Duboucher.

Et puisque je viens d'évoquer un de nos anciens confrères, qu'on me permette de rappeler aussi la mémoire du docteur Fernand Gauthier, l'ophtalmologiste bien connu de nos parents et de nombre d'entre nous, spécialiste précurseur de l'histoire du Vieil Alger. Ce livre l'eût enthousiasmé. Sa bibliothèque, unique sur ce sujet, fut hélas ! incendiée dans sa villa de Bouzaréah, lors d'une perquisition des forces de l'**« ordre »**. Quelles richesses furent définitivement perdues pour nous, pour l'histoire, pour l'humanisme !

Le livre de Georges Duboucher sera l'un des plus chers de notre jardin sentimental, recueil de nos images évoquées, matérialisation précieuse, touchante des souvenirs de notre passé qui vit en nous jusqu'à l'extinction de notre génération.

Félix Lagrot

A mes Petits Enfants qui auront vingt ans quand ces photos auront un siècle

« Que la mer soit étale ou mouvante la lame,
« cingle, Alger, pavoiée de hautain souvenirs.

Jean Pomier, « Poèmes pour Alger »

« Tu te crois au matin d'une nuit de fête?
« c'était celle de la jeunesse.

Texte attribué à Avicenne

Traduction de H. Jahier et A. Nouredine

AVANT-PROPOS L'ALGÉRIE, TERRE DU VOYAGE

Aussi loin que nous remontions dans le passé, nous voyons le Maghreb traversé ou occupé par des hommes venus d'ailleurs. Les Phéniciens en fréquentaient les côtes avant même de fonder Carthage. Et c'est encore la mer qui amena les Romains, les Byzantins, les Espagnols, les Turcs et les Français.

Les premiers visiteurs de l'Algérie française n'attendirent pas le confort des paquebots de croisière, ni la disparition des diligences. Dès 1832, Eugène Delacroix fit une brève escale à Alger, le temps de quelques croquis. Quoi de surprenant à ce que la séduction de l'Orient se soit d'abord exercée sur les peintres ? Un an après, c'était le tour d'Horace Vernet, fasciné à tel point qu'il allait revenir trois autres fois, précédant de quelques années ses cadets Fromentin et Chassériau.

Voici maintenant des écrivains : Alexandre Dumas père, Alexis de Tocqueville, les frères Goncourt, Flaubert, Alphonse Daudet, Théophile Gautier et bientôt Alexandre Dumas fils. A la même époque, Victor Hugo inscrivait « Orientale » dans « Les Châtiments » et Louis Veuillot faisait paraître son ouvrage : « Les Français en Algérie ».

Vint alors la sombre période de 1865 à 1872, celle de la grande épidémie de choléra et d'une sécheresse sans précédent. Les sauterelles s'abattirent sur l'Afrique du Nord. La famine s'installa. Pour comble d'infortune, Blida fut ravagée par un tremblement de terre et, un an plus tard, en 1868, la population du Constantinois dut affronter une épidémie de typhus. Pour couronner cette malédiction, éclata l'insurrection de la Grande Kabylie, fruit amer de la capitulation de Sedan.

Mais, dès 1872, une renaissance s'annonce. Sitôt sortie de ces sombres années, l'Algérie reçoit de nouveaux visiteurs : Camille Saint-Saëns effectue son premier voyage. Les peintres renouent avec la tradition orientaliste. Lebourg et Gérôme arrivent d'abord. Un peu plus tard, en pleine révolution impressionniste, Renoir fixe sur la toile sa fameuse « Algérienne au faucon ». En 1883, Etienne Dinet pose le pied sur cette terre africaine qui devait l'envoûter. Et, en 1906, c'est Matisse qui vient peindre une « Algérienne » actuellement au musée d'Art Moderne.

Les hommes de lettres de cette seconde vague du voyage feront mieux que leurs prédécesseurs. Ils resteront plus longtemps. Ils pénétreront plus profondément dans le pays. Jules Lemaître est, pendant quelques années, professeur à l'École Supérieure de Lettres. Il accueille, en 1881, Guy de Maupassant, venu chercher la matière colorée de son ouvrage « Au Soleil ». Le normalien Masqueray, vêtu d'un costume arabe, s'aventure jusqu'au Mzab non encore annexé et obtient communication de précieux documents. Stéphane Gsell et Émile Gautier sont alors les éminents historiens du passé de l'Algérie.

Il est non moins admirable de constater avec quelle passion on entreprend alors l'exploration scientifique de l'Algérie. Gustave Le Bon y prépare son ouvrage sur « La Civilisation des Arabes ». Paul Bert, ce savant biologiste et politicien, amoureux de l'Afrique du Nord, y revient plusieurs fois. Jules Ferry et Eugène Manuel, alors ministres de l'Instruction publique, sont reçus respectivement en 1887 et 1889. Le docteur Roux l'est, à son tour, en 1911 et Konrad Kilian en 1921.

Évoquons ici l'arrivée de Louis Bertrand. Il est nommé, en 1890, professeur au Lycée d'Alger. Il a 25 ans et se trouve immédiatement en résonance avec ce pays qu'il s'efforce de mieux comprendre en partageant la vie de sa population. Il réside à l'entrée de Bab-elOued et parcourt, avec les inconfortables charrois de l'époque, les grands axes de pénétration vers le sud. Une fois dégagé de ses obligations universitaires, il revient, de multiples fois, dans ce pays neuf, attiré non seulement par « l'air de volupté qui baigne les quartiers secrets de la haute ville », mais encore par une sympathie envers ces hommes « énergiques et entreprenants » qui répondent à son idéal de Lorrain, meurtri par la défaite de 1870.

Avec Louis Bertrand, le voyage s'achève donc par un enracinement. Peu importe que l'auteur de « Pépète et Balthazar », dans son souci de latinité, ait écarté « le décor islamique et pseudo-arabe qui fascinait les regards superficiels ». D'autres que lui savent diversifier le regard du voyageur européen à l'égard du monde musulman. Telle l'équivoque et passionnée Isabelle Eberhardt, d'ascendance allemande et slave, très tôt grisée par l'Orient, qui ne cesse d'osciller entre sa vocation littéraire et sa dromomanie. Nul visiteur ne sillonnera davantage les routes du sud et ne se fixera plus profondément au sol africain.

Reconnaissons le pourtant : nombreux sont ceux qui ne font que passer, en touristes pressés : Francis Jammes n'est pas retenu par Biskra. Anatole France et Michel Corday ne s'attardent pas. Appolinaire ne séjourne à Oran que le temps d'y trouver sa compagne. Pierre Louys écrit, à Alger, la préface de son « Aphrodite » et s'éclipse. Autres voyageurs fugitifs : Jules Verne, Claude Farrère, Jean Moréas, Oscar Wilde, Henri Ghéon, Pierre Loti, Henri Bosco, Paul Valéry et combien d'autres...

A l'opposé, serons-nous surpris de constater que le pari sur l'Algérie, l'engagement aux côtés d'un peuple jeune, ce sont des hommes du midi qui l'accomplirent. Hormis Victor Barrucand, ce parisien exilé à Alger, la plupart avaient acquis, dans l'arrière-pays méditerranéen, le goût du voyage et le vertige du départ. Jean Pomier sortait du « Petit Lycée » de Toulouse. Gabriel Audisio était né à Marseille. Gaston Bonheur retrouvait à Berrouaghia le Capendu de son enfance. Fernand Arnaudiès arrivait tout droit de son Roussillon natal. La règle valait aussi bien pour les peintres : Alfred Chataud était Languedocien, comme Hippolyte Lazerges. Marius Reynaud avait habité Marseille. Bascoulès descendait d'une Biterroise, la marquise de Serres.

Aux côtés de ces hommes séduits par la terre et par le climat, une large place revient à ceux qui furent conquis par l'Islam et firent carrière en Algérie : les Marçais, les frères Basset, Alfred Bel, Marius Canard et Henri Pérès, enfin ce grand médecin que fut Henri Jahier. Sans compter les musulmans natifs du pays : Mohamed Ben-Cheneb et Abd-elKader Noureddine.

Ce n'est pas tout. La liste de ces témoins privilégiés de l'Algérie ne serait pas complète si nous ne mentionnions les visiteurs princiers, les personnalités politiques et surtout les butineurs de la belle saison, hivernants irréguliers de l'Algérie, mais que Paris rappelait aux premiers beaux jours. Saint-Saëns, habitué d'Hamam-Righa, fut le plus fidèle. Albert Marquet se fiança à Alger. Montherlant y écrivit un livre fervent. Quant à Gide, guetteur obstiné de lieux tranquilles, nous retrouvons sa trace un peu partout, de la Tunisie au Maroc et d'Alger à Biskra.

Cette brillante cohorte d'écrivains, d'artistes, de savants, de publicistes, touristes éphémères ou hivernants assidus, appartient désormais au passé. Assurément ces hommes n'avaient pas traversé la mer pour contempler seulement quelques palmiers agités par le vent ou s'asseoir au café maure. Si grande que fût leur quête de dépaysement ou d'exotisme, des raisons plus profondes les poussaient, des impressions plus pénétrantes les attendaient. Nous serions satisfaits si quelque reflet authentique de ces raisons et de ces impressions se découvrait encore sur les images de cet album.



En mer, vers Alger, aux environs de 1900

On reconnaît un navire de la Compagnie Générale Transatlantique, l'un des cinq steamers qu'elle mit en service à partir de 1887: « Eugène Péreire », « Duc de Bragance », « Maréchal Bugeaud », « Ville d'Alger », « Général Chanzy ». Le mot « steamer » était en usage à l'époque ; on n'avait pas encore oublié les débuts de la navigation à vapeur.

EN MER, DESTINATION : ALGER

Traverser la Méditerranée, vers le milieu du siècle dernier, n'était plus une aventure risquée, mais n'était pas encore une douillette croisière. Les navires à aubes de l'époque manquaient de confort. Le voyage durait deux à trois jours. Encore fallait-il compter avec l'état de la mer. Car les tempêtes ne sont pas rares dans le golfe du Lion et au large d'Alger. Le « Sphinx », le « Général Chanzy », l'« Isaac Péreire », le « Lamoricière », y ont laissé leur carcasse. Et combien d'autres plus petits ! « Mare Saevum » écrivait Salluste, qui avait une expérience personnelle de la Méditerranée.

Un monde disparate s'entassait sur ces navires de la première période : militaires aiguillés vers de nouveaux destins, fonctionnaires mutés dans la « Colonie », manouvriers nécessiteux ou paysans besogneux, jeunes hommes épris d'aventure ou de romanesque, peintres et écrivains séduits par le voyage ou attirés par l'exotisme, conquistadores d'un autre monde.

En 1841, la levée de la quarantaine avait permis l'installation de la première ligne hebdomadaire Marseille-Alger, desservie par trois vapeurs de la compagnie Bazin et Périer : le « Tage », le « Sully » et le « Pharamound », ce dernier doté d'une coque en fer. Un départ avait lieu de Marseille les 10, 20 et 30 de chaque mois. Les passagers étaient logés dans des salons communs et les plus chanceux pouvaient bénéficier de cabines particulières à deux couchettes. Par temps calme, la traversée ne dépassait pas quarante-huit heures.

En 1847, au moment où Bugeaud décida d'implanter des colons en Algérie, une compagnie Arnaud, Touache frères fut fondée avec l'aide de capitaux lyonnais. Elle débuta modestement, faisant relâche aux Baléare's au moindre mauvais temps, mais elle fut la première à utiliser la vaporisation de l'éther pour alimenter les cylindres des machines ; d'où une économie considérable de charbon. C'est ainsi que, le 28 février 1852 le « Du Tremblay » effectua son premier voyage sur Alger, avec cinquante passagers.

Le « Du Tremblay » n'eut pas de postérité. L'éther comportait décidément trop de risques. Il fallut attendre treize années encore pour qu'un progrès décisif survînt. En 1865, la Société Générale des Transports Maritimes à Vapeur (SGTM), soutenue par la puissance financière des frères Talabot, lança des bâtiments de 1 200 tonneaux qui furent vite célèbres sous le nom de « Talabots ». Ce succès donna le coup de grâce à la dernière compagnie qui employait encore des bateaux à voiles.

La fin du siècle vit l'entrée en scène de la Compagnie Générale Transatlantique qui, de 1887 à 1893, mit en service une première génération de cinq navires. Les trois plus anciens : l'« Eugène Péreire », le « Duc de Bragance » et le « Maréchal Bugeaud » sont tombés dans l'oubli, au terme d'une longue carrière. Les deux autres eurent un tragique destin : la « Ville d'Alger » abordée et coulée dans le port de Marseille ; le « Général Chanzy » brisé par la tempête sur les rochers de Minorque.

Naguère, ces voyages en Méditerranée nous valaient de savoureux récits. Eugène Manuel raconte, dans une lettre de famille, sa traversée mouvementée en 1889 : « Nous avons été malades comme des brutes, face à face, dans nos deux lits jumeaux, n'ayant vu de la Méditerranée que le point de départ et celui de l'arrivée. Ah ! le vilain mal, l'affreux mal, quand roulis et tangage s'en mêlent à la fois ! Je ne puis nous le représenter par des mots ; ils n'y suffiraient pas... Nous anions pourtant un magnifique bateau, l'« Eugène Péreire », long, élancé, élégant comme un poisson d'eau douce !.. »

Cet « Eugène Péreire », le meilleur marcheur de la ligne était bien hélas ! une véritable fabrique de mal de mer. Louis Bertrand l'affirme à son tour : « Tout en agonisant sur ma couchette, je me disais : je souffre le martyre ! Mais l'Afrique vaut bien cela !.. J'aurais préféré une vitesse plus modérée sur un Prince ou un Duc, voire sur une Ville ou sur un Saint. Mais mon mauvais sort voulait qu'à chaque départ je tombasse sur ce sacré rouleur d'Eugène Péreire ! Un rouleur ! C'est aussi ce que l'on dira du « Charles Roux », surnommé le « Charles Roule », et de l'« Hermès », steamer de cabotage des Messageries Impériales auquel fut attribué la palme ; car il canardait, disait-on, même par calme plat. Et quel rouleur encore, avec son étrave à guibre, ce « Manouba » qui berça rudement certaines heures de mon adolescence. A Marseille, avant même de monter à bord, on savait, si le mistral soufflait, que le voyage serait mouvementé. Les premiers avertissements sérieux arrivaient dès le passage du Château d'If. Quand les falaises crayeuses de Marseille commençaient à se confondre avec l'horizon, l'ampleur du tangage et du roulis augmentait encore. On comprenait alors que l'on gagnait la haute mer. Aura-t-on encore faim, tout à l'heure, quand sonnera la cloche du repas ? Car tel est le véritable test du pied marin : quarante convives se présentent à la salle à manger ; mais il n'en restera que vingt au dessert. Et combien seront encore debout, vers minuit, quand se distingueront les lumières de Majorque ?

Heureux ceux qui, en revanche, après une sereine traversée, peuvent saluer, d'un cœur allègre, la terre africaine : « Ça y est, la côte est en vue. » La nouvelle, surgie en quelque point du navire, se propage le long du pont et traverse les coursives. On scrute l'horizon, car l'oeil n'est jamais blasé. Et chacun apaise son attente en regardant sortir de la brume cette tache qui s'ouvre, écrit Émile Henriot, « comme une carie dans la montagne ». Alger est là, telle que Delacroix en a fixé, sur une aquarelle du Louvre, la perception éblouie.



41. ALGER — La jetée

La jetée Nord

On la contourne pour pénétrer dans le port. Alger apparaît dans toute sa splendeur, dominée par la masse blanche de la Casbah. « Féerie inespérée et qui ravit l'esprit ! Alger a passé mes attentes. Qu'elle est jolie la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus, s'élèvent de grands hôtels européens et le quartier français ; au-dessus encore s'échelonne la ville arabe... »

(Guy de Maupassant *Au Soleil*)



La plage arrière d'un navire, au début du siècle.

Il s'agit probablement du même steamer que celui de la figure précédente. La mer est calme. La traversée durera environ trente six heures. On tue le temps comme on le peut.



Sur le « Moïse », aux environs de 1900

Les passagers se rassemblent sur le pont, avant l'accostage. Le maître d'hôtel est présent. On échange quelques impressions sur la traversée. Remarquez la diversité des chapeaux. Le couvre-chef est de rigueur, d'autant mieux que la coutume se double, en Algérie, de crainte des insolations.

Le « Moïse » fut premières unités de la Compagnie Générale Transatlantique, sur une des les lignes de la Méditerranée.



Arrivée à Alger de « La Marsa ».

Ce navire, de la ligne Alger-Port-Vendres, était encore en service en 1923. A l'époque, la gare maritime n'était pas construite. On débarquait sur un ponton de chalands fixé au quai. Ces mêmes chalands servaient à l'embarquement des moutons et des marchandises.



Le pont d'un steamer au départ d'Algier.

La mode est celle de 1900. On ne savait pas encore s'équiper pour le voyage en mer ; les femmes se devaient de conserver leur chapeau, même sur le pont du navire. Quant aux militaires, ils ne s'habillaient pas encore en civil lorsqu'ils se déplaçaient isolément.



Le pont du « Mytho ».

Il fallait s'emmitoufler pour résister au froid, au vent et à l'humidité de la nuit. Mais, par beau temps, cette solution était préférable à celle du hamac en chambrée. Charles Pourcher nous a laissé une description pittoresque de ces chambrées du « Mytho » : « Il fallait être exercé à la gymnastique et muni de bons poignets pour se hisser sur ce lit fluctuant qui n'avait jamais été honoré de la moindre garniture de draps et de matelas. »



Le « Mytho ».

Construit en 1879 pour servir au transport de troupes, le navire était équipé de hamacs et ne disposait que de quelques cabines d'officiers. En 1910, une grève des inscrits maritimes fit affecter momentanément ce bâtiment de l'État à la Méditerranée. Plus tard, le « Mytho » fut rebaptisé « Bretagne » puis « Armorique ». Il termina sa carrière comme navire école de mousses.



La place du Gouvernement, centre historique de l'Algier français.

Elle s'appela « Place Royale » sous Louis Philippe et « Place Nationale » en 1848. On voit ici à son côté nord, premier achevé et qui groupe les immeubles les plus chargés de souvenirs. A gauche : l'hôtel de la Régence (ex : hôtel de la Tour du Pin) commencé dès 1837. Il fut, plus tard, surélevé d'un étage. A droite, les deux bâtiments juxtaposés sont, premier plan, le très célèbre café d'Apollon ; au second plan, la librairie Bastide, reprise en 1871 par Adolphe Jourdan, première maison d'édition d'Algier.

PLACE DU GOUVERNEMENT

Du débarcadère, on accède aux boulevards. Mais, avant que ceux-ci ne fussent construits, la voie d'abord de la ville empruntait la jetée Kheir-ed-Dinn et la Porte de France, ainsi nommée parce qu'on la franchissait en venant de France ou en s'y rendant. Le court boulevard de France, devenu boulevard Anatole France, conduisait ensuite à la place du Gouvernement où, plus simplement, à « la Place », point central vers lequel convergent le quartier italien de la Marine, Bab-el-Oued l'espagnole, les multiples ruelles de la Casbah et surtout la rue Bab-Azoun, axe privilégié de la pénétration française.

Sitôt débarqué le voyageur de 1900 trouve, sur la Place, tout ce dont il a besoin : hôtels, voitures de louage, corricolos, boutiques, banques, agences de voyage. Sans compter un syndicat d'initiative qui s'intitule Comité d'Hivernage et qui ne manque pas d'ambition, témoin le texte de cette brochure publicitaire : « Fondé au mois d'avril 1897, le Comité d'Hivernage Algérien comprend tous ceux qui s'intéressent au développement de la blanche El Djezaïr et qui rêvent de la voir devenir... la reine des stations hivernales de l'univers entier. »

Ce lyrisme outrancier est révélateur. Il donne le ton de l'enthousiasme et de l'effervescence d'une époque. Une telle ardeur avait apparemment son foyer au Café d'Apollon, forum où se réglaien les affaires de la capitale. Là, entre les peintures orientales des murs et le dieu porte-lyre du plafond, se rassemblèrent d'abord chevaliers d'industrie et arrivistes de tous bords. Ces spéculateurs avaient leurs raisons. Ne disait-on pas que, sur le zinc de ce café, on devenait millionnaire en vingt-quatre heures, tout comme dans la rue Quincampoix ?

La bourse, à peine clandestine, du Café d'Apollon ne pouvait pas durer. Quinze ans plus tard elle était progressivement devenue un cabinet littéraire. L'intelligentsia locale avait remplacé aventuriers et rastaquouères. Tout ce que la capitale vit alors défiler d'écrivains, de publicistes et d'artistes fit au moins une halte dans ce haut-lieu de l'Algér d'autrefois : Veuillot, secrétaire de Bugeaud, Alphonse Daudet, Maupassant, Pierre Louys, Barrès, Louis Bertrand et assurément beaucoup d'autres.

A deux pas du Café d'Apollon : la librairie Bastide-Jourdan, cette halle aux bouquins qui joua durant plus d'un siècle un rôle de premier plan dans l'édition algéroise.

A côté, l'immeuble du marquis de la Tour du Pin. En son rez-de-chaussée : des boutiques de luxe et des marchands de nouveautés. Que de foules, de toilettes, de fashionables en chapeau tromblon, d'officiers décorés avaient hanté ses salons, les soirs de réception, avant que la maison du marquis ne fût convertie en « Hôtel de la Régence » ! Ce dernier n'avait au début que trois étages et s'ouvrait directement sur la Place. En 1862, on décida de créer, sur son seuil, un petit square et l'on procéda, avec beaucoup de peine, à la translation de quelques grands palmiers. La décision était heureuse ; ce coin devint un ravissant bosquet où se déployèrent les éventaires de marchands de fleurs.

D'autres initiatives arboricoles furent moins heureuses. Longtemps nos édiles s'interrogèrent sur la décoration végétale de la Place. En 1841, on commença par planter des ormes, mais, à la suite d'un oukase administratif, ils furent impitoyablement arrachés et remplacés par des orangers... qui refusèrent obstinément de grandir. On planta dès lors des bellombras, ces arbres à croissance rapide et qui ne redoutent pas le climat marin. Mais le bellombra avait ses détracteurs acharnés ; certains trouvaient sa forme inélégante et son bois tout juste bon à brûler. En 1853, le choix se porta donc sur le platane, une valeur sûre qui donnerait à la Place un petit air de Provence. On avait simplement oublié que, pour une ville d'hivernage, l'arbre à feuilles caduques n'était pas un bon choix. La Place, agréable l'été, devenait sinistre l'hiver. On finit donc par raser les platanes et c'est ainsi que notre génération connut l'ombre des ficus.

Le côté sud de la place du Gouvernement n'est pas moins riche de souvenirs que le côté opposé. Dès 1837, on y entreprit la construction de l'immeuble Duchassaing, vaste bâtisse traversée par une galerie où défila longtemps l'élégant public du Comité d'Hivernage et du Café-Concert « La Perle ».

En 1864, tandis que se poursuivait la construction du boulevard de l'Impératrice, s'achevait, sur ce même côté sud, un bel immeuble d'angle, bordé d'arcades. On le désigna plus tard du nom de ses propriétaires successifs : Villenave, Lescat, Douieb. J'ai vécu au deuxième étage de cette maison, dans un appartement qui n'avait rien de commun avec la magnificence des plafonds décorés et des lambris du premier étage. Là, dans les salons du « Cercle d'Algér », au-dessus du Café de Bordeaux, se rassemblait jadis le gratin judiciaire, administratif, industriel et financier de la ville. Bien entendu, les officiers français et étrangers étaient admis librement et gratuitement. Car, à l'époque, l'uniforme était à l'honneur. Alphonse Daudet n'avait-il pas vu, à Alger, « des militaires, toujours des militaires »

Grâce à quelques gravures anciennes, il est facile d'imaginer les mémorables défilés qui eurent pour scène la place du Gouvernement. Au retour des campagnes de Crimée et d'Italie, à la réception du maréchal Randon, aux funérailles du maréchal Pélissier et surtout lors du voyage impérial, les cérémonies furent brillantes. Le peintre Barry a attaché son nom à une de ces fameuses solennités : l'inauguration de la statue du duc d'Orléans, le 28

octobre 1845.

Cette omniprésence de l'uniforme, vous la découvrirez plus loin, sur la carte postale. La foule qui s'assemble sur des rangées circulaires de chaises, vient écouter la musique des zouaves et se laisse émouvoir par de glorieux accents. Une heure plus tard ce public se dispersera. Mais n'allez pas croire qu'il fallait un orchestre pour animer la Place du Gouvernement. Les gravures de l'époque, les daguerréotypes, les premières photographies, attestent le contraire. Et Gabriel Esquer précise : « la chapska des chasseurs d'Afrique voisinait avec le bicorné des gendarmes. On y voyait des espagnols, des maltais, des napolitains, des juifs, des mahonnais... L'après-midi, on y rencontrait des italiennes aux robes couleurs crues, des espagnoles avec la mantille, des juives coiffées du sharmah pyramidal, des mauresques dans des tissus immaculés, quelques lorettes aussi, mises à la mode de Paris. » La nuit venue, la Place, cernée des lumières des cafés, méritait quelques instants de flânerie. Le soir de son arrivée à Alger, en 1865, Napoléon III s'était promené en ces lieux splendidement illuminés. Et, quelques jours après, entre deux tournées officielles, il y était revenu.

A l'époque de ce voyage impérial, la Djenina était détruite depuis longtemps malgré les protestations de Berbruger. Il est vrai qu'avaient été respectées les principales mosquées et, en particulier, Djema-Djedid, allongée sur le côté est de la Place. On a peine à croire aujourd'hui que la mer parvenait autrefois au pied du sanctuaire. Cette mosquée, je l'ai vue chaque jour, pendant trente années, immaculée lorsqu'elle était chaulée de frais, rehaussée de lampons à chaque quatorze juillet, entièrement recouverte de sable ocre après une journée de simoun. Je n'y ai cependant jamais pénétré. Inconsciemment, je croyais sans doute que je pourrais toujours le faire.



La place du Gouvernement au temps des corricolos.

Les tramways n'existent pas encore. Les transports urbains sont assurés par des voitures à chevaux que l'on désigne ici par le nom napolitain de « corricolo ». Ces pataches sont garées à l'emplacement de la future station des tramways T . M . S. Au fond de la place s'ouvre la rue Babel-Oued. Les platanes permettent de dater la photographie d'avant 1890 ; mais la carte postale est certainement postérieure. Il faut regarder les personnages à la loupe pour apprécier les charmes du noir et blanc. Quelle délicieuse fraîcheur, à l'ombre de ces platanes !



L'angle nord-est de la place du Gouvernement.

A droite : le minaret de la mosquée Djama-Djedid. A gauche : les arcades du Café d'Apollon. Au milieu : perspective axiale de la rue de la Marine ; on y distingue les arceaux et la colonnade de la Grande Mosquée. Entre le Café d'Apollon et la rue de la Marine, se devine l'entrée de la place Mahon ; elle situe approximativement l'ancienne place du Batistan, jadis marché aux esclaves. Deux calèches sont en attente sous les platanes. En ce carrefour, bat le cœur de l'ancien Alger



Le Marché aux fleurs de la Place du Gouvernement.

En 1862, on décida la translation, devant l'Hôtel de la Régence, d'une dizaine de grands palmiers. Ainsi fut créé

un délicieux petit square où se rassemblèrent bientôt les éventaires des marchands de fleurs, les kiosques à journaux, les marchands ambulants. Séduction de l'ombre, en période de canicule.



L'immeuble Lescat.

Construit à l'angle de la place du Gouvernement et du boulevard de la République, sur l'emplacement de l'ancienne Bourse, il fut achevé en 1864, vingt ans après l'hôtel de la Régence. Ses arcades abritent la « Brasserie de la Comète », futur « Café de Bordeaux ». Au premier étage : le « Cercle d'Alger » où se rassemble le gratin judiciaire, administratif, industriel et financier de la capitale. A droite de la photographie, l'extrémité de l'immeuble Duchassaing au rez-de-chaussée duquel un « Comité d'Hivernage » associe les fonctions d'un syndicat d'initiative et d'une commission municipale d'organisation des fêtes.



La musique des zouaves sur la place du Gouvernement.

Ces concerts débutèrent en 1833. Ils devinrent vite une tradition. A l'époque on appréciait, plus qu'aujourd'hui, les fanfares militaires. Alphonse Daudet avait déjà remarqué, en Algérie, « des militaires, toujours des militaires ». Et Tocqueville disait aussi que « l'Algérie est une terre où la France sème à profusion des soldats pour récolter, de temps en temps, un général ».



ALGER. — PLACE DU GOUVERNEMENT UN JOUR DE MUSIQUE.

Collection: Musée P. G.

La foule sur la place du Gouvernement, un jour de concert.

Le timbre de la poste indique l'année 1904 ; mais la photographie est plus ancienne. En toile de fond : la mosquée Djema-Djedid et la statue du duc d'Orléans. Le public est habillé avec soin. C'est l'époque des grands chapeaux à plumes et du chapeau melon. Les chapeliers abondaient dans la rue Bab-Azoun, toute proche.



La terrasse du « Café du Commerce ».

Ouverte sur le côté ouest de la place du Gouvernement, devant la station de corricoles qui deviendra, plus tard, la station des T.M.S. (Tramways et Messageries du Sahel). Les cochers viennent là boire un verre en attendant leur tour de départ. Chaises et tables sont probablement de fabrication locale. La photo se situe vers 1890 ; on porte encore le casque colonial.



La rade et le port d'Algier photographiés de l'hôtel de la Régence.

A gauche, la mosquée Djema-Djedid avec, en contrebas, la Pêcherie. A droite, l'immeuble Lescat et le Café de Bordeaux. Au fond, se profilent les montagnes de la Kabylie. Le trafic du port se juge au nombre de navires amarrés.



Le défilé des Zouaves.

Le nombre des Régiments de Zouaves était de trois en 1852 et de quatre en 1854. Le quatrième était celui de la Garde Impériale. Le turban blanc permet d'identifier le 1^{er} Régiment, celui qu'avait commandé Lamoricière et qui défile ici, sur les boulevards, à hauteur du square Bresson.

LES BOULEVARDS

Les voyageurs qui arrivaient à Alger, au début du siècle, n'avaient d'yeux que pour la vieille cité barbaresque. Mais leurs regards rencontraient aussi l'imposante masse de l'Alger moderne. A droite de la ville arabe, Bab-el-Oued. A gauche, les quartiers de l'Agha et de Mustapha. Le long des quais, un alignement d'arcades élégantes qui soutiennent les boulevards.

Alger, peut, à juste titre, s'enorgueillir de ces arcades et de ces boulevards. Certes, ils masquent désormais les falaises qui jadis tombaient à pic sur la mer, au nord et au sud de l'amirauté actuelle. Mais l'entreprise était nécessaire au développement de la ville. Un tel ouvrage d'art est réellement cyclopéen si l'on considère les moyens techniques dont on disposait, en mai 1860, au moment où un décret impérial autorisa, « l'exécution des travaux nécessaires pour la construction des fronts de mer. l'établissement des magasins et rampes d'accès vers les quais et la création d'un boulevard supérieur qui portera le nom de boulevard de l'Impératrice Eugénie ». Cette oeuvre gigantesque fut confiée à une entreprise anglaise et conduite sous le contrôle du Génie et de la direction des Ponts et Chaussées.

Cela valait bien une visite impériale. Napoléon III et Eugénie vinrent donc poser la première pierre du boulevard le 17 septembre 1860. Ils arrivèrent sur l'*« Aigle »* navire à vapeur et à aubes. Ils repartirent prématurément et sous un ciel moins serein. La duchesse d'Albe, soeur de l'Impératrice se mourait. La tempête fut si forte que la flottille impériale se dispersa et que les souverains débarquèrent à Port-Vendres au lieu de Toulon.

Napoléon avait promis de revenir en Algérie. Il le fit cinq ans après, mais seul, et put constater que les travaux du boulevard étaient très avancés. Alger disposait dès lors d'une grande artère de communication entre le nord et le sud de la ville, entre Bab-el-Oued et le faubourg Bab-Azoun. Pour une fois, l'emphase méditerranéenne n'était pas excessive et l'on pouvait vraiment dire que peu de villes européennes se paraient, à la même époque, d'un aussi majestueux balcon sur la mer.

Sur ce balcon, entre la place du Gouvernement et le square Bresson, s'alignent désormais de bons hôtels et d'accueillantes terrasses de cafés. Et d'abord l'Hôtel de la Régence, le plus ancien. Puis l'Hôtel d'Orient dont on fera, plus tard, une incommodie mairie. Plus loin, au n°7 du boulevard, la Taverne Gruber déploie son store et ses tables. Avant la belle époque du Tantonville, elle est le café sélect d'Alger et aussi le creuset de l'*« Algérianism* », ce mouvement littéraire original, né en Afrique du Nord, au bord de la Méditerranée, sur une terre d'osmose entre l'Islam et la Chrétienté. Fernand Arnaudiès, rare survivant de ce cénacle, évoque ainsi les soirées du Gruber : « Là, devant le rituel demi de blonde, s'installaient pour une heure ou deux, toujours les mêmes, soit Jean Pomier, Albert Tustes, Robert Migot. François Peyrey, parfois Lucienne Faure, l'historienne amusée de la Casbah, parfois Claude Maurice-Robert. Landau se plaisait à animer nos rencontres. Il était intarissable»... Au-delà de la terrasse du Gruber, s'ouvre l'Hôtel de l'Oasis. Camille Saint-Saëns, passionnément épris de lumière, retrouvait là sa chambre et son piano. Y composa-t-il certains passages de son *« Caprice Arabe »* ou de sa fantaisie *« Africa »*? C'est fort possible car ce grand musicien, à l'œuvre inépuisable, plus apprécié hélas ! à l'étranger qu'en France, travaillait partout. Il devait d'ailleurs, pour y parvenir, se protéger des fâcheux. Et Augé de Lassus nous apprend combien risqué était le viol de son incognito : « celui-là qui se croyait très malin et facilement pardonné en sa clairvoyance et son indiscretion, était si bien accueilli que certes il ne devait jamais, depuis lors, se hasarder à de telles découvertes... Courte audience, mais inoubliable. »

Au début de l'hiver 1921, Saint-Saëns venait à Alger une fois de plus. Son collègue du Conservatoire, Joseph Jamoul, était avec lui sur le *« Charles Roux »* et m'a raconté cette dernière traversée du musicien. Quelques jours plus tard, le 16 décembre, Saint-Saëns mourait.

Voici maintenant le Square Bresson avec sa ceinture d'hôtels : le Terminus, les Étrangers, l'Hôtel de Nice ; puis, contre l'Opéra, la brasserie Tantonville et son orchestre de qualité. C'est en ce lieu, où le touriste foisonne, que la ville s'est le plus complètement métamorphosée. Six à sept décennies plus tôt, le faubourg Bab-Azoun n'était qu'un grouillement de marchands ambulants, de boutiquiers, de mendians, de dromadaires et de bourricots. Le platane de Sidi Mansour, trois fois séculaire, couvrait, de ses vastes frondaisons, le sanctuaire du même nom.

Dès la prise d'Alger, les autorités avaient ouvert là un espace auquel fut donné le nom de place Massinissa. Mais il y avait loin de celle-ci à l'élégant square Bresson dont la carte postale nous fait revivre les grands moments, ses concerts, ses foules, ses toilettes féminines, ses uniformes de l'Armée d'Afrique.



Jeune cireur musulman.

Un petit métier qui s'exerçait sur les boulevards, aux abords des hôtels. Le terme de Yaouled contracte les mots Ya (ô) et Ouled (jeune homme). Ce mot est passé dans la langue courante.



Les boulevards vus de la jetée Nord.

Ce grand ouvrage d'art, dont la première pierre fut posée par l'Impératrice Eugénie le 19 septembre 1860, fut d'abord appelé boulevard de l'Impératrice. Il n'était pas entièrement terminé quand l'Empereur revint à Alger en

1865. Ce somptueux balcon, soutenu par des voûtes, domine les quais d'une quinzaine de mètres. Les voûtes abritent des magasins. Le long du boulevard et de gauche à droite : le palais Consulaire, la mosquée de la Marine, les immeubles du boulevard de France. Au fond : la Casbah. On reconnaît, au niveau du quai, le bâtiment de la Santé Maritime et un torpilleur de la Défense mobile.



L'Escalier de la Pêcherie.

Des quais, on atteignait la place du Gouvernement par l'escalier qui traversait la pêcherie. Une rude ascension pour ceux qui venaient de débarquer avec des bagages et qui n'avaient pas trouvé de voiture de louage! Vers les années 1920, on construisit donc un premier ascenseur extérieur puis un second, à hauteur du Square Bresson. Leur commodité rachetait l'inélégance de ces deux énormes verres.



Le boulevard de la République à hauteur du square Bresson aux environs de 1910.

A cette époque, les corricolos ont disparu. La ligne de C. F.R.A., initialement pourvue de petites locomotives à vapeur, dispose maintenant de la traction électrique. Derrière la voiture motrice une «jardinière» à flancs ouverts.



329 ALGER. — Le Boulevard de la République. — LL.

Le boulevard de la République à hauteur du square Bresson.

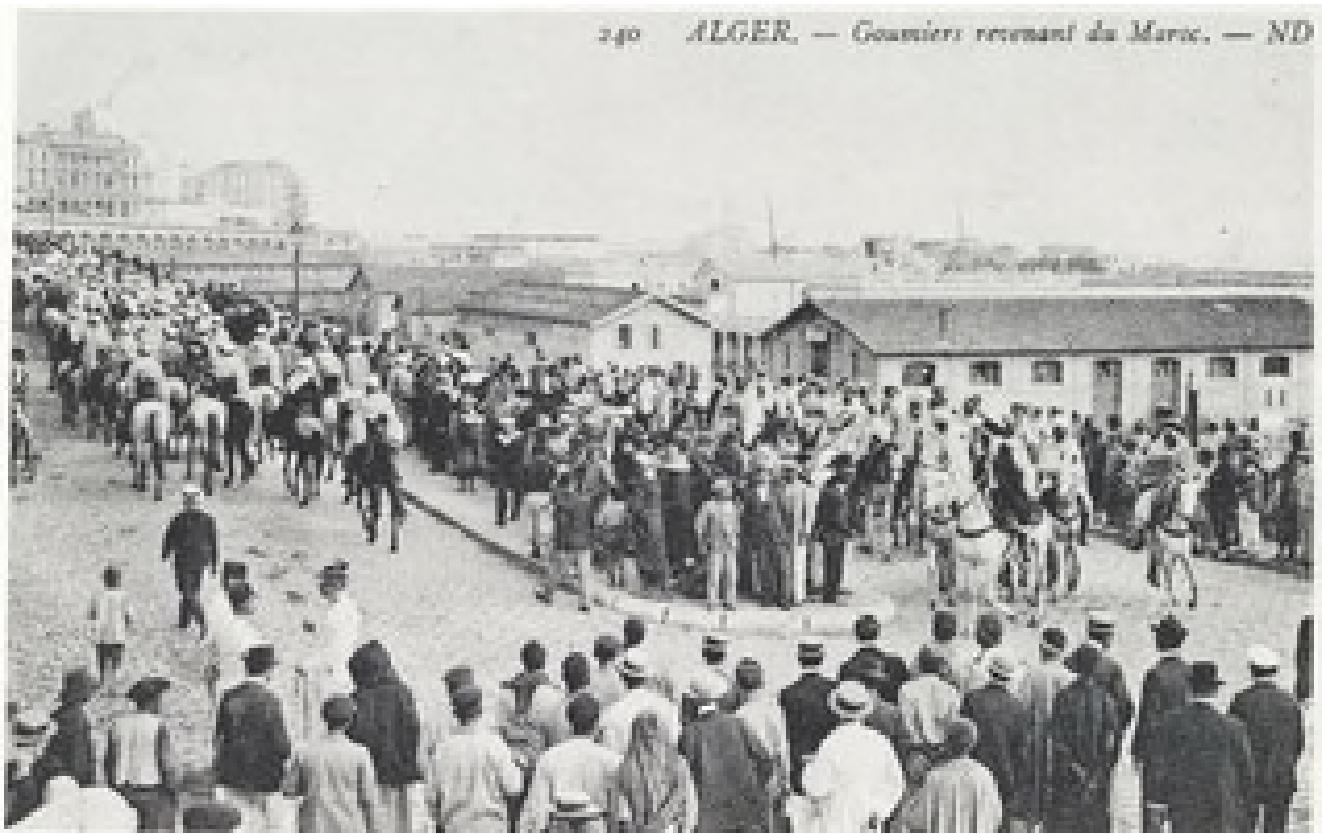
La ligne des C.F.R.A. (Chemins de Fer sur Routes d'Algérie) est encore à voie unique. Seuls nos pères et nos grands-pères ont vu ces petites locomotives à vapeur. Le square Bresson est masqué par l'allée de palmiers. Au fond : mosquée Djema-Djedid et palais Consulaire.



30110. ALGER. — Le Boulevard de la République

Le boulevard de la République et l'escalier de la Rampe Chasseloup-Laubat.

Ombrelles et canotiers sont de rigueur quand on vient à Alger en touriste. Mais quand on appartient à la population des quais (groupe de droite) on porte le chapeau de feutre ou la casquette. Le corricolo qui circule sur le boulevard permet de repérer l'«Hôtel de l'Oasis» où Camille Saint-Saëns mourut en 1921. Au fond, on distingue la mosquée Djema-Djedid et le Palais Consulaire.



Alger. Goumiers revenant du Maroc.

La scène se situe probablement aux environs de 1904 pendant les événements du Figuig (oasis du Sahara marocain) .



La rue Bab-Azoun vue de la place de l'Opéra.

Sous ses arcades s'alignent les magasins de nouveautés, les vitrines luxueuses, les salons de thé. A gauche de la photographie, on aperçoit l'entrée de la rue de Chartres, sur l'emplacement de l'ancienne mosquée Mezzo-Morto, détruite en 1838. Au centre : un très ancien café d'Algier « Au Vieux Grenadier ». Est-ce le souvenir de la caserne de Janissaires, à l'emplacement de laquelle il fut bâti, qui inspira cette enseigne ? Remarquez encore

le corricolo qui assurait la liaison d'Alger à Maison-Carrée.

L'ANCIENNE VILLE EUROPÉENNE

Dès l'occupation, on éventra le quartier qui saille sur le front de mer et reçoit la jetée Kheir-ed-Dinn. Il fallut retracer la rue de la Marine et moderniser, autant que possible, les maisons mauresques d'alentour.

Cette ancienne ville européenne, celle de la place Soult-Berg et de son palmier, était encore debout au moment du percement de l'Avenue du 8 novembre. Elle se lie, dans mes souvenirs d'enfance, au grondement nocturne sourd, prolongé, angoissant, de l'écroulement d'un immeuble, rue des Consuls, vers 1930.

A vrai dire, ce vieux et mémorable quartier n'attirait guère le touriste. Celui-ci se contentait de longer la rue de la Marine, aux façades plates (pour la sûreté des rues, on avait interdit les balcons) et de contempler la Grande Mosquée toute proche de celle de la Pêcherie mais incomparablement plus belle, avec sa fontaine et sa galerie d'arcades dentelées, retombant sur des colonnes de marbre blanc.

J'ai bien connu ce coin chargé d'histoire. Sous ses arcades, déchues de leur prospérité d'autan, je revois le magasin d'articles de pêche de Pierre l'Hermitte, où nous allions, son neveu et moi, choisir des lignes. J'ignorais alors le fabuleux passé de cette rue de la Marine, passage obligé de tous ceux qui, allant s'embarquer sur les felouques et les galiotes arabes, croisaient ceux qui en descendaient. A deux pas de là, sur la place Mahon, se trouvait l'emplacement approximatif du Batistan, ancien marché aux esclaves.

A l'opposé de la place du Gouvernement, au-delà des maigres restes de la Jénina, deux monuments gardent le souvenir de cet Alger ancien : le palais de Hassan-Pacha et la Cathédrale. Le premier n'est autre que la résidence d'hiver du Gouverneur. Espérant lui donner un aspect monumental, le Génie militaire avait ouvert, sur sa façade, des fenêtres de style mal défini et d'un goût douteux. C'est dans ce palais, avant qu'il ne fût aménagé en bureaux, que descendirent les chefs d'état, de Napoléon III au président Loubet.

Moins heureuse encore, la Mosquée Ketchaoua, devenue Cathédrale, a subi les déplorables transformations qui attirèrent ce pamphlet vengeur de Feydau : « Un monsieur trop zélé, se disant architecte, a fait, en s'appliquant beaucoup, de ce monument gracieux, le monument le plus grotesque. Et cela ne rappelle pas du tout, comme on le dit, l'architecture byzantine, mais tout au plus cet objet d'art que fabriquent les pâtissiers pour les dîners de mariage et que l'on nomme un gâteau monté. »

L'édifice, si contesté pour son style, a pourtant une histoire. En novembre 1892, une foule dans laquelle se remarquaient des Juifs et des Arabes venait saluer la dépouille du cardinal Lavigerie. En 1910, dans un contexte social bien différent, l'éloquence incisive du chanoine Bollon attirait à la « messe des hommes » des auditeurs dont le moins que l'on puisse dire, est qu'ils n'avaient rien de clérical. Protestants, Israélites, Francs-maçons,... Libres penseurs groupés en un coin de la nef, venaient tâter le pouls de l'Église. J'ai sous les yeux le titre des homélies de 1910 : « Les droits de Dieu et les devoirs de l'homme. » Aujourd'hui, les prédicateurs parlent plutôt des droits de l'homme...

Pendant que se construisait la rue de la Marine, on s'occupait à percer la rue BabAzoun et la rue de Chartres. Dès 1839, ces deux artères étaient déjà très avancées, alors que l'axe Bab-el-Oued n'était encore qu'un boyau tortueux. La rue Bab-Azoun, bordée d'arcades des deux côtés, devint très tôt une voie opulente, jalonnée de commerces de luxe. Après vingt années de séjour en Alger, Desprez écrivait, en 1877: « Aujourd'hui tout est bien changé ; on peut s'approvisionner ici aussi bien, et au même prix, qu'à Paris. » Et notre concitoyen d'évoquer « La belle Jardinière » et « Les deux Magots ». Les librairies ne manquaient pas non plus : Charles Dubos, dans l'immeuble Duchassaing, et Ruff un peu plus loin.

Autre flâneur de ces mêmes lieux, Louis Bertrand fait revivre l'élégance de la rue BabAzoun à l'heure du trottoir, du « persil » selon l'expression de l'époque : « on s'écrasait les pieds sous cette galerie minuscule. Parmis les figurants de ce défilé biquotidien, les plus noyants étaient naturellement les militaires, les officiers de la garnison, zouaves, tirailleurs, chasseurs d'Afrique. Les petites modistes du passage Duchassaing, les midinettes, les demoiselles de magasins se mêlaient aux femmes de fonctionnaires. Le lieutenant Lorgnegrut et le capitaine Ronchonnot braquaient leurs monocles. »

La rue avait aussi ses personnages pittoresques, tel ce sexagénaire que l'on appelait « le pot de fleurs » et qui rappelle étrangement « Madame Jacob » dont les égarements d'esprit avaient fait une sorte de Ferdinand Lop algérois. Mais qui savait que Madame Jacob avait tenu, sous ces mêmes arcades, un magasin de mode très estimé ?

On n'en finirait pas d'écrire la petite histoire de la rue Bab-Azoun. Léo-Louis Barbès a exhumé un émouvant épisode de ce passé en évoquant le nom, aujourd'hui oublié, de Salvador Daniel. Curieuse figure que celle de ce violoniste professionnel. Il était venu en Alger, poussé par la séduction de l'Orient et avait fondé l'Orphéon

Algérien. Parmi ses jeunes élèves, Clara Le Roi brillait comme une étoile, tant aux yeux des critiques musicaux que surtout de son professeur. Les parents de Clara étaient propriétaires de la future pâtisserie Fille. Des fiançailles eurent lieu. Mais, dès le lendemain, le choléra était signalé à Marseille. Bientôt il éclatait à Alger. Clara fut touchée mortellement. Salvador Daniel tomba dans une telle prostration que l'Orphéon d'Alger disparut aussitôt.

Dès lors, l'histoire de notre malheureux violoniste ne concerne plus Alger. Mais celle de la pâtisserie va se poursuivre. Avec le début du siècle, la Maison Fille connut ses plus beaux moments. Elle regorgeait de monde et ses thés attiraient de brillants personnages. Personne ne connaissait encore Alice Fille qui, sous le pseudonyme d'Alice Field, fit carrière dans le cinéma. Plus heureuse assurément que Clara dont elle ne connaît peut-être jamais la navrante histoire.



La rue de ab-el-Oued.

Elle commence à la place du Gouvernement et conduit à l'esplanade du lycée Bugeaud. L'édifice de gauche est l'église Notre-Dame des Victoires, ancienne mosquée Djama-AliBitchin, un des sanctuaires les plus pittoresques du vieux Alger. En 1860, il fallut en abattre le minaret en ruine. A main gauche, après l'église, s'ouvre la « rue de la Casbah ».



La rue de ab-el-Oued. Vue de l'esplanade du lycée Bugeaud.

La chaussée est bordée d'arcades, conformément à la mode de l'époque. Il y a loin cependant de cette étroite artère à la rue de Rivoli, construite à la même période. Remarquez, à gauche, le « Bar du Génie » et, à droite, les « Bains Parisiens ».



La rue de Chartres

Une des plus anciennes rues d'Algier et l'une des plus commerçantes. Juifs arabes et européens s'y côtoyaient, vivant en bonne intelligence. C'est là que l'on allait, au «Restaurant Egyptien», déguster le couscous. L'édifice en style grec classique est le temple protestant.



La sortie de la Grand Messe à la cathédrale d'Alger.

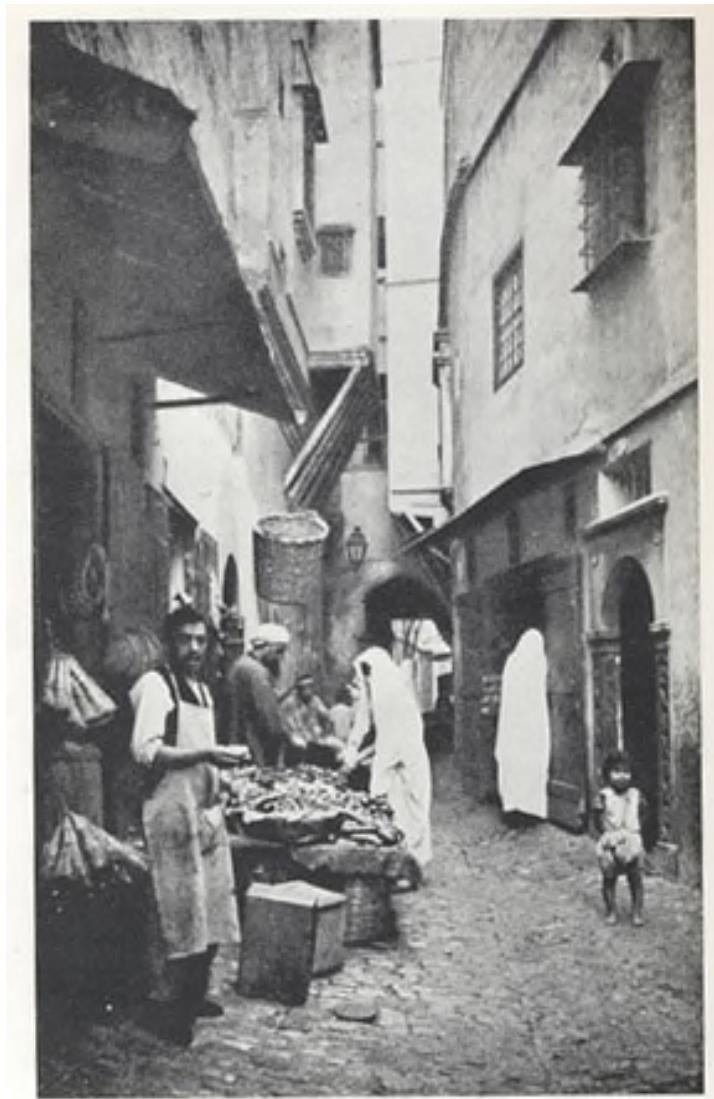
Cet édifice n'est autre que l'ancienne mosquée Ketchaoua, métamorphosée par un orientalisme de pacotille. Grâce au texte de la carte-postale, on peut identifier l'évêque, Mgr Piquemal coadjuteur de Mgr Combes. On peut dater, avec précision, la photo de 1909. Quatre années plus tôt, Mgr Oury, qui s'adaptait mal à la recrudescence de l'anticléricalisme, avait instauré la fameuse « messe des hommes ». A ceux-ci était réservée la nef. Les femmes occupaient les bas-côtés, délimités par une grille.



Le marché de Chartres.

« Vous ne rencontrerez pas là seulement, comme en France, l'invariable ménagère avec son bonnet à rubans et son panier couvert sous le bras. Fonctionnaires, magistrats, rentiers, maures cossus, israélites millionnaires, dames du meilleur monde, il n'est personne ici qui dédaigne de faire son marché soi-même. » (Ch. Desprez ; l'Hiver à Alger.)

Le marché de Chartres se situe aux abords de la rue Bab-Azoun et de la rue de la Lyre. Les rues adjacentes sont très animées. Les vieux algérois se souviennent des produits alimentaires Félix Potin (maison Satragno) et des Denrées Coloniales Ernest Folco dont les magasins s'ouvraient à proximité.



Une rue de la Casbah

Dans la Casbah, adossée à la montagne, toutes les rues s'inclinent vers la mer. Venelles sombres et pavées. Maisons à encorbellements. Enchevêtrements de rondins. Fenêtres étroites et grillagées. « Supposez un instant, dit Berbrugger, qu'un nouveau Dédale ait été chargé de bâtir une ville sur le modèle du fameux labyrinthe ; le résultat de son travail aurait précisément quelque chose d'analogue à l'ancien Alger. Des rues de longueurs inégales, excepté cependant la ligne droite pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif ; des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes au plus ; des étages avançant l'un sur l'autre... ; représentez-vous tout cela éblouissant de blancheur... »

LA CASBAH

Dans l'axe de la rue Bab-Azoun, à l'opposé de la place du Gouvernement, s'ouvre la rue Bab-el-Oued, elle aussi bordée d'arcades. En son milieu, la voie s'élargit à hauteur de Notre-Dame des Victoires, pittoresque petite église qui servit initialement de cathédrale et qui conserve son caractère d'ancienne mosquée.

Lycéen, je longeais chaque jour, sous ces arcades, échoppes musulmanes et boutiques européennes. Ici, sur le comptoir s'étaient olives farcies, fèves, cramous, bli-blis. Là, les zlabias voisinaient avec les mécrouts et les gâteaux aux amandes. Ailleurs l'âcre odeur de ces beignets, que les arabes nomment les sfindj, annonçait la Casbah toute proche.

Le mot Casbah désigne originellement la Citadelle. C'est par extension qu'il a fini par englober la ville arabe ancienne. Le touriste peut visiter la Citadelle mais, pour lui, la couleur locale se trouve ailleurs, dans ces ruelles ombreuses qui se coupent à angle droit et dévalent en zigzags vers la mer. Et aussi dans ces murs blancs, ces passages voûtés, ces surplombs, ces entrecroisements de rondins. Tous les voyageurs du passé avouent leur attrait un peu naïf pour ces logis mystérieux dont la secrète intimité se réfugie derrière de petites fenêtres grillagées. A commencer par Louis Bertrand qui, rien qu'à pénétrer dans les quartiers de la haute ville, a «

l'impression d'un brusque recul dans le temps ». Et que dire du pouvoir évocateur des noms des rues ? « Là-bas,

rue des Lotophages, nous voici en pleine antiquité homérique... rue Hannibal, on songe à Carthage ». La rue des Abdérames et la rue Barberousse, c'est l'Islam ; la rue Médée et celle du Diable, c'est l'Afrique des sorciers et des maléfices. L'imagination peut se donner libre cours.

En outre, chaque rue a son charme particulier. Elle expose aux incessantes découvertes dont ces lignes de Baudel nous laissent la nostalgie : « Un jour, dans la rue du Locdor, c'est une porte ornementée que surmonte un vieil écu de quatre fleurs de lys. Pourquoi ces armoiries ?.. Un autre jour, c'est une fontaine que je n'ouais pas encore remarquée, avec ses colonnes de marbre à chapiteaux délicatement fouillés... D'autres fois, un minaret encore inaperçu, une muraille en ruine garnie de giroflées, un rayon de soleil, un effet d'ombre... La rue du Regard, heureusement nommée, m'attire et m'enchant. C'est un vrai puits. L'ceil se perd en plongeant dans ces noires profondeurs. »

C'est le soir surtout, par une de ces nuits tièdes et sereines comme le sont les nuits d'Alger, qu'il faut escalader la ville haute. Nocturne promenade à travers le labyrinthe de l'Alger barbaresque qui suscite l'attendrissement de Louis Bertrand : « Je l'ai faite périodiquement pendant des années et tel était pour moi le charme réellement inépuisable de ces petites rues indigènes que, chaque fois, j'y goûtais le plaisir de la découverte. »

Au hasard de ses promenades, le visiteur finissait, bien par atteindre cette Suburre où toutes les prostituées du monde se sont donné rendez-vous. « On y rencontrait un assemblage hétéroclite de créatures venues de tous les ports de la Méditerranée et même de toutes les parties du monde : des Mauresques, des Juives, des Espagnoles, des Italiennes, des Malaises, des Françaises, des Allemandes, des Russes, voire des Japonaises et des Annaïmites ! Le plus célèbre établissement de cette chaude région était une enseigne prometteuse et même poétique : Aux Étoiles Andalouses. » Les écoliers de ma génération se souviennent-ils de ces fameuses étoiles, au nombre de trois, étalées de façon si ostensible sur les murs du lupanar qu'on les apercevait très bien de la cour du Lycée ?

Le jour venu, quelques-unes de ces rues mal famées retournaient au calme et au silence. Ainsi, nous dit encore Louis Bertrand, la rue Sidi Ramdan : « Les matins de printemps, à la pointe de l'aube, je la trouvais délicieuse à traverser, d'une gaieté enfantine, sous l'éclatante lumière. Cette rue des servantes d'amour, l'aube lui refaisait comme une virginité. »

Mais autant ce dédale enchantait le promeneur, autant ses murs pouvaient dissimuler de banalités et d'objets de mauvais goût. C'est pourquoi Feydau s'étonne que les Maures, inventeurs de dessins délicats et raffinés pour leurs broderies, leurs bijoux, leurs tissages, soient si peu exigeants dans leurs intérieurs : « N'ai-je pas vu, chez l'un des citadins indigènes les plus distingués de la ville, une cheminée prussienne garnie d'un paravent où s'établait tout de son long, dans sa verdure abominable, un paysage de Brie ou de Beauce ? Ah ! si j'avais osé crever ce paravent ! »

La Casbah, c'est donc dans la rue qu'il faut la découvrir. Et sa visite, si courte soit-elle, marque traditionnellement un temps d'arrêt à la fameuse intersection des rues Kléber et Sidi Mohamed Ech-Chérif, devenue une sorte de lieu de pèlerinage du tourisme algérois. En ce coin, Fromentin écoutait battre le cœur même du vieil Alger : « Je ne connais pas de lieu de conversation plus retiré ni plus frais, ni mieux disposé... Pour rendre ce séjour plus habitable et pour qu'on puisse au besoin s'y passer du reste du monde, il y a là une mosquée, des barbiers et des cafés, les trois choses les plus nécessaires à un peuple amateur de nouvelles, ayant du temps à perdre, et dévot. On y passe, on y vient, on s'y arrête. »

Et l'on y découvre aussi la diversité raciale que détaillent avec complaisance les vieux guides touristiques. En premier lieu les Maures, ces citadins arabo-berbères, produits des croisements successifs du berbère autochtone avec les divers conquérants du Maghreb. Puis les Koulourlis, ces fils de Turcs et de femmes mauresques aujourd'hui disparus. Enfin les Noirs d'origine soudanaise, numériquement négligeables, et qui se maintenaient surtout par l'appoint de l'immigration.

On distinguait encore très artificiellement les Berranis, c'est-à-dire les gens du dehors : Mozabites, originaires du Mzab, généralement épiciers, Kabyles, Tunisiens et Marocains. Sans compter les Biskris, jadis groupés en corporation de portefaix.

Depuis toujours les Maures amalgament ces diverses couches populaires dans le même creuset urbain. Ils constituent, en Alger, un petit peuple d'artisans, de marchands, d'employés. Et seuls les Mozabites, ces protestants de l'Islam, conservent leur identité en restant attachés à leurs racines géographiques, leur milieu ethnique, leurs pratiques religieuses, leur vocation commerçante.

Chez les uns et chez les autres, la même façade culturelle s'est conservée depuis la conquête. Le boutiquier demeure, comme autrefois, tranquillement assis devant son étal ou derrière des amoncellements de marchandises. Tout s'est immobilisé et ramène l'esprit en arrière, vers les époques ensevelies d'un lointain

passé.

Dans l'enchevêtrement du labyrinthe, la mer apparaît par intermittences. On l'avait presque oubliée. Et cependant, à la Casbah, tout converge vers elle : l'inclinaison des ruelles vers le port, l'échelonnement des terrasses, la direction spontanée du regard, comme autrefois celui des vigies chargés de surveiller le large.



S. ALGER. - Vue générale prise de la Casbah. — C.A.P.
Édit. R. Dianoux, Alger

Les terrasses de la Casbah.

Vision cubiste de l'ancienne ville arabe. La terrasse est un lieu privilégié de la maison mauresque. C'est là que les femmes prennent le frais, en papotant avec leurs voisines. A l'époque de la canicule, on y passe la nuit.



Mauresques sur une terrasse de la Casbah

« Figurez-vous maintenant mille ou douze cents maisons étagées tout autour de vous et recevant le soleil en plein sur leurs terrasses. Cela vous communique une sorte de joyeuse ivresse. Croyez-moi, il n'y a rien de plus réjouissant sous le ciel que l'uniformité du blanc sous l'uniformité du bleu. » (E. Feydau ; Alger.)

La vue plonge sur l'ancien port turc, l'amirauté, la jetée nord. Un usage respecté réserve la terrasse aux femmes et l'interdit aux hommes.



0261 SCÈNES ET TYPES. — *Zorah, Aïcha, Fatma* — LL.

Zina, Aïcha, Fatma.

Quand la fille vient au monde, on lui donne le nom de Fatma, celui de la mère du Prophète. Mais, une semaine après, on choisit le nom définitif : Zorha, Aïcha, Fatma, mais aussi Halima, Houria, Kheira, Khedoudja, Meriem (Marie), Mimi, Mouni, Safia, Yamina, Zina, Zoulikha, Zorha... pour ne citer que les plus courants.



Collection Idéale P. S

89. ALGÉRIE — Type de Mauresque

Femme mauresque.

La femme a les yeux agrandis et soulignés par le khol (sulfure d'antimoine), la tête est recouverte d'un foulard surmonté d'un diadème, la tunique est serrée à la taille par une ceinture de velours pailleté d'or. Une chemisette de gaze laisse apercevoir la poitrine. Le collier est fait de pièces d'or.



Rue et place Randon.

En 1884, Alger étouffant dans son enceinte de fortifications, un arrêté du Gouverneur Général décida le percement de la rue Randon. On se proposait ainsi de relier la place de la Lyre à la rampe Valée. L'opération ne fut pas heureuse. En effet, la rue Marengo coupait en deux la ville arabe. Les musulmans le regrettèrent et les terrains expropriés se vendirent mal. La carte postale représente la place Randon avec à gauche la Grande Synagogue, mais la photographie ne rend qu'imparfaitement l'aspect cour des miracles de ce lieu où se côtoient des mesquines, des aveugles, des estropiés, des désoeuvrés de toute espèce.



La mosquée Sidi-MohamedChérif, au carrefour des rues Kléber, d'Anfreville et de la Girafe. C'est une des plus vieilles mosquées d'Alger. Les musulmanes infécondes s'y rendent pour demander la maternité. A deux pas de là se trouve le café maure où Fromentin est venu s'asseoir. Combien de peintres et d'écrivains sont venus à leur tour y rêver !

Boutiques de moutchous.

Les Mozabites d'Alger sont généralement des commerçants. La plupart tiennent des boutiques avec un sens du négoce très remarquable. Les femmes restent à Ghardaia. Leurs maris les rejoignent au Mzab. Ils font ce voyage souvent chaque année, bien que la loi mozabite n'exige leur retour que tous les trois ans.



La rue Marengo.

Une voie bâtie à l'europeenne au cœur de la ville arabe. Elle prolonge la rue Randon et aboutit à la rampe Valée. Population presque exclusivement masculine où se découvre la plus complète expression du brassage humain : Maures, Berbères, Turcs, Koulouglis, Mozabites et aussi Noirs Soudanais. Remarquez le Biskri avec sa koula d'eau sur l'épaule.



La rue du Sphinx

On se croirait au cœur de la Casbah. Mais la rue Bab-Azoun est à cinquante mètres de là, avec ses commerces de luxe et ses élégantes. Ici le boutiquier attend patiemment, dans une apparente indifférence ; la nonchalance orientale fait partie intégrante de sa vie de commerçant. Un peu plus loin, c'est, au contraire, l'agitation fiévreuse qui domine et déjà les impératifs de la vie moderne.



Mosquée Sidi-Abder-Rhaman.

Elle domine le Jardin Marengo. Après la Grande Mosquée, c'est le plus ancien monument religieux d'Alger.

C'est aussi le plus curieux et le plus riche de toute l'Algérie, si l'on excepte toutefois SidiBou-Medin à Tlemcen. Fontaine dans la partie basse de la rue de la casbah.

On se trouve ici à la frontière de la ville arabe et du quartier de Bab-elOued . Observez cet échantillonage d'enfants et d'adultes ; vous dénombrerez autant d'Européens que de Musulmans. Ils se côtoient, ils cohabitent, ils bavardent. Remarquez aussi les balcons : à Alger, les plantes vertes et les canaris font partie du décor.



Les quais d'Alger.

Ils souffrissent de l'encombrement avant la construction du môle Al-Djafna et de l'arrière port de l'Agha ; on en juge par cette vue remontant au début du siècle. Les tonneaux de vin et les sacs de céréales expriment bien la réalité économique essentielle de l'Afrique du Nord. Près du quai, des batteleurs musulmans attendent l'arrivée des navires.

LE PORT

Le voyageur qui, à l'escale d'Alger, voit surgir le phare de l'Amirauté, ignore bien souvent que cette tour octogonale domine le rocher sur lequel les Espagnols de Pedro Navarro avaient construit la forteresse du Perioni. La position stratégique de leur citadelle était excellente : isolement sur un îlot rocheux et proximité de la ville, à portée du canon ou même du mousquet.

Il serait trop long de rappeler ici la tragique histoire du Perion qui s'acheva par l'assaut du 21 mai 1529. Les vainqueurs turcs n'y trouvèrent vivants que le très noble Martin de Vargas, grièvement blessé, et quelques-uns de ses soldats. Ce sont donc les Turcs qui, au 16e siècle, créèrent le modeste mouillage, aujourd'hui confiné au fond de la darse. L'abri était précaire. Le petit port turc n'avait rien de ces ports naturels, enfouis dans les terres et où, de toute antiquité, se réfugia la vie maritime. La puissance des courants marins et la présence de dangereux récifs y interdirent longtemps l'approche des navires marchands. Au mois de février 1835, une tempête brisa presque tous les bateaux du port dont un beau navire à vapeur. Le capitaine de Lyvois y trouva une mort héroïque. Le souvenir de ce jour d'apocalypse a été consacré par un petit monument pyramidal, sur le môle de la santé.

Dès qu'Alger eût un port digne de ce nom, la vieille darse turque n'abrita plus que bateaux de plaisance et barques de pêche. C'est là cependant, face à l'Amirauté, que mirent pied à terre Napoléon III et l'Impératrice Eugénie en 1860, Édouard VII en 1905, les Présidents Loubet, Millerand, Doumergue et Auriol, dans la première partie du siècle.

De ces quatre voyages présidentiels, celui d'Émile Loubet fut le plus retentissant. On vit, ce jour-là, les bâtiments de l'escadre sous leur grand pavillon, tandis que défilaient, en grande tenue, les zouaves et les tirailleurs, des cheiks montant des chevaux superbement harnachés, des spahis fastueux ; tout cela devant une foule bigarrée de colons, d'Arabes, d'Espagnols. Deux jours après, le rideau tombait sur une inoubliable revue de troupes.

Mais ce tourisme officiel et occasionnel n'eut, à vrai dire, que des rapports factices et contingents avec le port. Un autre tourisme, celui des loisirs et de la croisière, marqua bien plus profondément la ville. A cinquante ans de distance j'en ressens toujours l'insatisfaite attirance. En ouvrant les contrevents de ma chambre, le matin, je

découvais parfois un de ces grands navires hollandais ou anglais qui avait jeté l'ancre au petit matin, dans la baie ou près du môle El-Djefna. Ces cités flottantes excitaient l'imagination, tant par le luxe qu'elles laissaient soupçonner que par leur lointaine destination. A l'époque, Alger n'était qu'un port d'escale sur la route des Indes. Les noms mêmes des compagnies de navigation avaient quelque chose de fascinant : la Hamburg America, la White Star line, la compagnie Nederland de Rotterdam. On touchait alors à l'âge d'or du tourisme algérien et Gabriel Audisio ce chantre de la Méditerranée, s'exclamait : « Tu peux vivre dans le port d'Alger, comme dans un autre univers ; tu peux y dérouler, d'un bout à l'autre, toute une journée... toute une journée de miracles... Tu es descendu au petit matin et tu vois les sardinaux qui lavent les mauvais rêves dans les anses de cristal, le pêcheur de palourdes qui ramène une divinité nue, la pudeur qui teinte les hauts de la Kasba sortie toute fraîche des stupres de la nuit. »

Le port c'est aussi le môle, lieu privilégié de la baignade en mer. Personne, mieux que Valéry, n'en a dit le plaisir : « se jeter dans la masse et le mouvement, agir jusqu'aux extrêmes, et de la nuque aux orteils ; se retourner dans cette pure et profonde substance ; boire et souffler la divine amertume, c'est pour mon être le jeu comparable à l'amour, l'action où tout mon corps se fait tout signes et tout forces, comme une main s'ouvre et se referme, parle et agit. Ici tout le corps se donne, se reprend, se conçoit, se dépense et veut épuiser ses possibles »

Le port c'est encore la pêche. En Alger, elle est purement côtière, non hauturière. La population des pêcheurs est italienne, originaire de Naples, de la Sicile, de la Sardaigne, longtemps groupée dans le quartier de la Marine. On pêche au filet : le lamparo, le cardinal, la tartanelle. Et aussi à la palangre, à la nasse ou au moyen de lignes traînantes. Les enfants pêchent à l'hameçon voleur qui n'exige ni patience, ni habileté, mais seulement le geste sec qui embroche le fretin.

Un médecin d'Alger, passionné de pêche en mer, William Goëau-Brissonnière, a dessiné, à l'aquarelle, au hasard de ses captures, la faune méditerranéenne. Grâce à lui s'étale encore, devant nos yeux, la splendide livrée des poissons familiers : reflets argentés de la daurade, écharpes dorées du pagre, écailles rutilantes du grondin, coloris violents des girelles.

Musette, dans sa fameuse série des « Cagayous », évoque le pêcheur qui parle « moitié maltais, moitié italien et moitié arabe » : « entention je dis à les autres, le poisson y sarge... j'ai pas fini parler qu'il m'en vient un, tchaf ! que d'un peu y me casse tout. » Fier et attachant petit peuple que celui de la Marine ! Au contact de langues différentes, il a du résoudre le problème éternel de l'étranger : parler un français simplifié, souvent aidé par le geste. Il est heureux que des grammairiens aient, un jour, découvert ce trésor d'une langue en genèse. Faute d'un peuple pour la parler, celle-ci était assurément condamnée dans l'oeuf. Mais beaucoup de dialectes ne sont-ils pas de superbes coquilles vides ?



Le Phare et l'Amiraute.

Le Phare d'Alger fut édifié, en 1834, sur les ruines du Pénon, cette forteresse espagnole qui céda, le 21 mai 1529, aux assauts de Kaireddine, l'un des frères Barberousse. Longtemps on distingua, au-dessus de la porte

donnant accès à la tour, les armes du Roi d'Espagne, inscrites dans un écusson. Le Phare actuel remplace l'ancien fanal turc, détruit par la foudre, bien avant la Conquête.

Après le bombardement d'Alger de 1816, les Turcs bâtent les voûtes qui recouvrent l'ancien débarcadère du Vieux Port. Ultérieurement, ils les surmontèrent du pavillon qui abrite l'Amirauté. L'ancien port turc, devenu la darse de l'Amirauté, permet le mouillage des contre-torpilleurs de la défense mobile.



Le voyage du Président Loubet à Alger.

C'est dans la darse de l'Amirauté qu'ont débarqué successivement : Napoléon III et l'Impératrice Eugénie en 1860, le roi Edouard VII en 1905, les présidents de la république Loubet, Millerand, Doumergue et Auriol. Emile Loubet est photographié ici au moment où il met pied à terre le 16 avril 1903. On peut identifier, derrière le chef de l'état, Armand Fallières président du Sénat et Léon Bourgeois président de la Chambre des Députés.



Les escaliers de la Pêcherie.

Par eux, on accédait aux boulevards, à partir du quai. Au début du siècle, il fallait gravir ces escaliers pour

gagner la place du Gouvernement si l'on voulait éviter de payer un fiacre. Sur le quai s'ouvrent les Magasins Généraux qui se prolongent jusqu'au sous-sol de la place du Gouvernement. Là se trouve un vaste espace d'ombre et de silence, peuplé de piliers géants, qui servit autrefois d'écurie pour la cavalerie du Service Municipal. Peu d'Algérois ont eu la chance d'y pénétrer. L'édifice qui domine le boulevard est le Palais Consulaire, construit à partir de 1889, sur l'emplacement de l'ancienne usine à gaz.



La Pêcherie.

« Sous les voûtes, dans les corbeilles et sur les tables de pierre, des poissons halètent encore : rougets, anguilles, pagres, mérots, brochets, daurades ; ils sont bleus d'acier, gris d'étain, roses lamés d'or ou blancs teintés d'émeraude ; toutes ces couleurs vivent, pâlissent ou se glacent de reflets mourants. »

(Paul Margueritte, *Alger l'hiver*)



Le cargo « Émile » embarquant des moutons.

Le navire est mouillé « en pointe ». Les animaux pénètrent dans le navire par les sabords latéraux. Éternels moutons de Panurge, ils ne savent pas ce qui les attend : l'encombrement, l'obscurité, l'humidité des cales et le mal de mer qui n'épargne ni les hommes ni les bêtes. Remarquez le maquignon en conversation avec les fellahs, propriétaires du troupeau. Pour la petite histoire : le navire « Émile » fut perdu, corps et biens, pendant la guerre 1914-1918.



Pêcheurs Napolitains.

Les Français d'origine ne sont guère tentés par la pêche côtière. A Alger la population des pêcheurs est surtout italienne, originaire de Naples, de la Sicile et de la Sardaigne. Elle se regroupe au quartier de la « Marine » proche du port. On pêche au lamparo, à la tartanelle, au sardinal ou encore à la palangre, à la nasse, à la ligne traînante.



des gargoulettes.

Les gargoulettes arrivaient à Alger, sur des voiliers venant d'Espagne. Jusqu'à l'apparition des premiers réfrigérateurs, elles firent partie de la vie quotidienne des pieds-noirs, en été. Une bonne gargoulette doit avoir une porosité convenable. L'exposition dans un léger courant d'air et la sécheresse atmosphérique, en augmentant l'évaporation, favorisent le refroidissement du récipient et de son contenu.



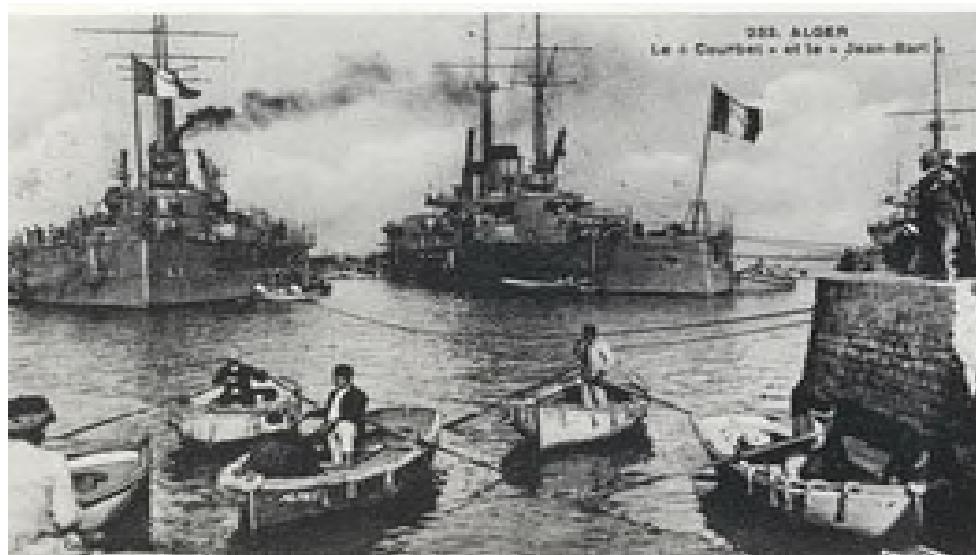
Départ des pèlerins pour la Mecque.

Alger est le lieu d'embarquement le plus fréquenté de l'Afrique du Nord par les Musulmans en partance pour la Mecque. Les pèlerins commencent ici le voyage sacré qui leur vaudra le titre de « Hadj ». Certains montent déjà l'échelle de coupée. D'autres attendent leur tour avec la patience du Musulman. Apparemment la présence de ces tonneaux remplis d'un breuvage que le Coran interdit ne gêne personne. Si l'on est fatigué, on s'asseoit dessus.



Un scaphandrier en action dans le port d'Alger.

Chacun a les yeux tournés vers le navire qui manoeuvre à l'arrière plan et s'apprête à virer pour s'approcher du quai. Apparemment, la présence du scaphandrier est liée à l'accostage de ce paquebot. Mais qui saurait dire pour quelle raison ?



Les cuirassés « Courbet » et « Jean-Bart » au mouillage d'Alger.

Le port pouvait accueillir les plus gros navires. A plusieurs reprises, les escadres anglaises et américaines y séjournèrent. On vit encore passer à Alger le cuirassé « Potemkine » et le « Breslau ». Généralement, la visite d'une unité de l'escadre était autorisée le dimanche. On escaladait l'échelle de coupée ; on pénétrait sur la plage avant ; on se sentait écrasé par les énormes superstructures du navire.

LES RÉJOUISSANCES

Montherlant estimait qu'en Algérie les gens ne savaient pas se divertir, ne savaient pas plaisanter et n'avaient créé ni musique, ni chant, ni danse, ni folklore. Race, écrit-il, « qui se satisfait du cinéma de tout le monde, du dancing de tout le monde, des romances de tout le monde ».

Heureusement pour nous, peuple d'Algérie, ce qui compte, dans le divertissement, c'est davantage le sujet que le prétexte. Et, en Algérie, le sujet qui s'amuse appartient à toutes les classes de la société, à tous les niveaux culturels, à toutes les professions. Il constitue l'échantillonnage le plus étendu qui se puisse imaginer, puisqu'il

brasse non seulement les races méditerranéennes, mais encore ces touristes anglais, allemands, hollandais et scandinaves qui ne font que passer.

A Alger, nous n'avions, en 1842, écrit J.-P. Aumerat, « ni cross-country, ni batailles de fleurs, ni cavalcades historiques... et les végétations de l'époque portaient le nom de bals masqués. Alger ne songeait pas encore à devenir une station hivernale ». Les cafés-concerts que l'on appelait alors cafés-chantants, rassemblaient beaucoup de monde. Certains possédaient un excellent orchestre et de hauts personnages ne dédaignaient pas de les fréquenter. Tel ce café « La Perle » qui donnait une représentation chaque soir entre 20 et 23 heures. La musique y alternait avec des démonstrations de gymnastes, de mimes, de magnétiseurs. Dans son livre de souvenirs, Villacroze nous a laissé une des rares évocations de cette salle de spectacle où chacun, après son tour de chant ou son exhibition, passait entre les tables en tendant son chapeau.

Les amateurs de couleur locale préféraient toutefois le « Constantinople », café maure où l'on pouvait jouer aux échecs et aux dames. Des Mauresques y chantaient des mélodies arabes, sur des accompagnements de guitare, de mandoline, de derbouka. Orientalisme sophistiqué dont nos ancêtres furent friands et qui nous paraît aujourd'hui tellement dérisoire !

Autres lieux, autres divertissements. Alger, surtout l'Alger du début, aimait la vie mondaine. Dans tous les milieux, les relations étaient spontanées et chaleureuses. Les invitations étaient fréquentes et l'on s'amusait sans trop de cérémonie chez les consuls, les fonctionnaires, les négociants. Un des salons les plus fréquentés était celui du consul de Suède Monsieur Schultz dont l'épouse, peintre de talent, est l'auteur de tableaux connus. Les Schultz savaient inspirer l'entrain et la bonne humeur. Leurs soirées travesties étaient toujours les mieux réussies. En bref, il y avait, en cet Alger primitif, écrit encore Aumerat, « une liberté d'allure, un laisser-aller de bon goût qui empêchaient l'ennui de naître ».

C'est toutefois aux fêtes officielles que les soirées mondaines atteignaient leur point culminant. Malgré l'austérité du régime républicain, les réceptions n'avaient rien perdu de leur faste. Charles Desprez qui eut la faveur d'être invité à un bal, au palais du Gouverneur, en a conservé une vision fascinante. Il s'étonne, au passage, comme le feront toujours les Français métropolitains, que les femmes créoles (on ne disait pas alors pieds-noirs) aient conservé leur peau blanche. Mais il reconnaît son erreur : « Le lys n'est pas plus blanc, la rose n'a pas plus de fraîcheur. Leur toilette ne redoute, pour la richesse et le bon goût, aucune comparaison. Les Juives, lucioles, éclairent ça et là de leurs plastrons d'or et de leurs foulards métalliques les écharpes de gaze et les robes de soie. Les hommes... déploient, eux aussi, les coquetteries sinon du vêtement, au moins des décorations... »

Parfois le spectacle est dans la rue. Les cavalcades du 14 juillet ou de la mi-carême s'organisent à Bab-el-Oued, dans le Parc d'Artillerie. Les artères de la capitale voient alors défiler Don Quichotte et Sancho Pança, Vercingétorix, des vaisseaux et des moulins à vent, des animaux fabuleux, tout cela au milieu de drapeaux et d'oriflammes. La population se presse sous les arcades, s'agglutine sur les balcons. Et la journée s'achève par un concert, sur la place du Gouvernement.

Après 1900, la tradition, sans s'épuiser, se modifie. C'est alors que s'organisèrent les batailles de fleurs que nos contemporains ont connues. Leur itinéraire était bien délimité le long des boulevards. Des chars fleuris et décorés promenaient des jeunes filles en robe de bal. Vous souvenez-vous des calèches de la maison Witos, toujours fleuries d'abondance et avec art, traînées par de magnifiques chevaux ? C'est probablement en 1938 qu'eut lieu le dernier de ces corsos fleuris. Après 1945, ils ne se reformèrent pas. Le cœur n'y était plus.

Alger avait aussi ses distractions populaires. Des fêtes champêtres étaient données dans les faubourgs et sur les plages à Pâques et à la Pentecôte. On mangeait la Mouna et la journée se terminait par un bal. Des concours de pêche et des épreuves de natation se tenaient dans le port. Des courses de chevaux se déroulaient régulièrement au Champ de Manoeuvres puis à l'Hippodrome du Caroubier. Le 14 juillet avait son défilé militaire, sa retraite aux flambeaux et son feu d'artifice. Mais c'est, bien entendu, le football et le bain de mer qui mobilisaient à fond l'énergie des jeunes.

Combien cependant de distractions propres à l'Alger de nos pères se sont perdues, usées par la perpétuelle exigence de nouveauté : les promenades au Jardin Marengo, l'arrivée du Courrier de France, les sorties en canot dans le port, les exhibitions des Aïssaouas et l'heure du thé, rue Bab-Azoun, chez Fille ou chez Gaudet.



Une affiche du Comité des fêtes d'Alger.

Elle est signée Étienne Dinet et annonce le programme de la saison 1907-1908.



Le square Bresson.

Achevé en 1880, il devint rapidement un havre de fraîcheur très fréquenté. Il avoisinait les principaux hôtels, le boulevard de la République et l'Opéra. On y pouvait écouter des concerts et, pour quelques sous, de petits ânes y promenaient les enfants. De ce rendez-vous d'élégantes et de fashionables, Théophile Gautier avait dit : « C'est comme un Foyer des Italiens ou de l'Opéra, en plein air. » Comment croire que ce même endroit ne fut jadis qu'un énorme caravansérail !



L'opéra d'Alger.

Il ouvrit ses portes le 19 septembre 1853 et fut ravagé par un incendie le 19 mars 1882. Moins de deux ans après, les Algérois avaient retrouvé cette salle de spectacle dont ils étaient si fiers et qui accueillit de grands interprètes. Mais la diversité du public ne facilitait pas le choix des programmes. Les hôteliers souhaitaient organiser des vegliones comme sur la Côte d'Azur. Le public à dominante espagnole ou italienne était attiré par des œuvres telles que Manon, Carmen ou Cavalleria Rusticana. Néanmoins on donna la « Tétralogie » et L. Bertrand raconte comment, en pleine terreur wagnérienne, Ch. de Galland sut imposer l'œuvre de Camille

Saint-Saëns malgré l'accueil mitigé et parfois hostile des critiques à cette musique savante.



Bataille de fleurs.

Un corso fleuri avait lieu à Alger chaque année en avril. Le cortège de chars suivait les boulevards jusqu'à la place du Gouvernement. La tradition reprit après la première guerre mondiale, mais elle ne survécut pas à la seconde.



Le Boeuf Gras.

La tradition de promener, en grande pompe, un boeuf dans les rues de la ville, à l'occasion du Carnaval, ne s'était pas encore perdue en 1910. Héritière de vieux rites celtiques et de tous les mythes du renouveau, elle rejoignait, en terre africaine, la fête de Sidi-Bal au cours de laquelle un taureau était immolé, par des Noirs islamisés, sur une plage de la banlieue d'Alger. Curieuse coïncidence : le mot « begra », dans l'arabe parlé local, désigne vache



La Reine du Corso fleuri.

Bien entendu, la bataille de fleurs est une occasion de distribuer des prix et d'élire une reine. Celle-ci reçoit, par surcroît, le privilège de la postérité. Qu'est devenue Mlle Eugénie Wagner qui serait aujourd'hui nonagénaire ? Et qui peut encore reconnaître ses demoiselles d'honneur ?



Un événement mémorable : le mariage du Prince d'Annam.

Le Prince d'Annam qui vivait à Alger dans une prison dorée, épousa en 1905 Mademoiselle Laloë, fille du président de la Cour d'Appel. La bénédiction nuptiale eut lieu à l'Archevêché. La foule s'était massée sur les marches de la cathédrale pour assister au passage du cortège. Les vieux algérois encore vivants se rappelleront le visage parcheminé et impassible d'un prince d'Annam vieillissant, toujours vêtu du costume national, et que l'on rencontrait régulièrement aux concerts.



Une foire-exposition à Alger, en 1921.

Occasion, pour ses visiteurs de monter en palanquin et, pour ses dromadaires, d'atteindre la capitale où, depuis plus d'un siècle, on ne les voyait plus passer.

LE QUARTIER D'ISLY ET L'AGHA

En 1846, on démolit la porte Bab-Azoun. L'ancienne ville européenne, délivrée de son carcan de fortifications, pouvait désormais s'étendre. Mais elle s'étendit en tache d'huile ; et le « Théâtre Impérial » ne fut construit qu'à quelques mètres de l'ancien rempart

La nouvelle scène s'ouvrit le jeudi 19 septembre 1853 par une pièce en deux époques et six tableaux : « Alger ou 1830 et 1853 ». La soirée débuta à huit heures. Le maréchal Randon, gouverneur général, assistait à la cérémonie. La bousculade fut telle, à l'entrée, qu'un garde se fit voler son pistolet. Desprez, dans son ouvrage « L'hiver à Alger » nous a laissé une description de ce « Nouveau Théâtre » vers l'année 1877 : « La salle contient environ quinze-cent places. Tous les genres y sont habituellement représentés, depuis la saynète jusqu'au grand opéra... On ouvre quatre fois par semaine, les mardi, jeudi, samedi et dimanche ; ce dernier jour voué au drame... La saison théâtrale commence en octobre et finit en mars. Six mois de durée. Les services qu'elle rend et les plaisirs qu'elle cause ne sont pas toujours en rapport avec les frais de subvention et autres qu'elle occasionne à la ville. Le plus souvent, les directeurs succombent avant la fin de leur bail... Plusieurs bals masqués ont lieu chaque hiver à l'époque du carnaval. »

C'est à l'un de ces bals qu'Alphonse Daudet nous fait assister, dans le style satyrique de son « Tartarin de Tarascon » : « Peu de monde dans la salle... Le vrai coup d'oeil n'est pas là. Il est au foyer, transformé, pour la circonstance, en salon de jeu... Une foule fiévreuse et bariolée s'y bouscule autour de longs tapis verts.... »

Mais l'authentique atmosphère et la fidèle histoire de l'Opéra d'Algier ne se découvrent qu'en feuilletant le monumental ouvrage de Fernand Arnaudiès. Il fallait son passé de critique d'art pour hisser ce grand pavillon de notre scène algéroise. Il fallait son érudition pour faire revivre les heures tragiques de l'incendie de 1882 et les grands moments d'une salle dans laquelle on joua *Rigoletto* devant Napoléon III, *La Dame aux Camélias* devant Alexandre Dumas fils, *Samson et Dalila* devant Camille Saint-Saëns ; une salle où parurent encore Sarah Bernhardt en 1889, Madame Favart en 1891, Réjane en 1912 et Cécile Sorel en 1930. Quel grand moment encore lorsque, sur les planches de ce théâtre, claquérent les danses de la célèbre Argentina

Jusqu'à l'édification de la salle Pierre Bordes, l'Opéra servit non seulement aux représentations lyriques, mais encore à des concerts, des solistes de passage, des conférenciers. Il accueillit l'orchestre Lamoureux, dirigé par Étienne Wolff. Je me souviens d'y avoir écouté Kubelik, Cortot, Thibault, Wanda Landowska, pour ne citer que les plus grands.

A dire vrai, les auditoires de qualité étaient ceux de la petite salle des Beaux-Arts, dans l'ancienne rue du Marché, devenue rue des Généraux Morris. C'était un ancien caravansérail, aménagé assez sommairement, mais dont l'acoustique était excellente. Dès 1872, dans ce temple de la musique, les Algérois purent entendre intégralement le *Stabat Mater* de Rossini avec 90 exécutants et, un peu plus tard, une *Ode Symphonique* de

Félicien David avec des masses chorales et instrumentales non moins importantes. En 1881 fut organisé le premier concert de compositeurs algériens. Camille Saint-Saëns, à plusieurs reprises, rehaussa par sa présence les auditions intimes du lundi. Il donna même un concert, devant une salle comble, le 8 avril 1892. On peut supposer que, ce jour-là, son ami Charles de Galland, violoniste de talent et futur maire d'Alger, était dans l'assistance. Mais pas encore ces habitués des Beaux-Arts que ma génération a connus : Victor Barrucand, Parisien exilé à Alger, Paul Viardot, fils de Pauline Garcia et neveu de la Malibran, Raoul de Galland, Lucienne Jean Darrouy, le Prince d'Annam... Sur cette modeste mais vénérable tribune, je revois encore Madame Dussanne évoquant les servantes chez Molière et Jacques Copeau disant des vers de Musset.

En sortant de la salle des Beaux-Arts, on tombait, en tournant à gauche, sur la statue du maréchal Bugeaud et, à droite après la boutique du luthier Mareschal, sur le boulevard Bugeaud. Décidément les souvenirs de la conquête étaient omniprésents. Mais Bugeaud méritait bien ces hommages. En février 1841, il avait débarqué à Alger pour affronter son grand rival Abd-el-Kader. Six ans plus tard, ayant accompli sa tâche, mais ulcéré par le refus des Chambres d'accepter sa propre doctrine, il demandait son rappel. A la même époque, on érigait la Porte d'Isly. Il faudrait être aujourd'hui largement centenaire pour l'avoir vue debout avec sa double arche et ses colonnes, flanquée de l'Église anglicane d'une part, de la statue du docteur Maillot d'autre part.

Le docteur Maillot ! Grande figure méconnue. A son époque, la paludisme émerge comme la calamité permanente, le mal ubiquitaire, celui qui certainement tue le plus. Maillot est un observateur perspicace. Il se fonde sur des corrélations entre le type clinique de la fièvre et le voisinage des marais. Ses déclarations sur les effets de la quinine à haute dose recevront leur éclatante confirmation au Congrès d'Alger en 1881. Maillot, âgé alors de 90 ans, eut la joie d'assister au triomphe de ses idées. Sans lui, que serait devenue l'Algérie ?



Le carrefour de l'Opéra.

A gauche, s'ouvre la rue de Constantine. A droite, monte la rue Dumont d'Urville qui se continue, plus loin, par la rue d'Isly. Sur l'immeuble qui s'avance en proue, dans l'angle de ces deux artères, on lit sur une enseigne publicitaire : « American Dentist ». A l'extrême droite : les premières tables du Café Tantonville.



Le carrefour de l'Opéra.

A gauche s'ouvre la rue Bab-Azoun et, plus loin, la rue Jules Ferry. A droite, on aperçoit un angle du square Bresson. Là stationnent les diligences à destination de Kouba, Maison- Carrée et Blida. En 1925, les autobus de Blida partaient encore de ce même endroit.



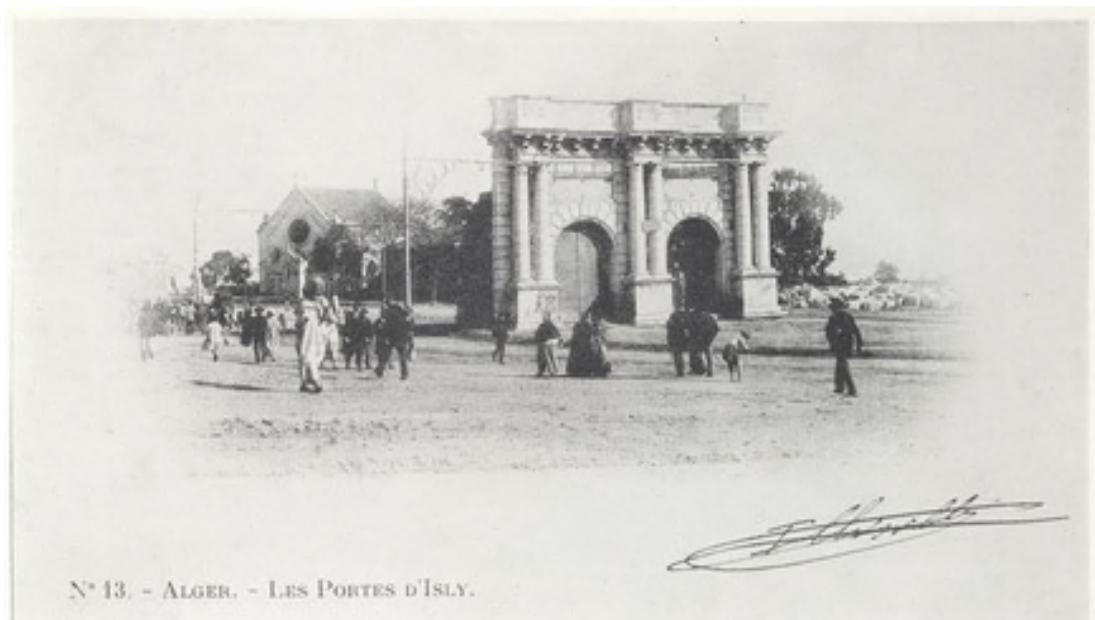
Le marché de l'Agha aux alentours de 1900.

Enclave résiduelle de ce « Quartier du Roulage » où devaient rôder encore de fortes effluves de saumure, de piments de Cayenne et de saucisses valencianes. On aperçoit, au fond, le branchement de la rue Denfert-Rochereau sur la rue Clauzel.



La place Bugeaud et la rue d'Isly.

Le 15 août 1852 y fut inaugurée la statue du maréchal Bugeaud, en présence du Gouverneur Général Randon. Il est remarquable que, malgré les renversements du pouvoir, ce monument soit resté en place, ne subissant, en 1927, qu'une légère translation nécessitée par l'intensification du trafic. Bugeaud partagea cette faveur avec le duc d'Orléans. Un buste de Louis-Philippe et un autre de Napoléon Ier furent moins heureux, ne purent éviter les fourches caudines de nos luttes politiques et disparurent du Jardin Marengo.



Les portes d'Isly.

Situées sur l'esplanade de la future « Grande Poste », elles faisaient partie de la ceinture de remparts construite par les Français dans les années 1845-1850, à l'extérieur des anciennes murailles turques. Ces portes ont été démolies en 1895 et leurs colonnes placées dans le square Nelson à Bab-el-Oued.



La rue d'Isly et l'entrée du boulevard Bugeaud.

Les portes d'Isly ont été démolies. Mais la « Grande Poste » n'est pas encore commencée. La photographie peut être datée approximativement de 1905. La Chapelle anglicane sera bientôt démolie pour permettre les travaux de construction de la poste. On aperçoit, dans le carrefour, le buste du Docteur Maillot. Les Algérois devaient bien une statue à celui qui, dès 1834, avait conseillé la quinine dans la paludisme.



Boulevard Bugeaud.

Par la « Rampe Bugeaud » on atteint la rue de Constantine à gauche, la rue de la Liberté à droite et la rue Waysse au centre. Le palmier qui se dresse à ce carrefour, proche de l'ancienne place Didon ne doit pas être confondu avec son illustre prédecesseur, plusieurs fois centenaire, qui fut abattu par un coup de vent le 16 décembre 1865.

MUSTAPHA ET LES COTEAUX D'ALGER

En 1860, de Baudicour écrivait : « C'est à Mustapha que s'en va Alger. » Pour lui, comme aussi d'ailleurs pour Desprez, c'est là qu'il fallait construire la ville nouvelle, en respectant la ville ancienne. L'extension spontanée de l'agglomération vers ce que l'on appelait alors le « Plateau Saulière » en était la preuve. Tous les visiteurs s'accordaient à vanter le pittoresque du site, parsemé de blanches villas mauresques.

Les hauteurs qui dominaient ou prolongeaient Mustapha n'étaient pas moins plaisantes. Tous les chantres d'Alger, habitués de Kouba, de Birmandreis, d'El Biar, ceux qui fréquentaient les chemins de Ben-Aknoun et de Kadous ont alimenté leur lyrisme à cette source. Fromentin écrivait : « Je suis dans un endroit charmant, à mi-pente des collines et en vue de la mer. Le lieu est désert quoique entouré de lieux de plaisir et de vergers. Pour seul bruit, j'entends des norias dont le moulin tourne et le roulement presque continu des corricolos sur la route d'en bas. » Feydau, à son tour, s'enthousiasmait : « Si j'ouais la liberté de désigner un coin de terre pour y passer en paix le reste de mes jours, je choisirais ce coteau. »

Les Français n'étaient pas seuls à trouver accueillants les hauts d'Alger. « Lieux romantiques et beaux, ornés de charmantes villas » écrivait, en 1827, l'Américain Shaler. On comprend que les hôtels les plus sélects, à la recherche d'une clientèle anglo-saxonne, se soient groupés sur ces pentes tapissées d'une végétation abondante et vigoureuse où l'espace n'était pas mesuré comme en ville et d'où la vue s'étendait librement sur la baie. Citons quelques noms, au hasard de nos souvenirs : l'Alexandra (ex Hôtel Kirsch), le Victoria, le Beau-Séjour, le Sémiramis. Luxueux entre tous était assurément le Saint-George, vaste construction de style mauresque où le touriste de passage trouvait un équipement parfait, des chambres spacieuses et claires, de la verroterie de luxe, des salons confortables. Quand le temps le permettait, on pouvait y dîner sur la terrasse au milieu des palmiers, des magnolias, des orangers.

La clientèle britannique de ces palaces se doublait d'une véritable colonie anglaise fixe, dissimulée dans la luxuriante végétation des environs et qui n'engageait guère de rapports avec les « natives », musulmans ou chrétiens. Cette société insulaire avait son journal, l'Algerian Advertiser, rempli d'annonces publicitaires. Elle avait son temple anglican aux abords du Palais d'Été. Elle avait aussi sa clinique : le British Cottage Hospital du docteur Gardner.

Heureuse et nonchalante époque que celle de l'Hivernage ! Dès que débutait, en Europe, la grisaille annonciatrice de l'hiver, Alger connaissait un renouveau splendide de la nature. Les mandariniers se couvraient de fruits, les collines reverdissaient après l'été torride. C'est alors que les navires venus de Plymouth ou de Liverpool, répandaient leurs essaims de touristes stéréotypés : femmes aux bras rougis de coups de soleil, hommes en pantalon blanc et veste d'alpaga, la tête couverte du rituel panama.

Le plus célèbre de ces visiteurs britanniques fut, en avril 1905, le roi Édouard VII. Après une semaine d'excursions dans les environs, le couple royal repartit un peu déçu par l'inclémence du ciel. Il est vrai que le soleil n'est pas, en Alger, un privilège permanent. Déjà François Coppée avait rapporté de l'Afrique du Nord l'impression qu'il ne cessait d'y pleuvoir. En cette année 1905, l'hiver avait été exécutable ; la neige était tombée abondamment sur le Sahel ; l'hôpital de Mustapha s'était rempli des victimes d'un froid exceptionnel

Cher et vénérable hôpital ! Il forma toutes les générations de médecins originaires d'Afrique du Nord. Nous l'imaginons déjà sur une gravure de 1831 représentant la villa de Mustapha Pacha, aux abords de laquelle l'autorité militaire avait installé un baraquement en planches récupérées de Sidi-Ferruch. Ces abris de fortune reçurent les premières victimes des épidémies de choléra et de typhus. Les bicoques furent ensuite remplacées par des pavillons en pisé où les rats pullulaient et qui devenaient de véritables fournaises l'été.

Les archives hospitalières de l'époque seraient divertissantes, n'était l'indigence des moyens dont elles témoignent. On y trouve des lettres fulminantes du docteur Trolliet, médecin-chef, et du docteur Foley contre l'administration. Il fallut attendre l'année 1878 pour que l'architecte Voinot présente les plans de quatorze pavillons, rangés en double file le long d'une allée principale. Désormais l'aspect général de l'hôpital de Mustapha est celui que nos contemporains connaissent bien. Les salles portent des noms célèbres, les uns empruntés au répertoire national : Troussseau, Babinski, Dupuytren, Bichat... les autres choisis parmi les premiers « patrons » de la médecine algéroise : Vincent, Soulié, ArdinDelteil... Comme mes confrères, j'ai eu le privilège d'assister au remplacement de ces vétustes pavillons par des édifices et des services modernes que d'autres facultés françaises purent envier. Parallèlement à cette métamorphose architecturale, la médecine passait du stade de la tradition et de l'autorité au stade de la technique et de l'investigation scientifique.



Rue Michelet.

La grande artère d'Alger dans le prolongement de la rue d'Isly. Elle conduisait au « plateau Saulière », pôle d'attraction de la ville à partir de 1900. A gauche monte le chemin de la Solidarité. A droite descend la rue Hoche et, plus loin, le boulevard Victor Hugo.



Le boulevard Camille Saint-Saëns au temps où il s'appelait encore boulevard Bon Accueil. Le pont enjambait la rue Blandan (plus tard nommée rue Burdeau). Ce chemin de campagne allait devenir, à partir de 1920, une grande artère bordée d'immeubles modernes.



Un Atelier de dessin, à Alger, au début du siècle.

A cette époque, la photographie d'amateur était encore peu répandue. La mode était aux albums de paysages, aux croquis, aux dessins académiques. On crayonnait à plaisir. Voyez d'ailleurs comme ces rapins prennent leur tâche au sérieux. Et la caricature ne demeure pas en reste ; faut-il rappeler les noms d'Assus, Herzig, Fagny, Kleiss ? C'est dès 1832 que s'ouvrit, rue Philippe, à l'initiative d'un italien nommé Vacary, le premier cours de dessin. Il ne manqua pas de succès. En 1851, un cours public fut créé, rue de la Fonderie, dirigé par le Parisien Bransoulié. Des expositions s'organisèrent. Celle de 1880, dans un immeuble neuf de la place du Gouvernement, annonçait la future Société des Peintres Algérois et Orientalistes.



L'hôtel Saint-George.

Le palace algérois, sur les hauteurs de Mustapha. Construit en style mauresque et offrant à ses pensionnaires la perspective idyllique de sa terrasse et de ses jardins, il était surtout fréquenté, à l'époque, par des touristes anglais et des hôtes de marque.



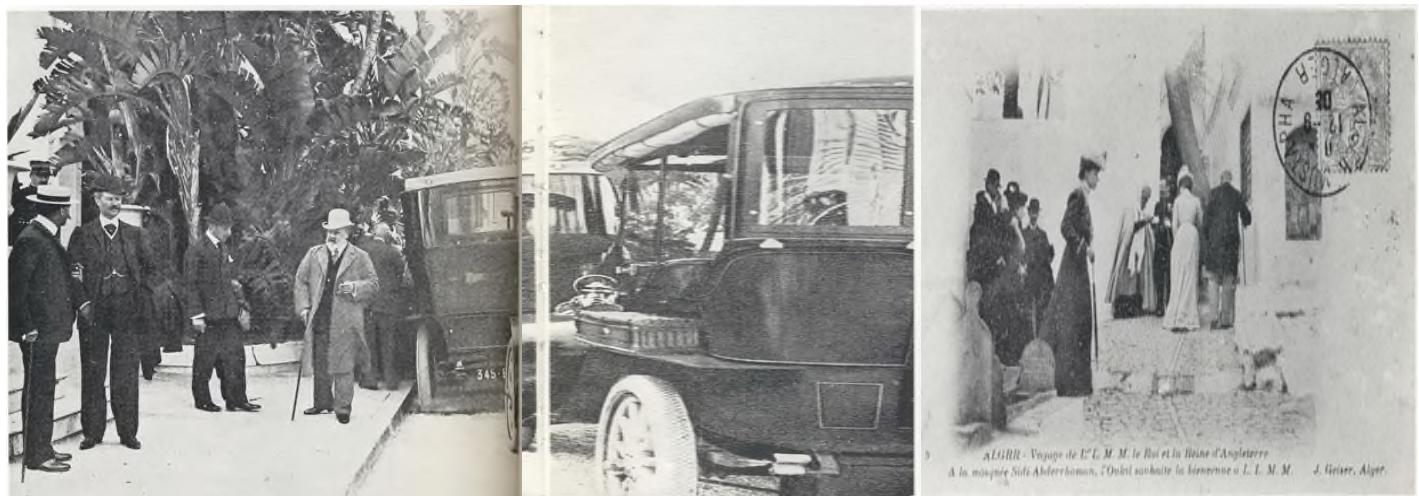
L'hôpital civil de Mustapha.

Il n'était jamais exclu qu'on y entrât, à une époque où sévissaient encore, sur le rivage méditerranéen, la peste et le choléra. Ces petits pavillons avaient été édifiés au milieu d'une végétation luxuriante, au cours des années 1878 et 1879, sur l'emplacement des baraqués en planches de l'hôpital provisoire. A partir de 1930 de grands services modernes remplacèrent progressivement les anciens bâtiments.



La colonne Voirol.

Située au point culminant (210 m) de la route d'Alger à Birmandreïs et à un important carrefour, cette élégante colonne de marbre rappelait le souvenir du général Voirol qui, en 1833-34 fut Gouverneur Général de l'Algérie. C'est à cette colonne Voirol qu'aboutissait la ligne des T.A. (Tramways Algériens). De là partaient de nombreuses promenades vers le Bois de Boulogne, Ben-Aknoun ou Birmandreïs.



Voyage du roi d'Angleterre Edouard VII à Alger.

Le yacht « Victoria and Albert » était arrivé à Alger le 16 avril 1905. Les souverains britanniques reçurent les souhaits de bienvenue de Mr Jonnart, Gouverneur général. Le maire d'Alger Frédéric Altairac fit de son mieux pour atténuer le contre-temps d'un printemps maussade. La photo a été prise devant le Palais d'Été, au moment du départ pour une excursion en automobile. S'agissait-il de cette mémorable visite de Blida où le Roi assista à une revue de spahis et de tirailleurs sous un déluge de pluie ? Quoi qu'il en soit, le séjour d'Édouard VII ne se prolongea pas. Après la visite de Bougie, de Constantine et de Philippeville, le yacht royal partit vers la Corse.



El Biar

La place du village aux environs de 1900. La fanfare municipale n'attire pas autant de monde que la musique des zouaves et l'assistance n'est pas celle de la place du Gouvernement. Mais, à l'époque, El Biar n'était pas encore la cité accueillante et la zone résidentielle qu'elle est devenue plus tard, lorsque Jean Méliá écrivait « On villégiature sur ces coteaux ; ce ne sont partout que des villas. Celles-ci se pressent trop les unes sur les autres, si bien que ce ne sont que des carrés de jardins enclos entre de petites murailles blanches. »



La neige à Alger.

Elle tomba abondamment le 3 janvier 1905 au cours d'un hiver exceptionnellement rigoureux. La photographie a été prise quelque part sur la route qui longe le massif des collines alignées le long de la mer. C'est cette arrière-côte que désigne le nom de « Sahel ».



Un hôpital auxiliaire au cours de la guerre 1914-1918.

L'effort et la volonté de l'Algérie au cours de la « grande guerre » se lisent sur la banderole. L'hôtel Continental (ex hôtel d'Orient) se situait à l'intersection du boulevard Bon Accueil et du chemin du Telemly. Entouré de jardins et dans un site exceptionnel, il avait été transformé en hôpital de convalescents.



L'École Normale d'Instituteurs de Bouzaréa.

Ces jeunes hommes qui se délassent en jouant aux Dames et au Jacquet sortiront de la fameuse École en se sentant investis d'une mission à l'égard de l'enfant. Dès sa création, en 1865, l'École Normale de Bouzaréa fut mixte au point de vue ethnique ; deux écoles, l'une européenne, l'autre indigène, coexistèrent en fait jusqu'en 1924, date à laquelle la fusion en une école unique fut réalisée. On comprend l'esprit de corps qui animait les enseignants d'Algérie et leur indépendance à l'égard des distinctions raciales et religieuses en lisant l'ouvrage très documenté que l'Amicale des Anciens Instituteurs et le Cercle Algérieniste ont publié chez Privat : « 1830-1962, des enseignants d'Algérie se souviennent de ce que fut l'enseignement primaire. »



Le boulevard Front de Mer à Bab-el-Oued.

La démolition des anciens remparts et l'édition de nouvelles fortifications, entre 1844 et 1847, attirèrent des ouvriers espagnols et contribuèrent à la naissance d'un faubourg là où précédemment ne se trouvaient que des tombeaux de pachas, des marabouts et des cimetières. Ainsi se forma Bab-elOued, grossie bientôt par l'exploitation des carrières (la Cantère) . Observez l'arrière du corricolo avec sa minuscule plate-forme, donnant accès à deux banquettes latérales en vis-à-vis.

BAB-EL-OUED

René Lespès, le professeur érudit' que beaucoup de nos contemporains ont connu, raconte, dans son livre sur Alger, comment Bab-el-Oued est née, en 1836, sur le terre- plein qui s'ouvrait au nord des remparts. Les travaux de démolition des anciennes fortifications et l'édition d'une nouvelle enceinte contribuaient à former là un faubourg. La main-d'œuvre y était en outre attirée par la « canthère », une carrière creusée dans les coteaux de Bouzaréa et dont l'Alger moderne est issu tout entier. Au total : deux zones génératrices, toutes deux peuplées d'Espagnols et bientôt confondues.

La multitude qui peuplait Bab-el-Oued ne parlait que le valencien. Et ce sont des Provençaux, des Marseillais, qui ont appris le français aux Espagnols. Ainsi les Valenciens de la canthère parlaient le français des quais du vieux-port de Marseille mais mélangé de tournures et d'expressions espagnoles et assaisonné de quelques mots d'arabe. Les gens de Bab-el-Oued avaient par conséquent leur français à eux, qui n'était pas celui du quartier de la Marine où dominaient les pêcheurs napolitains et maltais. Il n'était pas non plus celui de Belcourt ni celui de la rue de la Lyre et de la rue Randon. Sur ce point, nous pouvons croire Louis Bertrand qui, professeur de lettres au lycée d'Alger, habita longtemps Bab-elOued. Expert en la matière, il s'était toujours élevé contre l'observation superficielle qui confondait tous les dialectes de quartier en un uniforme langage « petit-nègre ». La canthère, nous dit encore Louis Bertrand, n'était pas un endroit pour touristes. Mais ses foules l'avaient toujours émerveillé « par leur animalité splendide et leur ardeur à vivre et à jouir ». Plus tard, André Gide prit, lui aussi, conscience d'assister, à Alger, à la naissance d'une « race nouvelle ».

Il faut croire que ces affrontements de civilisations sont bien les ressorts profonds du génie créateur puisque ce menu peuple, aussi peu intellectuel que possible, mais aimant la vie sous toutes ses formes, fut l'inspirateur de la seule oeuvre unanimement reconnue comme vraiment novatrice dans la littérature algérienne : ce « Cagayous » minutieusement observé par Gabriel Robinet (alias Musette) et publié, par épisodes, au long de vingt années. Cagayous est le Gavroche de la cantère. Sa langue est truculente comme celle de Céline. Les personnages de Musette sont hauts en couleur comme ceux de Rabelais. Ainsi Madame Solano : « à force qu'elle s'a fait le costume collant, elle peut pas léver ses bras en l'air pour accrocher le chapeau ».

Bab-el-Oued formait un monde confiné. On vivait dans « son quartier » et l'on ne poussait guère jusqu'à la rue Bab-Azoun, fréquentée par une société de fonctionnaires, de militaires et de touristes. Les femmes portaient la mantille noire et le châle. Les filles étaient toujours coiffées et chaussées avec élégance. Elles aimait la danse, mais n'allaiant jamais au bal qu'accompagnées d'un chaperon. Les hommes affectionnaient la pêche et le football.

C'est avec des souvenirs de Bab-el-Oued que Montherlant a écrit « Il y a encore des Paradis ». Comme beaucoup d'autres, il s'est montré sensible à cette atmosphère ardente et bariolée. Il note : « Tout est net, fin et

frais. Si fin, si net, si frais, que l'idée ne viendrait pas d'appeler ces gens des prolétaires. Et jeune, surtout, tout est jeune. Ou sont les vieux ? On dirait qu'ils ont été dévorés par tant de jeunesse... A Bab-el-Oued, on s'interpelle : Chef ou Maestro ! ou Jeune homme ! Le chef est le garçon de café, le maestro un pauvre diable, le jeune homme un quadragénaire ; c'est pour dire que l'imagination ici est magnifiante : tout le monde patron et tout le monde jeune ! »

Certes les traditions du passé se perdent lentement, à Bab-el-Oued comme ailleurs. Le service militaire a confondu les jeunes générations. Les conversations familiales en espagnol ont lentement perdu du terrain. Les mariages ont amalgamé les cultures. Les coutumes culinaires sont probablement celles qui ont le mieux résisté. Le roz à la paella (riz à la poêle) cuit avec des fruits de mer, la coka (pâte farcie de poivrons, d'anchois et de soubressade) sont des traditions qui ont la vie dure. Et que dire de la mouna ? Cette grosse brioche que l'on mange traditionnellement le lundi de Pâques ou de Pentecôte dans le bois de Baïnem ou sur la plage de Sidi-Ferruch.

On mange aussi la mouna à Notre Dame d'Afrique dont la massive coupole, symbole de la foi puissante des Espagnols, domine Bab-el-Oued. Une foi que Lucienne Favre fait éclater dans ce cri de Madame Martinez, gravissant pieds nus le chemin du sanctuaire marital : « Ah ! Santa Madona pour Vous ! »

Tous les enfants de Bab-el-Oued connaissent le Grand Lycée, tardivement nommé Lycée Bugeaud. Beaucoup l'ont fréquenté. Cet auguste édifice vit grandir maintes générations d'Algérois. Il peut se flatter d'avoir eu d'éminents professeurs. Nos grands-parents et nos parents ont connu Georges Aymé, un des créateurs de l'océanographie, Paul Monceaux, Georges Duruy, Louis Bertrand, Maurice Wahl, Charles de Galland. Nos contemporains se rappellent le sourire malicieux de Marcel Renaud, la puissante personnalité de René Lespès, l'altière et élégante silhouette de Fernand Braudel. C'était le temps où Jean Bogliolo et Albert Camus affrontaient leurs jeunes talents, en classe de Cagne, sous le regard sibyllin de Jean Grenier.



L'avenue Bab-el-Oued, photographiée de l'esplanade du lycée Bugeaud.

A l'extrême gauche : le début de la rampe Valée. Entre ces deux avenues, l'immeuble en proue de navire qu'habita autrefois Louis Bertrand. Les tramways de la ligne des T.A. (Tramways Algériens) étaient peints en vert sombre. Aux heures d'affluence il fallait s'entasser dans les motrices et les jardinières. Les jeunes s'agglutinaient sur les marchepieds.



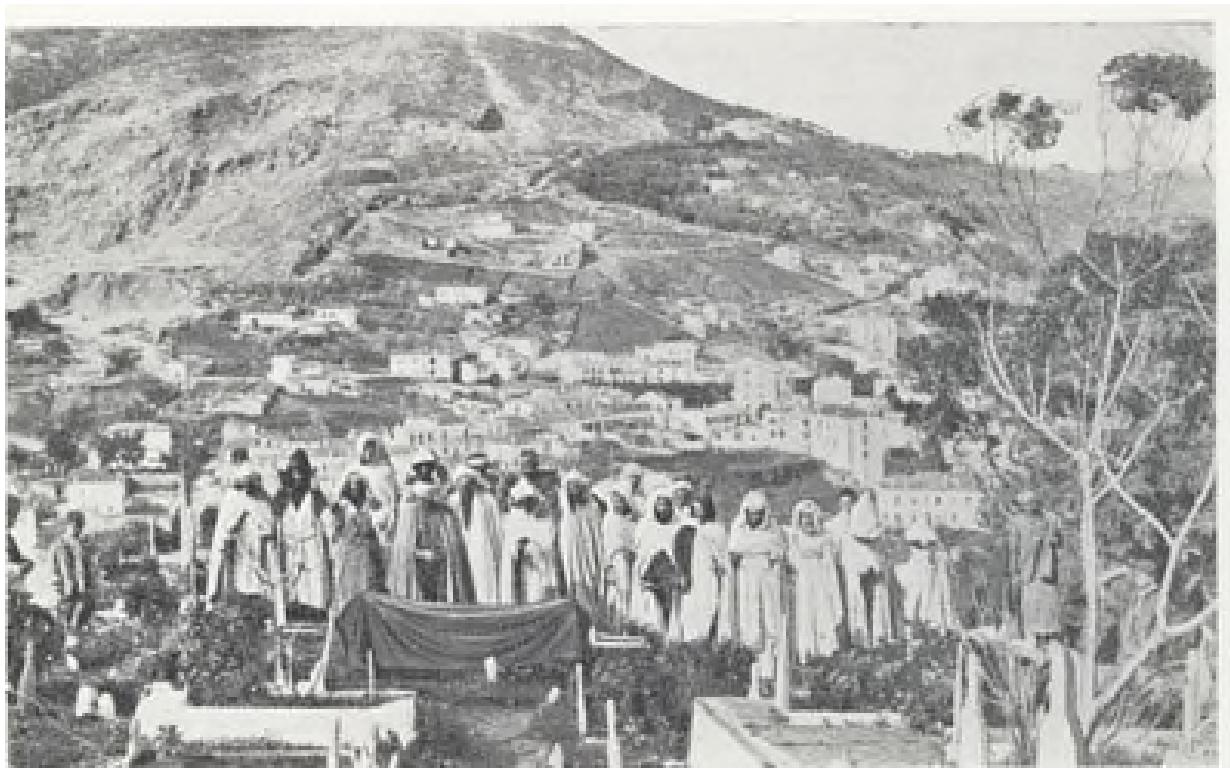
Saint-Eugène. Le parc aux huîtres.

Sur le toit de l'établissement se lit l'inscription : « Parc aux huîtres, Établissement de dégustation ». On gravit un petit escalier de bois et l'on s'installe à l'une des tables de la terrasse devant une assiette de coquillages, face à la mer. Là s'écoulent, selon l'expression de Montherlant « des instants de bonheur ».



Bab-el-Oued ; le rivage en contre-bas du boulevard Malakoff.

Des pêcheurs ramènent les filets. Sur le boulevard, on reconnaît les bâtiments blancs de la Salpêtrière et, derrière eux, les toits de l'Hôpital Militaire Maillot. A droite : les immeubles du quartier de la « Consolation ». Sur la colline : la basilique de Notre-Dame d'Afrique. Louis Bertrand qui habita ce secteur, voisin du cimetière de Saint-Eugène, raconte que les endeuillants, une fois l'inhumation terminée, s'arrêtaient souvent à un estaminet du coin : le café de la Consolation. Ce nom était finalement passé à tout le quartier.



Un enterrement arabe au cimetière d'El Kettar.

Le corps sera déposé directement en terre et recouvert de quelques pierres, parfois d'une dalle portant inscription du nom du défunt et de quelques versets du Coran. Dans le vallon, au deuxième plan, coule le torrent intermittent de l'oued M'Kacel. De l'autre côté du vallon, on distingue, sur les flancs du massif de Bouzaréa : à gauche, la blancheur des Carrières Jobert, cette « Cantère » qui enracailla le destin de maintes familles espagnoles ; au centre, les sinuosités du chemin de Sidi-ben-Nour ; à droite, les premiers immeubles de Cité Bugeaud.



Terrasse de Notre-Dame d'Afrique.

L'édifice fut consacré solennellement en 1872, Mgr Lavigerie étant archevêque d'Alger. Sur cette terrasse qui domine Bab-el-Oued et Saint-Eugène, se déroulaient les traditionnelles processions de la Fête-Dieu, rehaussées ou non, selon la conjoncture et le pouvoir politique, de la pompe militaire. En outre, le Sanctuaire, construit face à la mer, attirait ceux qui demandaient la protection des navigateurs. Durant la guerre 1914-1918, alors que les sinistres étaient nombreux en Méditerranée, les foules algéroises venaient prier en face des flots.



L'oasis des Palmiers, au Jardin d'Essai.

Breaks, calèches et fiacres attendent le moment de ramener en ville les promeneurs du dimanche. Ceux-ci sont attablés autour d'une limonade ou d'une absinthe. D'autres préfèrent la plage ou les allées du Jardin d'Essais.

AU JARDIN D'ESSAI

Charles Desprez, en 1877, écrivait : « Si quelque peu horticulteur et de passage à Alger, vous n'aviez qu'un jour à rester dans cette intéressante ville, je vous dirais : Donnez-en la moitié au Jardin d'Essai. » Avec ses superbes allées, ses essences décoratives, ses sentiers ombreux, il a de quoi, en effet, contenter tous les goûts et pleinement remplir sa double vocation : attirer le savant et captiver le promeneur.

L'unanimité s'est faite sur la première vocation. Ce jardin d'acclimatation est bien le plus extraordinaire laboratoire que l'on puisse rêver en matière d'espèces végétales exotiques. Le profane ne peut apprécier ici que le charme incantatoire de ces noms savants qui ont l'attraction des terres lointaines : Magnolias, Araucarias, Yuccas, Ficus... Et encore : Bananiers d'Abyssinie, Poivriers du Japon, Dragonniers des Canaries ; ainsi que toutes les espèces de lianes et de bambous. Il faudrait un livre entier pour énumérer les richesses de ce paradis botanique.

Si maintenant nous interrogeons le touriste peu versé dans la science du végétal, la réponse se fait discordante et parfois inattendue. Qui supposerait qu'André Gide eût un jour soupiré : « Le regret de ce Jardin ; Ah ! comment le supporterai-je ? » Pour Jean Grenier, au contraire, « les arbres du Jardin d'Essai sont admirables, mais c'est un des lieux les plus ennuyeux du monde ». Quant à Montherlant, il exulte : « Que d'heures, que de journées j'ai passées dans ce jardin ! Chaque année, je le retrouvais avec la même gratitude. »

C'est un lieu prestigieux, dit à son tour Gabriel Esquer : « La gloire de ce jardin, ce sont les grandes avenues parallèles des arbres géants, coupées par la perspective fuyante d'une allée de bambous démesurés. Avenue royale des platanes, avenue des palmiers aux troncs rocaillieux, avenue des dattiers qui érigent d'un jet l'éventail de leurs feuilles, avenue des ficus géants qui évoquent l'Inde des pagodes, colosses nacrés aux troncs lisses et fendus, aux racines tentaculaires... »

D'autres encore sont venus ici : Renoir et Marquet recueillir des harmonies colorées, Saint-Saëns transposer pour sa « Phryné » le murmure des vagues. Certains même ont fixé là leur demeure ; ainsi Maxime Noiré, peintre autodidacte mais joliment doué, qui se retira dans l'étrange villa que nous montrons plus loin.

Dans le voisinage se trouvait encore la Villa Abd-el-Tif, l'algéroise Villa Médicis, qui a fait s'épanouir les tempéraments de peintres aussi divers que Jouvet, Launois, Migouney, Bouviolle, de Buzon, Bascoulès, Cauvy, ces quatre derniers ayant choisi de rester en Afrique du Nord.

Mais l'éloignement du Jardin d'Essai fit son infortune. Jusqu'à la création des CFRA, il fallait s'y rendre en calèche ou dans une de ces pataches que l'on désignait du nom napolitain de « corricolo ». Traîné par trois chevaux, le corricolo s'ouvrait, à l'arrière, sur une minuscule plate-forme et s'éclairait par de petites fenêtres en guillotine. On s'asseyait sur deux banquettes longitudinales. Certains préféraient s'installer, à l'avant, aux côtés du cocher qui menait son équipage à un train d'enfer en se ruant vers les banlieues. Rien de tout cela n'a échappé à Fromentin, cet observateur incomparable : « Que le cocher soit Provençal, Espagnol ou Maure, la

vitesse est la même ; la seule chose qui varie, ce sont les procédés pour l'obtenir. Le Provençal aiguillonne son attelage avec des blasphèmes, l'Espagnol le harcèle à coups de lanières, le Maure l'épouvante avec un cri du gosier effrayant. »



Belcourt - Le Hamma (banlieue sud d'Alger)

Pélerinage d'hommes à la Koubba de Sidi-Mohamed-Bou-Kobrim. Ce marabout quitta jadis la région algéroise pour s'établir dans le Djurdjura. Là il fonda, dans la tribu des Beni-Ismaïl, une confrérie religieuse dont le succès fut grand. Une légende rapporte les péripéties à la suite desquelles son corps, après la mort, se serait dédoublé miraculeusement afin qu'il reposât à la fois en Kabylie et à Belcourt!



L'Oasis des Palmiers au Jardin d'Essai.

On s'y rendait en fiacre ou par le tramway des C.F.R.A. A deux pas de là se trouvait le «Café des Platanes» sous des frondaisons majestueuses qui captivèrent Fromentin. L'avènement de l'automobile individuelle sera

fatal pour la plage du Jardin d'Essai. Aïn-Taya, Surcouf, la Madrague et Sidi-Ferruch draineront bientôt toute la cohorte des baigneurs.



123 ENVIRONS D'ALGER.

Maison Carrée, — Place de l'Hôtel-de-Ville. — L.I.

Maison Carrée.

Le Bordj de l'Harrach était, sous les Turcs, une caserne. Après 1830, il conserva des missions militaires mais le secteur était très malsain ; il fallut des travaux d'assainissement considérables. Maison Carrée est devenue un gros bourg et un important marché à forte densité musulmane.



46. Alger — Un coin du Jardin d'Essai

Collection Fréme - Alger

Le Jardin d'Essai ne fut, au début, qu'un jardin d'acclimatation. Il devint, à partir de 1867, un magnifique ensemble de plantations, de parterres et de cultures exotiques. Avec ses quatre-vingts hectares d'une exubérante végétation, il n'avait pas d'équivalent dans toute l'Europe.

Combien savent que c'est au Hamma, sur l'emplacement de ce Jardin d'Essai, que Charles Quint tenta de débarquer, en 1541 ? Huit jours après, il rembarquait les débris de son armée échappés à la tempête.



Le peintre Maxime Noiré devant sa villa du Jardin d'Essai.

« Avec sa barbe de fleuve et son faux air de Rodin, il fut le père audacieux de la peinture nord-africaine, celui qui marque une date, un départ et une arrivée. Il oeuvrait spontanément, sans effort, sans recherches... Noiré, c'est la romance du désert, le chant de la flûte des Hauts- Plateaux, la caresse jasminée du littoral. » (Victor Barrucand).



La plage de Fort de l'Eau.

Le Bordj turc El-Kifan, bâti au bord de la mer, a donné à l'endroit un nom qu'il doit lui-même à l'excellente eau de son puits. La mode n'était pas encore au bronzage. Au bord de mer on était soit dans l'eau, soit sur la plage, mais alors avec ombrelles et larges chapeaux protecteurs.



La plage d'Aïn-Taya.

Longue à souhait. Dotée d'un merveilleux sable fin. Mais, au début du siècle, les baigneurs ne sont pas encore nombreux, car la falaise interdit aux voitures l'accès du bord de mer. Les villages d'Aïn-Taya et de Surcouf n'existent pas encore.



Rouiba

Un village d'Algérie comme beaucoup d'autres, sur la route d'Alger à Dellys. Ce petit omnibus à impériale n'est plus un corricolo. Mais est-il plus confortable ?



Boufarik haut-lieu de la Mitidja.

N'étaient les burnous et les turbans de ces hommes, ne se croirait-on pas dans un village du midi de la France ? Quelle métamorphose par rapport au marais infesté de paludisme que ce lieu fut à l'origine, au temps héroïque du « Camp d'Erlon » ! Les platanes de Boufarik sont célèbres. Ils dominent toute la plaine. Au milieu du siècle, la hauteur impressionnante de leurs troncs et de leurs ramures n'avait plus rien de comparable avec ce que montre cette photographie. Ce n'est pas sans raison que les arabes appelaient la plaine de la Mitidja « mère des pauvres ».

BOUFARIK, BLIDA ET LE RUISSEAU DES SINGES

Autant Blida, en 1830, était séduisante, autant Boufarik était inhospitalière. On y trouvait bien quelques haouchs (fermes) et des gourbis, mais aucune véritable agglomération. Les marais entretenaient là un des foyers les plus actifs et les plus meurtriers du paludisme. Et cependant, Boufarik demeurait un centre commercial considérable, remontant au XVI^e siècle. Sous les Turcs, aucun autre marché, dans toute la province du Titteri, ne pouvait rivaliser avec lui.

Augustin de Vialar avait bien vu l'importance d'un tel carrefour où plus de cinq mille Arabes se réunissaient chaque semaine, débouchant de la plaine et des montagnes de l'Atlas. Il décida d'y faire bâtir une ambulance. Le lieutenant général comte d'Erlon donna son patronage, mais l'administration se tint à l'écart. Les soins furent assurés par le docteur Pouzin, précurseur lointain d'Albert Schweitzer, et par Émilie de Vialar à laquelle son frère n'avait pas fait appel en vain. On a souvent vu, dans la généreuse entreprise de ces pionniers, la première pierre de l'Assistance Publique en Algérie.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les réalisations de cette lointaine époque aient été inspirées par la même abnégation. C'est ainsi que Horace Vernet, venu en Algérie à la recherche de sujets pour ses tableaux, profita de son passage pour acquérir les mille hectares de Ben Koula. Et que penser du curieux personnage que fut ce Sviatopolk de MirMirski, lequel quitta son pays, en 1830, après l'échec de l'insurrection polonaise, s'installa principièrement en Algérie, y brilla comme une étoile filante et laissa finalement ses créanciers se débrouiller avec l'administration.

Cela n'est que la petite histoire de Boufarik. La grande histoire est celle de la patience et de l'obstination raisonnée. Cette plaine de la Mitidja, si funeste pendant de longues années aux agriculteurs, était par ailleurs merveilleusement fertile pour les cultures. Je pourrais ici citer le colonel Trumelet, auteur d'un livre précieux sur Boufarik. Mais autant l'historien-soldat est précis et instructif, autant le thuriféraire-poète est excessif dans son lyrisme. Je préfère ces simples lignes d'Edmond Gojon, évoquant le village parvenu à sa maturité : « On joue aux boules sous les platanes. Je pense à l'Orme du Mail. C'est dimanche. Tout le village est en bras de chemise. Éblouissement. Roule la boule. Sonne la cloche »

A trente kilomètres de Boufarik : Blida. On y pénètre par une route bordée d'orangeraines dont le parfum se mêle

à celui du jasmin et des roseraies. Mais la littérature sur Blida n'a-t-elle pas exagéré lorsqu'elle fait état de « senteurs enivrantes » ? Peut-être était-ce vrai lorsque l'épigrammiste Sidi Ahmed ben Youssef écrivait : « L'étranger t'appelle Blida (petite ville), moi je te nomme Ourida (petite rose). » Ce n'est plus aussi évident depuis que la ville, détruite par le tremblement de terre de 1867, s'est hérisse d'immeubles à étages. Déjà Fromentin regrettait cette modernisation : « Plus d'ombre dans les rues, plus de café ; les trois-quarts des maisons détruites et remplacées par des bâtisses européennes, d'immenses casernes... La nouvelle Blidah fera peut-être oublier l'ancienne le jour où ceux qui la regrettent auront eux-mêmes disparu. »

Par la rue d'Alger, la grande artère européenne, on parvient à la Place d'Armes, bordée de maisons à arcades. Au centre le kiosque néo-mauresque, traversé par son palmier et que la carte postale a immortalisé. Dans une rue latérale, des calèches. En bordure : le vieil Hôtel d'Orient. Combien de blidéens savent qu'Oscar Wilde et André Gide s'y sont rencontrés ? Un Gide qui fut, plus tard, déçu de ne pas retrouver, dans la ville des roses, la Capoue algérienne qu'il avait connue.

Tout séjour à Blida comporte nécessairement la visite de l'opulente oasis du Jardin Bizot et la halte au Bois Sacré. Là, sous les arbres séculaires qui entourent le marabout du Sidi Yacoub Chérif, Napoléon III vint se recueillir lors de son voyage en 1865, Saint-Saëns trouva l'inspiration de sa « Suite Algérienne » et Fromentin se plut à « rêver à quelque chose de grave et de grand, à l'ombre de ces beaux arbres chargés d'années et devant ce petit marabout à coupole basse, assez comparable à un autel ».

De Blida, il suffit d'une heure pour atteindre La Chiffa, réputée pour la fraîcheur de ses gorges. On y va surtout à la rencontre de ces singes dont Strabon prétendait qu'ils couvraient jadis toutes les forêts d'Afrique du Nord. Il y a fort longtemps, un cantinier et sa femme installèrent là une baraque où les voyageurs trouvaient des rafraîchissements. Plus tard, leur échoppe fut remplacée par une auberge aux tuiles rouges, rappelant les guinguettes de la région parisienne. C'est là qu'un peintre amateur, le capitaine Girardin, s'amusa à couvrir les murs de fresques cocasses : singes et chiens, costumés ou non, s'y livrent à des sarabandes joyeuses et à des scènes de haute voltige. Girardin ne pouvait pas trouver de meilleur salon d'exposition. Il n'eut pas attiré à Paris le public permanent et huppé qui, pendant près d'un siècle, contempla son oeuvre au Ruisseau des Singes !

Par la route de La Chiffa, on parvient à Médéa, ancienne cité romaine. Le végétal y abonde. Les environs sont couverts de vignobles. Mais la ville actuelle n'a rien de remarquable et ce n'est pas la maison natale de Jean Richepin qui vaut le déplacement. Louis Bertrand qui s'était aventuré jusqu'à Laghouat et Ghardaïa, sur les charrettes des rouliers espagnols, estime pourtant que le site ne déçoit pas. Sa grande beauté, c'est son extraordinaire paysage montagneux : « A droite à une très grande distance, sur le bord du ciel pâle, je reconnais la lourde coupole ondulante du Zaccar. A gauche, bornant l'autre extrémité de l'horizon, c'est le massif colossal de l'Ouarsenis, un chaos de pics et de pitons, de mamelons et de cônes aplatis, au milieu desquels s'ébauchent d'étranges architectures. » Au milieu de ces arêtes opaques et noyées dans une brume translucide : Hamam-Righa, Miliana et la forêt des cèdres, nos prochaines étapes.



Douéra. La voiture du docteur Babilée.

A l'époque de cette photographie, la phthisie était encore un fléau mondial. L'Afrique du Nord n'était pas épargnée, mais on attribuait au climat d'Algérie et à la chaleur sèche des vertus curatives sur les lésions pulmonaires. De la métropole on venait donc soigner sa « maladie de poitrine » dans la région d'Alger ou aux confins du Sahara. Plus tard, au temps des sanatoriums, les malades suivirent le chemin inverse.



Blida. La place d'Armes.

Blida est « la ville des roses » mais aussi la ville des orangeraines. Sa « Place d'Armes », entourée de maisons à arcades, atteste que la ville fut et reste militaire. Ceux qui se sont parfois attablés à la terrasse du « Café d'Orient » se rappellent les immenses platanes, le pépiement des oiseaux, le kiosque néo-mauresque et le palmier qui en traversait le toit.



Blida, le boulevard Malakoff.

Une paisible partie de boules sous les platanes. Le voile des femmes mauresques ne s'ouvre que pour un seul œil. À Alger, la coutume est moins rigoureuse ; les deux yeux restent découverts.



Blida. Le Marché Européen.

Spécimen du développement intensif de l'architecture métallique dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les étals ont été enlevés et le dernier marchand est occupé à l'arrimage de sa charrette. Demain, les marchands seront, de nouveau, en place, mêlant sur leurs éventaires les légumes de la Mitidja aux oranges rutilantes. On peut certes regretter la « Ourida » de jadis dont le nom résonne comme le souvenir d'anciennes félicités ; mais sachez que Fromentin écrivait déjà, en 1852, à propos de Blida : « Ce qu'il y avait de délicieux dans ce lieu de plaisir étant évanoui, il faut bien se consoler par le spectacle de l'utile. »



Blida. L'entrée du Bal.

On dit que la «Ville des Roses» était jadis un lieu de vie facile et de plaisir. Les Arabes l'avaient, pour cette raison, surnommée «la courtisane». Mais cela concerne un lointain passé. Aujourd'hui c'est à l'occasion de la Pentecôte, date de la fête locale, que traditionnellement l'on s'amuse. Une légende, mi-européenne, mi-arabe, veut que, ce jour-là, il pleuve au moins quelques instants. Telle serait la vengeance d'un Marabout jadis vénéré

et qu'aurait profané la construction de la place d'Armes.



La diligence de Blida.

Voiture plus massive que les corricolos urbains, destinée aux voyages sur route. L'attelage assemble six chevaux. Notez la présence d'une « impériale » protégée par une bâche. Il suffit d'examiner cette carriole pour comprendre que le confort en était très rudimentaire.



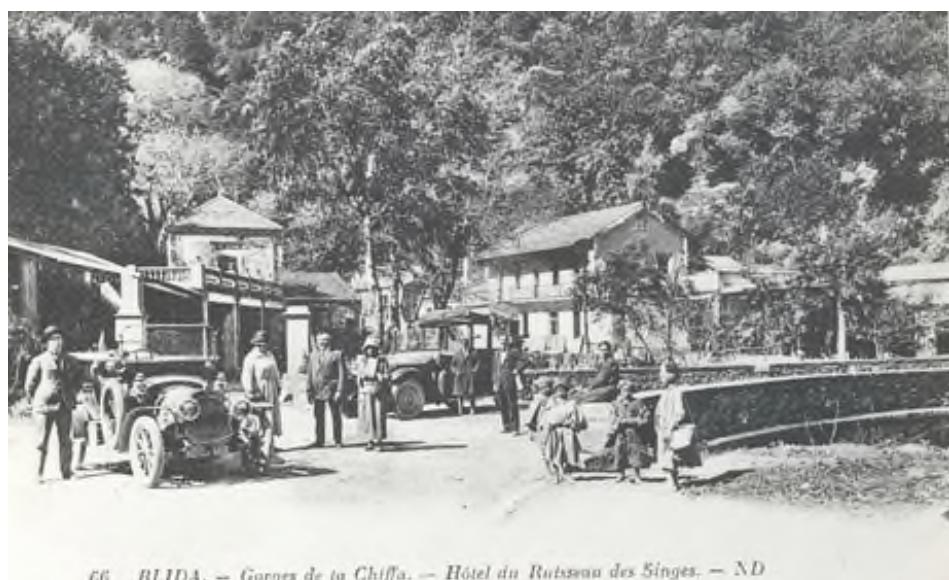
Une excursion à Chréa

A l'époque de cette photographie, il fallait emprunter des chemins muletiers. Un bon marcheur atteignait, en deux heures, la glacière Laval et, en un peu plus de trois heures, le col de Chréa. Le chemin traversait de belles forêts de chênes et de cèdres. Plus tard, une route carrossable fit de ces lieux la première station de ski de l'Algérie.



Blida. Randonnée hivernale en montagne.

Les premiers contreforts de l'Atlas sont à proximité de la ville. On y montait à dos de mulet, avant l'ouverture de la route carrossable qui conduit à Chréa. Les petits ânes ne font pas partie de l'excursion. Ils descendent avec leurs chouans remplis de neige. Celle-ci, conservée dans des grottes, servira à préparer des sorbets.



Les Gorges de la Chiffa

Faille géante que traverse la route de Médéa, Boghari et Laghouat. Une auberge célèbre, à la naissance d'un ravin boisé, attire tous les touristes de l'Algérie. Fromentin, Maupassant, Horace-Vernet sont passés par là. Et combien d'autres par la suite !



60 BLIDA, — Gorges de la Chiffa. — Au Ruisseau des Singes — I.L.

Les Gorges de la Chiffa. La distribution de cacahuètes.

Au début du siècle les singes étaient très nombreux : des milliers prétendait-on à l'époque. Ils se sont raréfiés depuis lors. Leur tendait-on des cacahuètes ? Ils venaient les prendre dans la main et les décortiquaient avec adresse. Mais ces quadrumanes espiègles étaient non moins habiles à dévaliser les voitures dont on avait l'imprudence de laisser les portes ouvertes.



Médéa. La gare.

Bâtie sur l'emplacement d'un site romain, Médéa joua un rôle important tout le long de la période des guerres qui ensanglantèrent jadis l'Afrique septentrionale. La prospérité de la ville, fruit de la vigne et des céréales, se reconnaît ici à la vêture confortable des voyageurs, musulmans et européens, sur le quai de la gare.



Berrouaghia.

Sa situation stratégique explique l'animation de ce gros bourg, assoupi sous les platanes, sur la route qui mène à Laghouat. Gaston Bonheur y passait ses vacances dans sa famille d'Algérie. Il nous a laissé une description délicieuse de ces « longues soirées où tout Berrouaghia faisait le devant-de-porte jusqu'à tard dans la nuit » et où « les cafés étaient pleins de rires et de chansons ».



Infirmerie Indigène.

Le lieu n'est pas précisé. Il s'agit probablement d'un douar des Hauts-Plateaux, dans une région très pauvre. Le souci d'assurer des secours médicaux aux populations rurales amena la création, en 1853, du corps des médecins de colonisation, ayant pour mission de soigner gratuitement les indigents, de faire des tournées périodiques dans les douars et centres compris dans leurs circonscriptions, de répandre la pratique de la vaccination anti-variolique, de constater les décès, de renseigner l'administration sur l'état sanitaire, etc.



Boghari, porte du désert.

Pour quelle raison cette locomotive est-elle pavoisée ? Quel important personnage, aujourd'hui oublié, ce train a-t-il amené ? Inaugurait-on la voie ferrée ? De toute façon, en Algérie, les drapeaux étaient plus souvent dehors que dedans.



HAMAM-RIGHA, MILIANA ET LA FORÊT DES CÈDRES

De tous les établissements thermaux d'Algérie, celui d'Hamam-Righa est, sans conteste, le plus important et le mieux équipé. C'est l'Aqua Calidae, fondée sous le règne de Tibère, témoin éloquent de la passion des Romains pour les bains. Des débris de murailles, des chapiteaux, les ruines d'un temple et de bains publics disent l'importance de la cité disparue.

On vient à Hamam-Righa non seulement pour les thermes mais aussi pour y séjourner. Car son climat est idéal et les guides touristiques en font la louange : « La température n'y est jamais élevée, même en été, et les contreforts des montagnes avoisinantes protègent du fâcheux sirocco ; à partir de onze heures, la brise de mer arrive et vient agréablement rafraîchir l'air... L'hiver est adorable et on ne ressent point ces transitions brusques qui sont l'apanage du littoral... » (Guide Conty, 1909).

Le site montagneux est non moins apprécié. Des promenades variées s'offrent aux hôtes de passage et l'on trouve, à l'établissement thermal : ânes, mulets, chevaux de selle et voitures de louage.

Le hardi pionnier que fut Arlès-Dufour avait eu pour Hamam-Righa des vues grandioses. Le voyageur y

découvrait avec étonnement un palace de trois étages, long de quatre- vingt-dix mètres, à la fois hôtel et casino. On s'y serait cru assez facilement, remarque Antonin Cholier, dans un des grands hôtels de Cimiez. Une clientèle aisée, en majorité britannique, fréquentait l'établissement. On y côtoyait également des personnages connus qui venaient soigner leurs articulations. Parmi eux : Camille Saint-Saëns, ce grand citoyen d'honneur de l'Algérie. Il retirait grand bien de ses cures. Dans une lettre à Caroline de Serres, l'auteur de la fantaisie « Africa », âgé de 76 ans, de retour d'un séjour thermal, écrivait : « Je ne puis plus croire à mon âge... Je vais me remettre en doigts et recommencer à travailler du Listz et du Chopin. Vous verrez qu'avec le temps, j'arriverai à jouer passablement du piano ! ».

De la forêt de pins qui, au nord-ouest d'Hamam-Righa, se déploie sur huit cents hectares, on aperçoit Miliana. A la vue de ce nid d'aigle, on comprend l'illusion de celui qui y monte dans un décor de vergers et qui, à chaque tournant de la route, croit enfin atteindre une ville qui se dérobe. Alphonse Daudet est passé par là. Rappelez-vous les « Lettres de mon Moulin » et leur évocation du petit théâtre installé dans un ancien magasin à fourrages, éclairé par des quinquets. Les acteurs sont des soldats du 3e et - surprise ! - ils ne sont pas mauvais. Mais les actrices hélas ! sont encore victimes de l'éternel féminin des petits théâtres de province...

Il faut, à Miliana, aller s'accouder aux remparts pour découvrir le vaste décor de plaines, de montagnes, dans lequel, au milieu des vergers et des blés, chemine la route d'Affreville. En 1870, lorsque Lady Herbert et sa fille s'engagèrent sur cette route, afin de gagner Téniet-el-Haâd, les moyens de locomotion étaient encore très incommodes. Elles ne trouvèrent, pour tout véhicule, « qu'une charrette couverte si élevée qu'il était presque impossible d'y entrer sans avoir de très longues jambes ». Pour comble d'infortune, cette carriole partait à minuit. Le trajet dura quatorze heures, sur une distance qui demanderait aujourd'hui moins de deux heures d'auto ! L'Oued Chelif était grossi par des pluies récentes. Il fallut alléger la voiture en faisant descendre deux messieurs, lancer les chevaux au galop pour franchir le fleuve et risquer de mettre les roues en pièces sur d'énormes cailloux. Je me demande encore, poursuit notre Lady, comment nos pauvres bêtes ont pu nous retirer des fondrières de la route et de notre situation presque désespérée. Enfin, à deux heures de l'après-midi, la petite cohorte parvenait à Téniet.

Le lendemain chacun partait à cheval pour les « Medad », cette forêt de cèdres d'une imposante beauté : pentes boisées, ravins profonds, arbres majestueux aux bras tourmentés, hautes futaines d'un vert cendré.

Je me souviens qu'à un détour de la route, on débouche sur une vaste clairière. Les caravanes font halte sur ce rond-point à proximité du chalet forestier. A soixante ans de distance, je revois le garde, M. Tavernier, qui nous avait accueillis et la vaste table de bois sur laquelle nous avions déjeuné. Sur ces planches, que de noms gravés en souvenir d'une journée radieuse et parfois d'un méchoui !

Certains arbres sont célèbres, en raison de leur forme ou de leur envergure colossale. La mort a, depuis longtemps, frappé le « Sultan », laissant veuve sa « Sultane » à peine moins imposante. Deux autres titans, « Messaoud » et « Messaouda », vivent côté à côté. Sont-ils encore debout aujourd'hui ? Colosses séculaires, ils atteignent six à neuf mètres de circonférence. Le record serait de onze mètres. Si l'on en croit les forestiers de Téniet, le nombre des couches concentriques permet de leur attribuer, près d'un millénaire et demi. Ces patriarches nous renvoient donc au plus haut Moyen Age. Ils étaient déjà sortis de terre quand l'invasion arabe s'étendait au Maghreb.

La forêt est décidément une thébaïde pour les réflexions sur le temps. Marie Bugéja qui a vécu à Téniet nous a livré les siennes : « Arbres gigantesques, chargés de siècles, quelle diversité d'humains avez-vous regardés ?.. Tous ont passé... Vous êtes toujours là, frissonnant de toutes vos branches et nous contentant d'inscrire, en notre cour, l'almanach de la fuite du temps. »



Hammam-Righa ; Hôtel Belle-Vue.

Arcades mauresques et fenêtres à l'europeenne. Mais cela importe peu puisque l'on est venu ici pour se soigner. A considérer les bouteilles disposées sur les tables, il est d'ailleurs évident que l'on entend se bien soigner.



La Gare de Miliana.

La première ligne de chemin de fer de l'Afrique du Nord relia Alger à Blida. Elle fut inaugurée le 15 août 1862. Alphonse Daudet, présent à la cérémonie, l'a racontée en termes pittoresques. La voie ferrée fut ensuite prolongée jusqu'à Affreville à travers les massifs boisés que l'on devine sur la carte. Adélia se trouve au point culminant du trajet et à la sortie du Tunnel de l'Atlas, long de 2 200 mètres. C'est de la gare d'Adélia que partit, plus tard, la bretelle conduisant à Miliana.



Téniet-el-Haad.

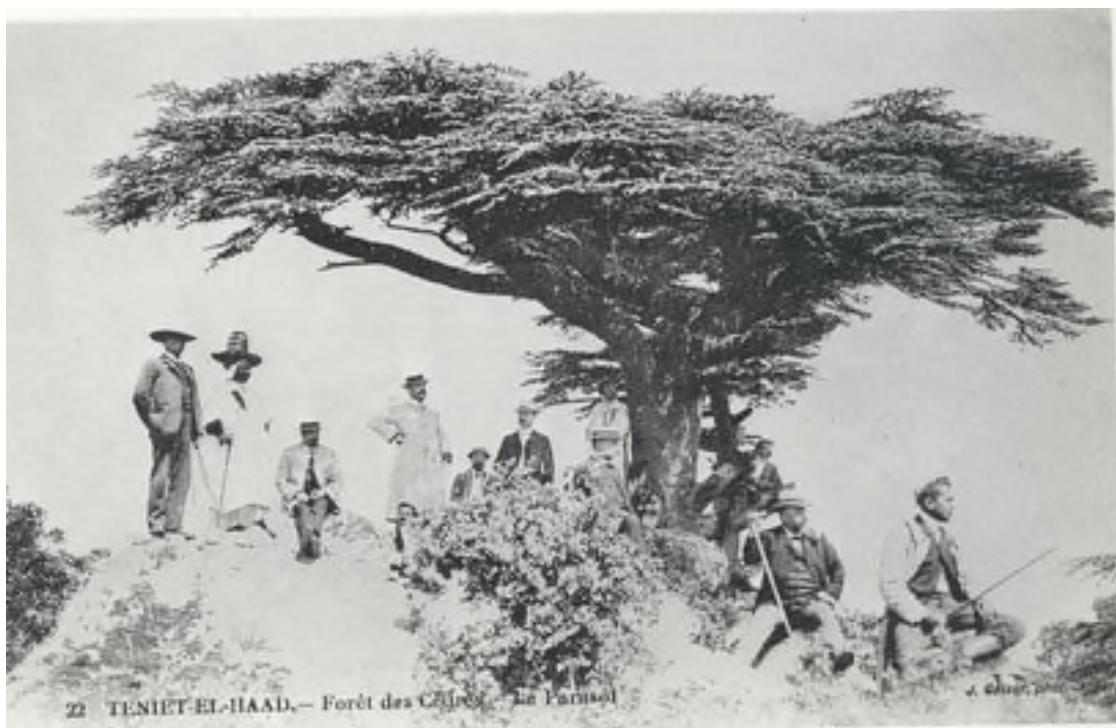
Un village des Hauts Plateaux, fondé en 1843 par le général Changarnier, puis aménagé par le futur général Margueritte. Le site est connu pour la salubrité de son climat, le voisinage des montagnes et l'attraction incomparable des « Meddad » (les cèdres). La population masculine du village, européenne et musulmane, se trouve rassemblée, pour la carte postale, en ce début de l'année 1913. Plusieurs visages sont encore identifiables (et identifiés) par les anciens du pays ; mais d'autres resteront à jamais anonymes.



Téniet-el-Haad. Le départ du courrier automobile.

Cette voiture automobile est un prototype qui succéda aux diligences, vers l'année 1912 pneumatiques pleins, transmission par chaîne, suspension non amortie, fenêtres à guillotine, banquettes en opposition. Les constructeurs de l'époque avaient d'autres objectifs que l'aérodynamisme et le confort. Mais le gain de temps était sensible par rapport aux attelages. A raison de 30 km à l'heure, en moyenne, il fallait près de quatre heures pour se rendre d'Affreville à Vialar, sans compter la halte à l'Hôtel Margot de Téniet. Si cette automobile était lente, en revanche les conversations allaient bon train. On s'asseyait face à face. Il était bien rare que l'on ne

connût pas ses voisins.



22 TENIET-EL-HAAD.— Forêt des Cèdres. — Le Parasol

Téniet-el-Flaad. Un groupe de voyageurs au pied du « parasol » dans la forêt des Cèdres.

Celle-ci est parmi les plus belles au monde. Trois mille hectares peuplés de 1800 cèdres somptueux et 1200 chênes. La « Sultane » avait 3 mètres de diamètre ; le « Sultan », plus grand encore, fut abattu très tôt ; les patriarches « Messaoud » et « Messaouda » étaient encore debout en 1925, épargnés par la foudre et les incendies. Une route carrossable conduit à une maison forestière, halte accueillante pour d'innombrables touristes.

LE LITTORAL D'ALGER A TÉNES

Après Guyotville et Sidi-Ferruch, la route du littoral traverse d'aimables villages : Zéralda, Douaouda, Castiglione, Bérard, des noms qui sentent la plage et le varech...

A certains tournants de la route, il faut s'arrêter. Le site vaut bien les Maures et l'Estérel avec la terre ocre des rives, les branches torses des pins et la mer couleur de saphir. La mer, dit Gabriel Audisio, « qui sourit à toutes les races du monde, qui montre son beau ventre de déesse largement plissé ».

A gauche, sur les coteaux, l'éminence du « Tombeau de la Chrétienne » se voit de très loin. Vous vous rappelez cette vaste ruine cylindrique, surmontée d'un cône en gradins, ses belles pierres de taille, ses pilastres coiffés de chapiteaux ioniques. Curieux monument que ce tumulus funéraire de rois berbères, sous son revêtement gréco-latén !

On ne peut oublier l'impression que laisse la galerie, fermée pendant de longs siècles, que les efforts persévérateurs de Berbrugger et de Mac Carthy ont fini par découvrir. On s'y éclaire à la bougie et on avance en baissant la tête. Qui de nous en est ressorti sans se poser ces questions sans réponse : que sont devenus les morts de ce tombeau ? Qui a profané le monument ? Cette accumulation de pierres recèle-t-elle encore des sarcophages ?

Toutes proches, sur le littoral, Tipasa et Cherchell sont les villes d'or de l'Algérie. Louis Bertrand a longuement parcouru, avec son ami Stephane Gsell, le site de Tipasa :

C'est à la fois un des plus aimables et des plus grandioses de la Méditerranée. Une douceur extrême des teintes, une suavité, une mollesse tout italiennes... ».

Pour notre maître Félix Lagrot qui en a fixé lui-même, sur la pellicule, la belle image, le bonheur, à Tipasa, c'était l'harmonie des ruines dorées sous les oliviers et les pins, parmi les absinthes, au bord de la mer, sur le fond du Chenoua accroupi ». C'était aussi

dans la conjonction exceptionnelle de la nature et du passé, un haut lieu où soufflait l'esprit » .

Avec Camus le spectacle rejoint le symbolisme des noces : « A Tipasa, je vois équivaut à je crois et je ne m'obstine pas à nier ce que ma main peut toucher et mes lèvres caresser. Je n'éprouve pas le besoin d'en faire

une oeuvre d'art, mais de raconter, ce qui est différent. Tipasa m'apparaît comme un de ces personnages que l'on décrit pour signifier indirectement un point de vue sur le monde. Comme eux, elle témoigne et virilement. Elle est aujourd'hui mon personnage et il me semble qu'à le caresser et le décrire, mon ivresse n'aura pas de fin. ».

On comprend que ce site aux souples ondulations, dominé par l'énorme masse du Chenoua, ait fait fortune très tôt. La pierre calcaire et le bois abondaient jadis dans le pays. Dès l'antiquité romaine, la vigne s'y développa, mais c'est probablement l'olivier qui fut la principale ressource de la région. Les communications étaient assurées par un réseau de bonnes routes. Le port de Tipasa, il est vrai, n'était pas bon. Il n'avait pas de quais. Mais il était en relations de commerce avec l'Espagne, la Gaule et l'Italie. Sans doute s'en est-on contenté, faute d'un endroit plus favorable.

C'est l'empereur Claude qui fit de Tipasa, vieille cité phénicienne, une colonie romaine, en un temps où la Gaule végétait encore sous les forêts et les pâtures. Le christianisme qui semble avoir été très florissant à Tipasa, sous le bas empire, s'y était introduit de bonne heure, avant même que l'édit de Milan ne décide de sa reconnaissance comme religion officielle de l'Empire. Prospérité qui explique l'importance des vestiges chrétiens : deux grandes basiliques, la chapelle de l'évêque Alexandre, la nécropole de l'Ouest. Sur ces pierres, plane le souvenir de sainte Salsa, vierge de quatorze ans, ardente convertie qui brisa la tête d'une idole de bronze et la précipita dans la mer. Salsa fut massacrée. De son cadavre, à son tour jeté dans les flots, germa la légende de Saturninus qui, en péril de naufrage, plongea pour ramener le corps de la vierge. Aussitôt se serait apaisée la tempête. Et le professeur Lagrot de faire remarquer que la Tipasa actuelle avait encore, il y a peu de temps, une famille Saturnino.

Avec l'an 430 débute l'invasion Vandale. L'Afrique du Nord est dévastée. Toute la ville décide alors de s'enfuir en Espagne. Les restes de la jeune fille martyre furent-ils emportés ? C'est possible, car le culte de sainte Salsa prit racine en Espagne. Gsell précise qu'on le célébrait encore à Tolède au septième siècle.

Autant que Tipasa, Cherchell mérite une visite. Cette petite ville laisse de profonds souvenirs. Les Phéniciens, en connasseurs, s'y installèrent. Ils y fondèrent une colonie qui tomba, plus tard, sous la domination des princes berbères. Auguste en fit ensuite la capitale de la Maurétanie. Les décorations dont l'enrichit Juba II, ce Maure érudit et romanisé, lui valurent le nom de « Splendissima Colonia Caesariensis ». Malheureusement les villas antiques ont disparu et seuls subsistent les arches rompues de son aqueduc, des tronçons de colonnes et des chapiteaux, les têtes colossales qui décorent la grande place, les vestiges de ses thermes, de son amphithéâtre et de son cirque. Heureux ceux qui eurent la chance de visiter ces ruines, sous la conduite de leur savant conservateur Jean Glénat, et de contempler le célèbre Apollon de l'époque de Phidias dans son petit musée dont la cour rappelle celle des habitations pompéiennes.



Alg. - SIDI-FERRUCH - Station estivale - En contemplation

J. Geiss, phot.-Algiers

Sidi-Ferruch.

« Parfois la mer, immensément calme, semble arrivée à ce point suprême de puissance où le mouvement est inutile : si immobile qu'on dirait une vaste patinoire qui se liquéfierait seulement sur son bord, en écumes rampantes et sournoises ; et, sur elle, des ombres de nuages, ces îlots insaisissables. » (H. de Montherlant, Il y a encore des paradis.) On aperçoit, au fond, l'« Hôtel de la Plage » qui attirait autrefois la foule des dimanches.



Alg. - SIDI-FERRUCH - Pêcheurs Napolitains, la toilette du samedi

J. Geiss, phot.-Algiers

Sidi-Ferruch.

Le village, fondé en 1844, fut d'abord habité par des cabaretiers et de petits commerçants, attirés par le chantier de construction d'une immense citadelle. Après 1870, ces premiers habitants furent remplacés par des pêcheurs et des maraîchers d'origine italienne. La carte postale évoque cette période déjà lointaine où l'on se rasait en famille à l'aide du « coupe chou ».



Zéralda. Le Café-Hôtel de la Paix.

Au centre : le commissaire de police et un officier. A droite, la serviette sur l'épaule, le cafetier et son jeune employé. A gauche : des ouvriers qui boivent de l'anisette et des Musulmans qui n'en boivent pas. Sur le mur du café, un dessin symbolique : le ballon rond, l'emblème populaire de l'Algérie, un emblème qui unit tout le monde, par-delà les clivages sociologiques.



Sidi-Ferruch, un lundi de Pentecôte.

Les chevaux sont dételés. Les tentes improvisées abritent du soleil. Car on est venu au bord de l'eau manger la « Mouna », ce gâteau qui ressemble à une grosse brioche. « Faire la mouna » est une obligation pour une famille de la Canthère. Mais combien sont-ils à se souvenir que l'armée du Duc de Bourmont avait débarqué ici une quinzaine de lustres plus tôt ?



Douaouda-Marine.

Ceux qui ont connu les plages d'Algérie regarderont cette photo avec mélancolie : un sable fin, recouvert de varech ; des barques en attente ; d'humbles cabanons qui font rêver.



Tipasa. Le Chenoua.

« Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux. » Chacun connaît ces mots par lesquels débute « Noces », un des premiers ouvrages d'Albert Camus. Le site exceptionnel de Tipasa justifie sa fortune. Ce fut jadis une colonie de vétérans, fondée par l'Empereur Claude, un petit port bien abrité des vents d'Ouest par le promontoire du Chenoua, mais surtout le lieu où s'harmonisent idéalement la terre, la mer, et l'air.



Castiglione.

Ici l'on vit au contact permanent de la Méditerranée. On la connaît tellement qu'on peut bien lui tourner le dos quelques instants. Heureuse époque où les plages étaient vides et où la pollution n'existe pas.... Là, des Romains ont jadis vécu, eux aussi, au bord de la mer. Des tombes, des médailles, des inscriptions chrétiennes du III^e siècle attestent leur présence.



Le bord de mer, quelque part en Algérie.

Tout le monde pêche à la ligne : hommes et femmes, européens et musulmans. Le poisson est mis dans des petits paniers d'alfa que l'on nomme ici « couffin » ou « sarfa ». Le couvre- chef est de rigueur : chapeau kabyle, feutre ou panama. A l'époque, on redoutait « l'insolation ».



Un Dimanche paisible au pied des escarpements du Dahra.

Dans ce bassin de 24 hectares, des marins de l'Andalousie accostaient jadis pour passer l'hiver. C'est, du moins, El-Bekri qui nous l'apprend. Il fallait que le coin fût séduisant. Mais ceux qui ont connu les parages de Ténès savent quels en sont les multiples attraits.



Ténès au début du siècle.

A cette époque, Isabelle Eberhardt y résidait et Victor Barrucand y était affecté comme adjoint de commune-mixte. L'agglomération n'était encore reliée au monde extérieur que par l'unique route carrossable d'Orléansville. A voir cette rue pimpante comme une matinée de printemps, qui soupçonnerait les déchirements et les conflits de pouvoir dont elle était le théâtre ? Il fallait, raconte Barrucand, « appartenir à une faction et tenir pour le maire ou pour l'administrateur qui étaient entre-eux à couteaux tirés... S'évader du conflit était impossible ».



Ténès. La Marine.

Au bas de la falaise, entre la roche et la plage, s'est implanté un quartier de pêcheurs d'origine espagnole. Des masures. Du linge qui séche en toute évidence. Une femme penchée sur un baquet. Une rue où s'accumulent les gravats. Heureusement, le sable et la mer sont là qui compensent tout, qui rachètent tout.



Orléansville. Le départ de la Diligence.

Rivale de sa voisine, Relizane, pour les records de chaleur, mais agrémentée par des plantations publiques, des jardins, des glacis, des fontaines, Orléansville ne fut longtemps reliée à Miliana et à Ténès que par un service de diligences. La voie ferrée Alger-Orléansville-Oran fut achevée en 1870. Ténès dut attendre le début du siècle pour être raccordée à Alger par la route du littoral.



Orléansville. L'hôtel des Voyageurs.

Ceux qui circulaient souvent en Algérie connaissaient l'hôtel Baudouin, surélevé de trois étages vers l'année 1930, qui devint la halte accueillante et confortable de la ligne Alger-Oran. Hélas ! ce bel immeuble, le plus élevé de la ville, fut entièrement détruit par le mémorable tremblement de terre de septembre 1954.

ORAN

A la différence d'Alger, Oran a connu deux occupations européennes. La première dura près de trois siècles, depuis la prise de Mers-el-Kébir, en 1505, jusqu'au traité de 1791 par lequel les Espagnols abandonnèrent la place. Après 1830, bien que l'occupant en titre fût la France, la population resta en majorité espagnole.

En quoi se rapprochent ces deux expériences ? En rien. « De 1492 à 1792, écrit Fernand Braudel, on ne trouve dans cette zone frontière qu'est l'Afrique espagnole, l'équivalent ni du marchand médiéval, ni du colon d'aujourd'hui. On ne rencontre que des soldats, des ingénieurs, des flottes de guerre ; les croquis de l'époque ne nous montrent que des villes fortes, des fossés, des courtines, des magasins à poudre... Ces trois siècles appartiennent au soldat espagnol. » Par surcroît, le commerce péninsulaire souffrait, à l'époque, d'un manque presque complet de frêt.

La différence est donc profonde avec la population oranaise que nous avons connue, appuyée sur l'hinterland et ouverte sur un vaste port moderne dont le plan d'eau avait plus que doublé entre 1906 et 1926.

On comprend que les fortifications, dressées sur les pitons et les promontoires avoisinants, soient à peu près tout ce qui reste des travaux faits par les premiers maîtres européens. C'est à peine si l'on voyait encore, en 1910, quelques maisons de la primitive ville espagnole dans l'amphithéâtre de constructions blanches, étagées à flanc de colline, qui ont valu à Oran le nom de « Blanca ».

Adolphe Joanne qui fit un « Voyage en Afrique », avant de faire éditer sa fameuse collection de guides touristiques, raconte son séjour à Oran, en 1850 : « Je n'eus rien de plus pressé, quand j'eus mis pied à terre et déposé ma valise dans un hôtel, que de monter au sommet du Mergiagio qui domine Oran de 240 mètres. » Parvenu à la forteresse de Santa-Cruz, notre voyageur eut la surprise de la trouver ouverte et de pouvoir ainsi la parcourir tout à loisir. « Ce qu'admirent le plus les étrangers qui visitent cette ruine, poursuit Joanne, ce sont la beauté de sa construction, l'épaisseur et la solidité de ses voûtes et de ses murailles. On a peine à comprendre comment de si lourdes masses de pierre ont pu être transportées à une si grande hauteur et dressées l'une sur l'autre. » Il faut en effet que ces murailles soient solides pour avoir résisté au fameux et impitoyable tremblement de terre de 1790.

A la base orientale du Mergiagio, jaillit une petite rivière, l'oued Rehhi, qui arrose un étroit ravin et fait tourner quelques moulins. C'était - je cite encore Joanne - une délicieuse oasis dix ans plus tôt ; au point qu'un poète anglais, Thomas Campbell, avait écrit : « Sur chacun des bords du ruisseau, s'étendent des terrasses et des jardins couverts de fleurs et de fruits. On entend de tous côtés les chants des oiseaux... ».

Hélas ! ce verdoyant vallon fu't saccagé par des constructions anarchiques. A l'époque, le Génie militaire se préoccupait peu d'urbanisme. Par surcroît, en l'absence de capitaux, les prêts atteignaient des taux usuraires. La main-d'oeuvre manquait tout autant que l'argent disponible. On pouvait lire, par exemple, que « tout artisan ou journalier qui vient s'établir à Oran est sûr de trouver de l'ouvrage, le jour même s'il le désire. Les salaires y sont élevés ; mais aussi la vie y est fort chère, plus chère qu'à Paris ». L'optimisme était de rigueur dans un tel climat social : « Ces progrès si extraordinaires, ces résultats si brillants, Oran les doit à son importance commerciale, politique et militaire qui en feront, tôt ou tard, l'égale ou du moins la rivale d'Alger. »

A l'époque de cette crise de croissance, Oran était divisée en deux par le ravin de l'oued Rehhi : d'un côté la ville juive et maure ; de l'autre, la ville espagnole. Celle-ci se divisait à son tour en deux secteurs distincts : la Marine qui bordait la baie ; la Planza qui couvrait le flanc de la montagne et qui, détruite par le tremblement de terre de 1790, n'était encore, en 1830, qu'un amas de ruines.

Quelle métamorphose avec la ville moderne ! Les rues y sont bien percées et aérées ; les places larges et dégagées. La place d'Armes, point central, s'ennorgueillit d'un imposant Hôtel de Ville. Le soir, il faut se promener sur le boulevard Seguin et s'asseoir au « Continental », la potinière élégante d'Oran.

Partout la couleur et la poésie sont tangibles. Elles le sont surtout dans cette population mélangée où monte la sève d'une culture en genèse. Au « Casino Bastrana », le public entre à toute heure, pendant la représentation. Dans les rues, l'espagnol se parle autant que le français et l'on ne voit, écrit Henriette Célarié, que « de larges yeux sombres et chauds, taillés en amande ». Les teints sont mats. L'étranger remarque vite, sur les passants, « cette élégance un peu recherchée qui frappe à Madrid et à Séville ». Car, à Oran, le choix d'une cravate ou d'une paire de chaussures ne se fait pas à la légère...

Longtemps les Espagnols d'Oran n'appartinrent pas à la classe aisée. Ils se recrutaient parmi les populations pauvres de la péninsule. C'étaient surtout, écrit Donop, « des travailleurs manuels, sobres, infatigables, un peu enclins parfois à jouer du couteau, dont les familles s'entassaient dans la vieille ville ou le quartier de la Marine ». Là tout était espagnol, depuis les enseignes des magasins jusqu'à la cuisine dont les relents se répandaient dans la rue...

Emmanuel Roblès qui a grandi dans ce milieu humble et attachant, nous y fait pénétrer sous les ardeurs d'une « Saison Violente » : « Nous jouions aussi au ballon, à Miramar, derrière les fortifications où, en cette saison, venaient camper des tribus de gitans. Entre les roulettes passaient des jeunes filles très brunes dont l'allure fière et libre nous rouissait. »

La mer était, elle aussi, attirante jusqu'à l'obsession : « A huit heures, nous étions sous la falaise. Autour de nous, le désert. Pas un baigneur, pas un pêcheur à la ligne. Il était trop tôt. La mer scintillait et commençait à fumer entre les caps. Au-delà des cheminées et des mâts qui hérissaient la ligne du brise-lames, en arrière-plan, les collines de Santa-Cruz et la presqu'île de Mers-el-Kébir, laminées par la lumière, se confondaient. »



Oran. La « Russie », courrier postal.

A ne voir aucun mouchoir s'agiter, on peut supposer que le navire accoste : personne n'a encore reconnu les siens. Le contraire se produit au moment du départ : l'adieu des mouchoirs s'associe aux manoeuvres d'appareillage.



La baie d'Oran.

Dominant le port : la chapelle de Santa-Cruz, édifiée lors du choléra de 1849. Le plateau ouest, sur lequel était bâtie l'ancienne ville espagnole, se trouve masqué par la végétation du premier plan. La nouvelle ville s'élève en amphithéâtre sur le plateau est. C'est en 1876 que s'achevèrent les travaux du port. Auparavant il était impossible d'accoster, sinon en balancelle. Les navires mouillaient en rade de Mers-elKébir, d'où les marchandises gagnaient Oran sur des barques ou des chalands.



244 ORAN. — La Rue de Mootaganem. — LL.

Oran, La rue de Mootaganem.

La photographie met bien en évidence le ravin qui divise la Cité d'Oran. Nous sommes ici dans la nouvelle ville. En face : le Mourdjadjо dont le point culminant est de 580 mètres.



3 ORAN. — Le Boulevard Séguin. — LL.

Oran. Le boulevard Séguin.

Une des artères les plus animées de la ville. Les calèches vont bon train. Les piétons s'affairent. Ce n'est pas encore l'heure où l'on « fait la noria », pittoresque expression oranaise pour dire que l'on monte et descend lentement et alternativement l'avenue.



Oran. t oulevard Seguin.

La parole est à Emmanuel Roblès : « A force de pousser, de m'insinuer entre les groupes, j'arrive enfin devant la parfumerie Lorenzi-Palanca mais là, je suis pressé contre son rideau de fer, immobilisé de nouveau et, misère ! à deux cents mètres à peine du Continental ! Je vois même, et distinctement, celui-ci en diagonale, sa façade surchargée de moulures, son fronton tout blanc, tout contourné, comme des tortillons de crème Chantilly. »



Oran. Le boulevard Seguin et le Cercle Militaire.

On comprend qu'Oran soit ville de garnison quand on connaît son histoire. Au long des siècles, elle ne cessa d'exciter les convoitises et de passer sous différents pouvoirs. Pour leur part, les Espagnols, maîtres de la ville pendant plus de deux siècles, ont laissé des traces multiples de leur domination et les robustes forts qui entourent la ville ne sont pas des moindres.



Fig. ORAN. — La Place d'Armes. — L'allée des Promeneurs. — LL.

Oran, place d'Armes.

On se repose sur un banc. On bavarde par groupes. Farniente ! Devant sa boîte cylindrique : le marchand d'« oubliés ». Ce public bariolé mais pacifique est, en majorité, d'origine espagnole. En 1930, on estimait que la péninsule avait fourni au moins 65 % de l'élément venu d'outre-mer et plus de 45 % de la population totale de l'Oranie.



Oran

La promenade de Létang porte le nom du général qui en ordonna la construction et y fit planter des bellombra, ces arbres aux troncs robustes, à croissance rapide et qui résistent au vent de la mer. De ce long balcon, la vue embrasse tout le site de la baie, le port, la montagne et la vieille ville.



Oran. La musique militaire sur la promenade de Létang.

En 1872, ce kiosque n'existe pas encore et les musiciens s'assemblaient dans une tribune adossée à un talus. L'orchestre n'était qu'une modeste fanfare de Zouaves. Une foule compacte envahissait, bien avant l'heure, les allées du jardin car, nous dit Charles Desprez, dans son livre sur Oran, « l'ouïe savoure mieux le haut goût du pas redoublé, les fioritures du solo lorsque l'on se sent l'odorat caressé par le vague parfum des daturas, des lauriers roses, des héliotropes, et le front rafraîchi par les brises de mer ! »



Environs d'Oran: le «village nègre»

Construit en 1845 pour recaser des populations indigène, il abrite non seulement des noirs mais aussi des nomades, des Maures et des juifs. Rien de comparable à la casbah d'Alger dans cette ville horizontal aux lignes rectilignes. Mais sa population de bronze et d'ébène ne manque pas d'attrait pour le touriste étranger en quête d'exotisme.



Oran fête villageoise.

Coexistence et réjouissance des communautés européenne et musulmane. Notez la présence de nombreux képis de légionnaires. Nous ne sommes pas loin de sidi-belabes

ORANIE TLEMCEN

Longtemps les Français ont considéré l'Algérie comme un pays tropical. Les premiers touristes y débarquaient avec le casque colonial. C'est en raison du même préjugé que l'on se lança initialement dans des plantations de canne à sucre, d'arbres à thé, de caféiers et de coton. Ailleurs on misa sur le tabac et le lin. Après une série d'échecs, il fallut se rendre à l'évidence : le climat méditerranéen imposait les mêmes cultures que dans le midi de la France. Si l'Algérie était une fournaise l'été à Relizane comme à Orléansville, elle devenait une glacière l'hiver sur les Hauts Plateaux.

Ces erreurs d'appréciation du climat une fois rectifiées, les colons s'orientèrent vers la vigne. A vrai dire, les indigènes en avaient toujours pratiqué la culture. De petits clos ou des treilles, aux abords des villes, leur procuraient un raisin de table consommé frais ou mis à sécher. Les sols d'Oranie prouvaient bien, par leur exploitation intensive, qu'ils se prêtaient admirablement à une telle culture. Quand cependant, à partir de 1900, la mévente se manifesta, il fut difficile de faire marche arrière. Suivant le mot de H. Isnard, l'agriculture, en se lançant à corps perdu dans la plantation des vignes, s'était taillé une tunique de Nessus.

Ceux qui traversaient le département d'Oran, au début du siècle, ne voyaient donc que l'immensité monotone des échalas. « On plante de la vigne toujours ; on en plante partout » écrit Henriette Célarié en 1920. « Les terres sont bonnes, les meilleures de toute l'Algérie. De fait, cette partie de l'Oranie donne l'impression d'une grande richesse. Les grosses fermes se dressent de distance en distance ainsi que les chais, les distilleries, les huileries, les minoteries et les semouleries. Les villages, les petites villes ont un aspect aimable. Tout travaille et tout prospère. »

Cependant tout le monde n'était pas viticulteur et le pampre n'assurait pas, à tout coup, le succès. Une population modeste s'employait aux cultures maraîchères et fruitières d'exportation. Les colons d'Oranie étaient affrontés aux aléas du sirocco, des maladies du vignoble et de la mévente. Tous ne connurent donc pas, comme le dit bien Andrée Montéro, « la fierté virile d'avoir vaincu, au prix de quels efforts, la pauvreté ». Beaucoup échouèrent et les enfants de ces pionniers revinrent vers la ville, à la recherche d'un emploi.

Parmi ces colons de la première heure, courageux et obstinés, se découvrent des noms inattendus, par exemple celui de madame Herriot, mère de l'ancien président du conseil, dont la propriété, à proximité d'Inkerman, n'avait même pas d'eau, le troupeau allant s'abreuver sur la ferme d'un voisin, Charles Pourcher, qui relate le fait dans ses mémoires.

On comprend que l'Oranie, livrée ici à la monoculture de la vigne, ailleurs à l'uniformité des champs de céréales, ne soit pas devenue une région touristique. A cela cependant une exception : Tlemcen, ville d'art et d'histoire, dont la beauté des édifices hispano-mauresques attirait chaque année une foule d'étrangers.

On n'oublie jamais l'arrivée à Tlemcen. Henriette Célarié ne l'idéalise en rien lorsqu'elle écrit : « Nous arrivons dans une sorte d'édén : ombrages et eaux vives au milieu desquels se dresse Tlemcen. Ceux qui ont vu la petite ville au printemps en ont conservé un souvenir délicieux... »

C'est en avril surtout que la campagne est ravissante. On lui applique souvent ces vers d'un poète arabe : « La colombe lui a prêté son collier et le paon l'a revêtue de son plumage. » Les Romains qui tenaient là une petite garnison nommaient le lieu « Pomaria » : les Vergers. Une fois les Romains partis, les indigènes donnèrent à l'endroit le nom berbère d'Agadir, c'est-à-dire : Rocher Abrupt. Quant au nom de Tlemcen, il s'agit encore d'une appellation berbère marocaine qui signifie : Antique.

Ce que fut ensuite l'histoire de la cité pendant « les siècles obscurs du Maghreb », nous n'en savons toujours à peu près rien. Nos connaissances ne redeviennent précises qu'à l'époque de l'invasion arabe. La dynastie des Almoravides ouvre alors l'histoire de la Tlemcen actuelle. Berbères surgis du Sahara, ils régnèrent sur le Maghreb et l'Espagne méridionale aux Xie et xiie siècles de notre ère. C'est eux qui construisirent en partie la grande mosquée. Mais ce sont les Almohades qui édifièrent, plus tard, le rempart de la ville nouvelle de Tagrart et soutinrent, contre les Mérinides du Maroc, la longue lutte qui paradoxalement dota les abords de la cité de ses monuments les plus fameux : ceux de Mansoura la marocaine.

Chacun sait que Tlemcen fut un grand centre de la science juridico-religieuse et malékite. Ce que Tunis et Kairouan furent pour la Tunisie, ce que Fez fut pour le Maroc, Tlemcen le fut pour l'Algérie. Cette grande époque s'étendit du Mie au xve siècle. Mais tout changea au xvie siècle. Turcs et Espagnols se disputèrent la ville. Avec les Turcs commença, pour l'ancienne Pomaria, la décadence matérielle, morale et intellectuelle. Les anciens monuments tombèrent en ruines et les rares savants malékites que comptait encore la cité se rendirent au Maroc.

Quand les Français pénétrèrent à Tlemcen, ils trouvèrent un Méchouar en ruines. Les remparts, sérieusement endommagés, furent remis à neuf. Les deux portes purent être conservées. Mais l'intérieur, autrefois paré de beaux jardins, n'abrita plus désormais qu'un hôpital et des casernes.

C'est pour une visite des sanctuaires que l'amateur d'art vient à Tlemcen. La grande mosquée fut commencée à l'époque de la première croisade. Elle n'a pas la splendeur de celle de Cordoue, mais son originalité traduit une maîtrise décorative intéressante.

Quant à la mosquée de Sidi-bel-Hassen, elle est de dimensions modestes, car elle ne fut qu'un oratoire princier. Cependant, écrit G. Marçais, « ce qui subsiste de son décor de stuc, en particulier le mihrâb et son cadre, compte parmi les œuvres les plus parfaites, à la fois les mieux équilibrées, les plus délicates et les plus riches, que l'art hispano-mauresque nous ait laissées ».

Tlemcen a été tant de fois saccagée qu'il ne faut pas s'étonner de n'y pas découvrir de vestiges antérieurs à l'Islam. Si les mosquées sont les seuls édifices échappés à l'usure et au massacre, c'est bien parce que vainqueurs et vaincus s'y prosternaient tour à tour. Que de villes n'ont pas eu cette chance !



Sainte-Clotilde

Petit village sur la route de Mers-el-Kébir. C'était autrefois une des villégiatures préférées des Oranais. Car d'Oran à Alger, de Philippeville à Bône, la mer faisait intimement partie de l'univers individuel ; elle dispensait les joies ; elle inspirait les projets.



Mostaganem. Rue Matemore.

La ville comprenait autrefois deux quartiers distincts, séparés par le ravin de l'Aïn-Sefra : la ville proprement dite au N.O. et les établissements militaires au S.E. C'est ce second quartier qui est appelé Matemore, en raison des nombreux silos que les Turcs y avaient creusés pour déposer les grains. Mostaganem fut, en effet, jadis, le centre de grandes exploitations agricoles, ce qui inspira, en 1558, la tentative du Comte d'Alcaudète pour

s'emparer de la ville.



Mostaganem.

Méditerranéenne avec ses rues ombragées de platanes, ses maisons à arcades, ses rampes à fortes pentes, Mostaganem occupe la quatrième place parmi les ports algériens. Elle expédie des moutons, des céréales et, bien entendu, du vin.

Singulier contraste, le « Grand Hôtel de France » déploie son auvent à deux pas d'une pittoresque cohorte : guimbarde promise à une retraite prochaine, carriole supportant un fourneau, marchand ambulant dont le plateau suspendu à l'épaule évoque la fameuse « calentita ».



Sidi-bel-Abbès.

A en croire la photo, il n'est pas toujours facile d'être « joyeux » quand on habite Sidi-bel-Abbès. Ces deux hommes avaient, pour une fois, négligé l'idéal d'« Honneur et Fidélité » auquel ils s'étaient engagés. Cela se passait il y a un demi-siècle. Depuis lors, la carte postale n'a qu'un peu jauni. Mais les yeux qui la regardent ont,

eux, beaucoup changé. On sait que Sidi-bel-Abbès s'enorgueillissait d'héberger le 1^{er} Régiment de la Légion Étrangère.

3. MASCARA — La Gare du Chemin de Fer



Mascara. L gare de chemin de fer.

Nous sommes approximativement en 1920. Il y a beau temps que le chemin de fer fait partie de la vie quotidienne. Mais ce n'est pas encore un spectacle fréquent que de voir circuler une belle « torpédo ». Celle-ci ressemble fort à une Dédion-Bouton.



Sidi-Bel-Abbès.

Ce n'était, à l'origine, qu'un lieu de pèlerinage. En 1843, un poste militaire y fut établi. Le coin attira des cantiniens, des marchands, des artisans. En 1849, un décret reconnut officiellement la nouvelle commune. Ce Musulman et cet Européen devaient à l'ombre d'un des nombreux mûriers de la ville. La photographie est riche de connotations de toutes sortes. N'est-il pas évident que ces deux hommes se connaissent bien et qu'ils sont habitués à converser familièrement ? Point n'est besoin d'une grande perspicacité pour comprendre que leur échange va plus loin que de simples réflexions sur la pluie et le beau temps.



Quelque part, entre Oran et Tlemcen, sur le passage du cortège présidentiel (Loubet, 1903).

Un échantillonnage très représentatif de la population des villages d'Algérie. «Tout cela formait un monde que j'ai connu ... et qui a aujourd'hui éclaté. Parfois certains éléments surgissent devant moi à la faveur d'une rencontre, d'une lecture, d'une photographie ou d'un deuil. Tout réapparaît et tout rejaillit vivant, animé, bruyant, éclairé: tous ces êtres avec lesquels j'ai vécu, j'ai couru, j'ai travaillé, j'ai joué, j'ai mangé les galettes de maïs, j'ai bu le thé à la menthe...». Guy Franco. Le Jardin de Juan, Fayard.



Aïn-Témouchent

Musulmans et européens, côté à côté, posent pour la photo, y compris le petit cireur. Rappelez-vous la boutade de Camus : les deux plaisirs d'Oran sont premièrement de se faire cirer les chaussures, deuxièmement de promener ses chaussures cirées sur le boulevard. Or Témouchent n'est éloigné d'Oran que de 80 kilomètres.



Saida. Le kiosque à Musique.

On aperçoit, à droite, derrière le rideau d'arbres, le clocher de l'église. Ces quatre personnes, au premier plan, reviennent à coup sûr de la messe. La photographie a donc été prise un dimanche. Les vêtements sont de 1920. Et les ombres portées indiqueraient l'heure à un Saïdéen. Que d'informations sur une vieille carte postale !



Pérrégaud. Hôtel des Voyageurs.

La carte date de 1905. Sur la table centrale, on distingue, à la loupe, une bouteille de « Pernod ». C'est l'heure de l'apéritif, sous l'ombre euphorisante des eucalyptus. A observer ces touristes tranquillement attablés, comment ne pas regretter l'époque, lointaine déjà, où l'éperon du temps était moins acéré qu'aujourd'hui ?



Tlemcen. La Grande mosquée.

L'Algérie ne conserve que trois mosquées fondées par ces ardents propagateurs de la foi et ces merveilleux architectes que furent les Almoravides. La Grande Mosquée de Tlemcen est l'une des trois. Derrière ce vaste bâtiment carré, flanqué de huit portes, on aperçoit le célèbre minaret sur lequel la brique compose, en légers reliefs, ses élégantes arcatures et ses réseaux.



Fontaines aux ablutions.

En occident, on exprime son respect en retirant son chapeau. En orient, on ôte ses chaussures. Chaque touriste qui visite une mosquée est initié à ce geste rituel qui est, par surcroît, une précaution justifiée : on ne marche pas sur des tapis avec des semelles souillées. Le patio de cette mosquée s'orne d'une fontaine. Avant de pénétrer dans le sanctuaire pour y participer aux prières, le Musulman se doit de laver à l'eau claire les organes de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, ainsi que les extrémités des membres.



25. TLEMCEN — Le Marché

Le marché de Tlemcen.

Des étals qui ne doivent pas différer beaucoup de ce qu'ils étaient aux siècles passés. Seule la population européenne ajoute une note diversifiante. Parmi ces humbles assortiments, on devine les goussettes rouges de piments, le henné en paquets d'herbes sèches, les bois d'aloès, les couffins débordants de caroube, de figues de barbarie, de grenades. Imaginez encore, pour compléter ce tableau, les marchandages et les conciliabules autour d'une pastèque ou d'un panier d'oranges.



Aïn Sefra, dans le sud oranais.

Le sable, soulevé par le vent, déferle parfois avec violence, car la ville est adossée à une grande ligne de dunes. Paradoxalement l'eau peut être un danger plus redoutable encore dans ces villages du Sud où de rares tempêtes font brusquement monter les oueds généralement secs. La photographie a été prise après la terrible inondation du 21 octobre 1904. Isabelle Eberhardt y périt, ensevelie par l'écroulement de sa maison. Près de son corps on découvrit le manuscrit « Sud Oranais » qu'elle venait d'achever.

LA KABYLIE

Comment voyageait-on en Kabylie en l'année 1874 ? Clamageran dans son livre sur l'Algérie, nous apprend que la diligence parcourrait les 132 kilomètres d'Alger à Fort- National en quinze heures. Elle roulait de nuit. Les vingt-sept derniers kilomètres, entre Tizi-Ouzou et Fort-National, demandaient plus de trois heures de voiture ; car il fallait franchir de rudes côtes et passer à gué l'oued Sebaou. Heureusement, ajoute notre mémorialiste, « les chevaux arabes ne sont pas sujets au vertige ; ils passent au bord de l'abîme avec une sérénité imperturbable ; ni les rochers qui surplombent, ni le bruit des torrents ne les effrayent ». Voulait-on échapper à la diligence ? Un seul moyen : louer une voiture particulière. A l'époque, il en coûtait 120 à 140 francs, pour un trajet aller et retour de deux jours

Singulier contraste de cette Kabylie avec d'autres régions du Tell et particulièrement avec le Sud ! Aux zones rocheuses et brûlées s'oppose un éden de verdure. Les figuiers, les oliviers, les caroubiers dévalent les pentes. Les sommets se couvrent de neige en hiver. Le lit des rivières n'est pas aride comme tant d'oueds algériens. Ajoutons à cela la pérennité d'un dialecte gazouillant, bien conforme à la règle selon laquelle, hormis le Sahara, les zones berbérophones sont toutes des régions montagneuses. Comme si, écrit Gabriel Camps, « celles-ci avaient servi de bastions et de refuges aux populations qui abandonnaient progressivement le plat pays aux nomades et semi-nomades, éleveurs de petit bétail, Arabes ou arabisés ».

Pendant la guerre des Almohades, propagateurs intransigeants de l'Islam, des Grecs, des Romains, des Vandales, chassés de la plaine, se sont peut-être, eux aussi, réfugiés sur le Djurdjura et les massifs voisins. Mais dans cet amalgame de races, le Berbère est demeuré largement prépondérant. Confiné pendant des siècles, par des invasions successives, sur des terres ingrates, il a nourri sa propre civilisation en vase clos. Sans cette dominance du Berbère, on ne comprendrait pas plus les particularités ethniques du Kabyle que la survivance et l'enracinement d'antiques coutumes : les « kanouns ».

Ces kanouns, légués par des siècles d'usage, constituent, depuis toujours, le code du savoir-vivre qui fixe le statut des personnes et des biens. Quand on connaît la rigueur d'un tel code et l'âpreté du pays kabyle, quand on croit que l'homme est en partie déterminé par son lieu de naissance, comment ne pas partager cette conviction d'Augustin Ibazizen : «

j'inclinerais à penser que les rochers de mon village ont fait passer en nous un peu de leur substance. Notre refus de nous abaisser, notre tendance à résister aux contraintes, notre réputation de gens difficiles accusent une correspondance secrète avec un sol de dure matière. »

Cet attachement à la terre, cet enracinement affectif du Kabyle dans son champ, ne sont pas moindres que ceux du paysan français. Autant l'Arabe est cavalier, nomade et pasteur, autant le Kabyle est rivé à ses arbres fruitiers et à sa charrue. Beaucoup ne vivent que de leur récolte de figues et d'olives. Certains, il est vrai, sont artisans et s'appliquent à la fabrication des tissus, la préparation des cuirs, la poterie, la savonnerie, la bijouterie, l'art du forgeron et de l'armurier. D'autres enfin s'expatrient comme jadis les montagnards de la Savoie.

L'élément essentiel de l'organisation sociale, en Kabylie, c'est le village. La Djemaâ, assemblée de tous les hommes majeurs, y légifère, administre et juge. Parfois elle exécute elle-même ses propres sentences.

Car de toutes les grandes traditions kabyles, venger son honneur est la plus impérative. La dette de sang se paye toujours par le sang. On ne badine pas non plus avec la fidélité conjugale. Jadis, la femme adultère était lapidée. Les moeurs se sont modifiées mais restent sévères. La « rekba » kabyle est très proche de la vendetta corse.

De telles traditions morales, dans lesquelles réciprocité se conjugue avec rationalité, s'accordent bien avec une mentalité retorse de paysan et une intelligence rompue à la dialectique, s'épanouissant volontiers en une carrière d'avocat. Voyez avec quelle habileté maître Ibazizen, dans son ouvrage « Le Pont de Bereq'Mouch », défend ce Da Hamou, accusé de ce qu'il est convenu d'appeler un « crime d'honneur » : « Prisonnier conscient de son milieu, respectueux de son éthique ancestrale rigoureuse, Da Hamou a tué, soit..., mais sans profit sordide, sans aucun avilissement. Comme un soldat qui tue le guerrier d'en face, au nom de sa patrie attaquée... » Vient ensuite la plaidoirie devant Dieu, car l'excuse absolutoire du code kabyle n'a pas d'assise théologique.

La rekba kabyle peut être regrettée pour sa rigidité sans clémence. Mais l'« anaia », fondée sur l'amour et la protection d'autrui, en est l'heureuse contrepartie. C'est l'engagement de sauvegarde envers autrui. Tandis que la rekba est à l'image de la terre et de la pierre, l'anaia est à l'image des petits villages du Djurdjura aux maisons solidairement blotties les unes contre les autres et perchées sur les sommets.



Édit. Mme Thauillet, Bouira (Algérie)

BOUIRA — La Gare

Collection Nouvill

Bouira. La gare.

Cette diligence à cinq chevaux, relique des âges désuets, devait cahoter entre Alger et Maillot. Remarquez encore les eucalyptus dont la croissance prodigieuse fut largement mise à profit dans toute l'Algérie. A coup sûr, disait M. Pernet, cité par Desprez, « si chacun s'évertue à planter des eucalyptus, avant trente ans nous verrons l'Algérie couverte de bois aussi touffus, aussi beaux que dans la forêt de Dodone, avec des arbres plus grands que la cathédrale de Rouen ».



3 KABYLIE. — Paysage kabyle

J. Geiser, phot.-Alger

Paysage kabyle.

Village kabyle typique aux murs blancs, aux toits couverts de tuiles rouges, juché sur un piton. Le paysage est ingrat. Mais ce sol maigre et brûlé, cet austère dépouillement des maisons, cette simplicité évangélique de la jeune femme aux moutons, forment une composition consonante qui ne laisse pas d'émouvoir.



Tizi-ouzou, capitale de la grande Kabylie.

Une photographie signifiante : deux diligences à impériale ; une automobile qui annonce leur prochaine disparition. A gauche, on peut lire : « Café et Hôtel du Square » mais à voir la densité de la population kabyle, la consommation de limonade devait largement surpasser celle du vin et de la bière.



Fort-National.

Le village n'a rien de captivant ; et pas davantage ses fortifications. Par bonheur pour l'« Hôtel des Touristes », il y a l'austère beauté du paysage, la muraille du Djurdjura et la renommée des Beni-Yenni, fabricants d'armes et de bijoux.



Lutteuse kabyle.

Marc Baroli, racontant les débuts peu reluisants du Casino Music-Hall d'Alger, évoque ce combat de lutteuses « qui donnait à la salle l'occasion de se diviser en deux clans, par nationalités, et de vociférer... ». Ce n'est assurément pas à ces lutteuses au torse nu que pensait Augustin Ibazizen quand il écrivait : « Non, les coutumes n'ont pas éteint la personnalité de la femme kabyle... J'ai vu des femmes à l'esprit et à la volonté farouche, se comporter comme de véritables hommes. J'en ai même connu d'héroïques, chacune à sa façon. »



Jeune femme kabyle.

« Épouse modèle, Smina s'inclinait devant les interdits et respectait les traditions des bonnes familles. Une pudeur barbare, enfantée par la coutume, privait cette femme de la joie de s'adresser à son époux en public et

même de le nommer à haute voix. »

(**Augustin Ibazizen. Le Pont de Bereq'Mouch. p.29**)



Bordj-bou-Arréridj

Extrait du Guide Piesse de 1862 : « Situé sur un mamelon, près d'un ruisseau et à peu près au centre du bassin de la Medjana, formé de plaines plates ou ondulées et connu depuis des siècles pour sa fertilité proverbiale, Bordj-bou-Arréridj... a vu se grouper, depuis 1855, autour de ses bâtiments militaires, une cinquantaine de maisons dont les habitants ne se découragent pas, malgré les fièvres qui viennent souvent les visiter... » Cinquante ans plus tard, à l'époque de cette photographie, qui se souvenait encore des ravages exercés par le paludisme ?



Sétif.

L'ancienne Sitifis fut l'une des plus considérables possessions romaines d'Afrique. La rue Sillègue est, avec la rue de Constantine, la principale artère de la cité : immeubles à deux niveaux ; rangées d'ormes ou d'acacias ; burnous et turbans ; jeux de lumières et d'ombres ; nonchalance. La photographie est caractéristique des villes de l'intérieur (en Algérie, un lieu qui ne se situait pas sur la côte était à « l'intérieur ») .

DE BOUGIE A BÔNE

Au début du siècle, la route de la côte, entre Bougie et Bône, n'était pas encore construite. Si l'on excepte le cabotage on se rendait à Bougie par Sétif ; à Djidjelli, Philippeville et Bône par Constantine. En diligence, bien entendu.

En 1910, la fameuse corniche de Bougie à Djidjelli était enfin terminée. Mais la section de route, entre Souk-el-Tnine et Cap Carvallo, n'avait été percée qu'au prix d'énormes difficultés. Par surcroît, les terrains se révélaient de mauvaise tenue ; les grandes pluies d'hiver y produisaient de fréquents glissements et nécessitaient de perpétuels travaux de réfection.

Le voyage en diligence a marqué cette époque. Il nous a valu de multiples descriptions colorées. D'un bout à l'autre de l'Algérie, c'étaient les mêmes voitures, amenées de Marseille, qui venaient finir leur carrière sur les

routes caillouteuses du Tell. Les services les plus réguliers, précise Marc Baroli, semblent avoir été « ceux qui reliaient les ports du Constantinois à leur hinterland. On allait de Bône à Guelma dans un omnibus à quatre chevaux l'été et dans une voiture plus légère l'hiver. La route était presque entièrement empierrée et il était rare qu'il faille pousser à la roue. De Constantine à Philippeville, la prévenance des conducteurs était extrême. A en croire Dumas, ils s'adressaient de temps en temps aux voyageurs : « C'est ici l'endroit où l'on verse. Ces messieurs aiment-ils mieux rester en voiture ou descendre ? »

On lit, dans le guide Piesse de 1862 : « Comme confort, c'est-à-dire propreté, bonne installation et vitesse de parcours, la plupart des diligences laissent beaucoup à désirer. Il est à espérer, par exemple, que le service Reboul, ligne de Philippeville à Constantine, change ses tarifs, fasse remettre des carreaux aux portières et ne laisse plus coucher ses voyageurs dans la boue... pour leur faire manquer ensuite le paquebot de France, comme cela nous est arrivé en 1860. »

Cette diligence historique, il faut l'imaginer haute sur ses ressorts, bariolée en vert ou jaune safran, coiffée d'une impériale comme un énorme champignon. Edmond Gojon la dessinait avec mélancolie dans son brillant et lointain passé : « Elle tient à la fois du coucou, du cabriolet et de la chaise de poste. C'est la guimbarde qui traverse les romans de Balzac, d'Alphonse Daudet, de Flaubert. Elle a des tringles de cuivre et des rideaux comme un boudoir, une visière comme un chicard au bal de la Chaussée d'Antin. On pense, en la regardant bien, à Gavarni, à Daumier, à Boilly, à Descamps. »

Les diligences des routes algériennes ont été immortalisées par Daudet. La bonne vieille patache de Beaucaire est la soeur de cette voiture qui s'arrête dans les fermes, traverse les oueds à gué, verse parfois dans les passages difficiles et doit être délestée de ses passagers dans les montées les plus rudes.

Il fallait donc de bonnes raisons pour se mettre en route et, dans les longs parcours, une solide détermination. Écoutons, à cet égard, les frères Tharaud : « Lorsque, en plein midi, par une brûlante journée d'août,... on grimpait dans cette patache déjà bourrée d'indigènes, qu'on s'installait tout en haut, sous la bâche, une cruche d'eau entre les jambes, un couffin de provisions sous le bras et qu'on se disait : "En voilà pour cinq jours !" Alors on avait l'impression d'aller vraiment chercher un pays inconnu et il fallait du courage. »

Il fallait aussi savoir choisir sa place ; soit à l'avant dans le coupé ; soit encore à l'intérieur dans la partie la mieux protégée ; soit enfin dans le cabriolet, c'est-à-dire l'étage décapotable. « Le drame, écrit Maurice Taconet, c'est que la capote du cabriolet tombe si bas qu'il nous est impossible de nous tenir droits sur notre séant ; penchés en avant ou en arrière, en zig-zag ou en pelote, c'est tout ce que nous pouvons faire. Voyageurs inexpérimentés, que cela vous serve de leçon : évitez le cabriolet sous peine de gagner une courbature en règle.... redoutez aussi le coupé dans lequel vous ne pouvez étendre les jambes et d'où vous voyez mal le paysage ; et enfin fuyez l'intérieur de la voiture sous peine d'y étouffer, d'y devenir sourd et enragé sans y jouir davantage du pays que vous êtes venus visiter. Cela soit dit pour le jour ; quant à la nuit... »

Or voici la nuit venue. Notre conteur poursuit son récit : « Vers deux heures du matin, quelques exclamations parties du cabriolet nous apprennent que nous passons les fameuses Portes de Fer... Notre diligence prenant la poste, il nous faut attendre le facteur qui est parti dans la montagne, escorté d'un kabyle armé, et qui a quelques heures de retard. De temps à autre, il fait une mauvaise rencontre... Cette halte de nuit, dans cette mesure perdue au milieu des défilés kabyles, ne manque pas de pittoresque. Nous avalons un grog bien chaud et achevons de rétablir la circulation du sang en arpantant la route d'un pas de chasseurs... Le facteur arrive enfin et l'on repart au galop. »



Bougie. Arrivée du roi Édouard VII.

Pendant la semaine qu'il passa en Algérie, le souverain anglais fit une escale à Bougie. La photographie met bien en évidence le promontoire sur lequel la ville s'étale en espaliers. L'église que l'on aperçoit est construite sur un emplacement dont les peuples successifs ont perpétué la tradition religieuse : temple romain d'abord, basilique chrétienne ensuite, puis mosquée et église.



La Corniche de Bougie à Djidjelli.

Une fameuse route, creusée en encoche dans le roc à pic, relie Bougie à Djidjelli. Les tunnels s'y succèdent et chacun, une fois franchi, réserve une nouvelle surprise pour les yeux. Les guides évoquent ici Sorrente. Mais la transparence du ciel, l'agressivité des éperons rocheux, l'arrière-plan montagneux de la Petite Kabylie, composent un ensemble plus farouche que celui des falaises italiennes.



Les Messageries la ligne Bougie-Kerreta-Sétif.

Autobus Berliet et chapeaux cloches permettent de dater approximativement la carte de 1925. Chaque rangée de banquettes disposait de portes latérales ; il n'y avait donc pas de couloir central. Que d'agrément avait l'impériale ! L'immatriculation A L du, véhicule fut longtemps celle de l'Algérie.



Bougie. Le marché et la rue Trézel.

Bougie, vieille cité berbère, est dominée par les massifs de Kabylie qui se dressent en amphithéâtre et presque à pic derrière elle. Les rues s'inclinent vers la mer, la montagne étant toute proche. Le « Bar Richelieu » fait face à la « Brasserie Phénix ». Toutes les maisons sont armées d'une hampe, car on pavoise le 14 juillet.



Phillipeville

Créé pour servir de port à Constantine, ce centre urbain fut construit sur l'emplacement de l'ancienne Rusicada romaine. Les vestiges ne manquent pas : de vieilles murailles, des citernes, un théâtre, des colonnes en marbre blanc du Filfila où l'on exploitait encore récemment des carrières, les plus belles du monde.



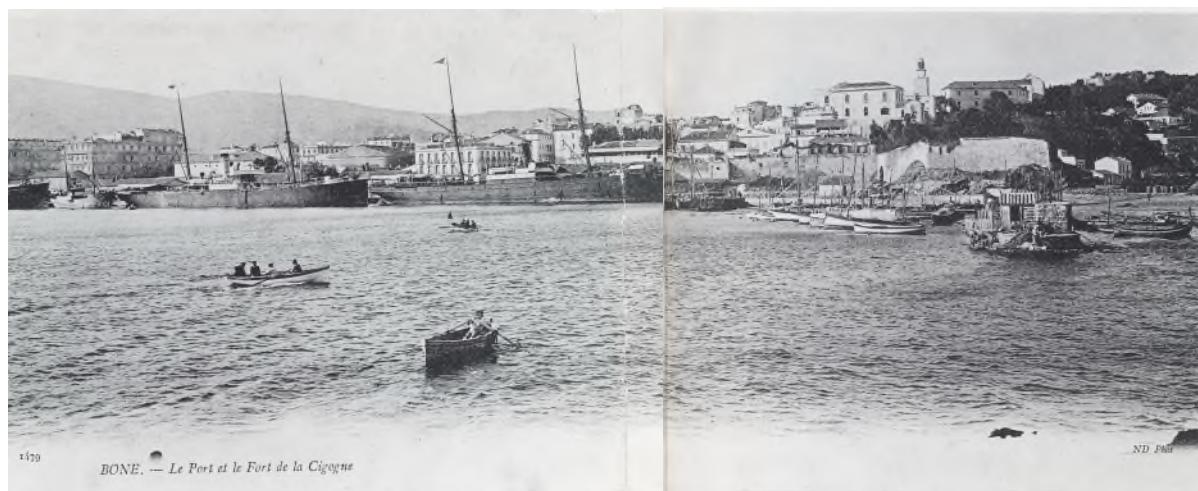
Philippeville. La route Vallée- Damrémont pendant l'inondation de février 1906.

Cette année 1906 demeurera dans les annales de l'Algérie. Rarement l'hiver fut aussi froid. La neige, abondante sur tout le pays, obstruait routes et voies ferrées. Le train Sétif-Alger fut totalement bloqué.



Bône.

En 1900, à 1500 mètres de la ville, les bains de la Grenouillère attirent beaucoup de monde. L'établissement est installé sur pilotis et l'on distingue bien, sur la carte postale, l'alignement des cabines. Mais les baigneurs ne sont guère nombreux à l'époque. L'ambiance et les agréments de la plage attirent plus que le plaisir de « nager le bain ».



Bône. Le port et le fort de la Cigogne

Un vaste avant port, complété par un port intérieur spécialement affecté au commerce, permet le mouillage de gros navires. L'ancien fort de la cigogne, enclavé dans les murs mêmes de la ville, a été rasé pour faire place à la batterie actuelle qui commande la rade



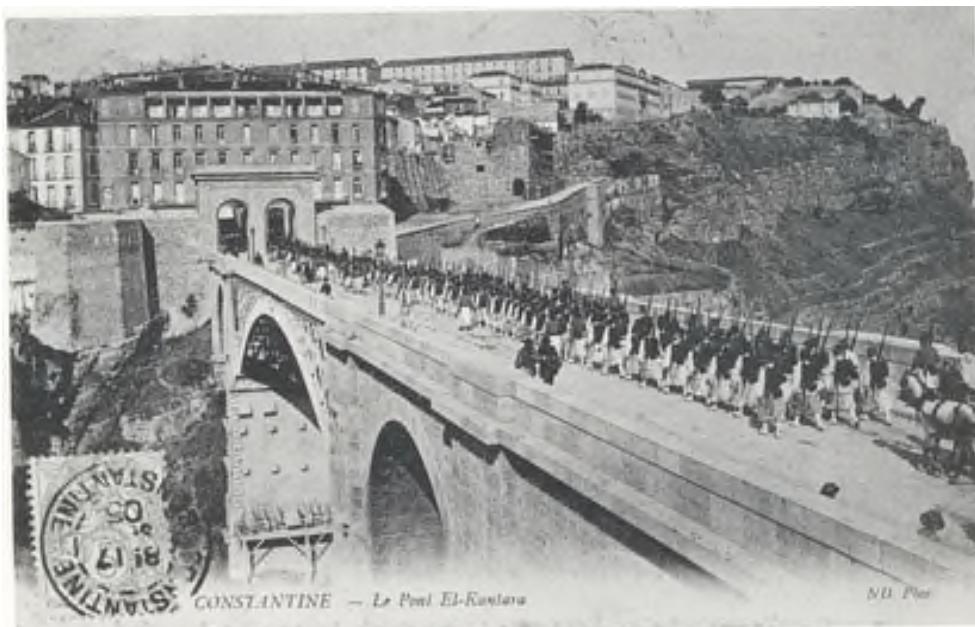
Bône. Une Bataille de Fleurs

Les chars après avoir descendu le Cours Bertagna, arrivent à hauteur de la statue de Thiers. Au-delà, c'est le quai Vamier et la darse où accostent encore les transatlantiques. Remarquez les grands immeubles à arcades du Cours Bertagna



Constantine.

Forteresse naturelle, en nid d'aigle, à 600 mètres d'altitude. On mesure l'abîme au fond duquel coule le Rhummel. On évoque Tolède mais ici le gouffre est plus vertigineux encore. En regardant ces falaises, on comprend que le site de Constantine soit immuable depuis l'Antiquité. Par-delà des siècles d'histoire, l'oeil peut littéralement re-voir la vieille capitale numide dont Strabon signalait les palais, la cité de Massinissa, le repaire d'où Marius harcelait Jugurtha, enfin la Constantine arabe.



Constantine. Le pont El-Kantara.

On pénètre dans la ville par ce pont dont l'arche métallique franchit, d'un seul jet, la faille du Rhummel. A l'extrémité du pont, on franchit les portes de la cité avant de s'engager, à gauche dans la rue Nationale, pour atteindre la place de la Brèche.

Les zouaves nous avertissent : Constantine est ville de garnison et la « Casbah » qui domine la ville n'est qu'une caserne. Dans cette caserne, se trouve l'hôpital militaire où Alphonse Laveran, le 6 novembre 1880, découvert, sous son microscope, l'hématozoaire du paludisme, ce parasite dont l'histoire se mêle si intimement à celle de l'Algérie.

CONSTANTINE

Dans le dernier tiers du siècle dernier, il n'était pas facile d'aller d'Alger à Constantine. On avait pour cela le choix entre deux solutions. La moins coûteuse était la diligence mais le trajet durait quarante-huit heures, ce qui obligeait à en faire, de nuit, la moitié. En outre, les pluies rendaient les routes dangereuses. La seconde solution était de caboter d'Alger à Philippeville, avec au moins deux escales : Bougie et Djidjelli. De Philippeville, on atteignait ensuite Constantine par la route.

Ces difficultés ne décourageaient pas le voyageur, très tôt attiré vers la vieille cité phénicienne par un décor grandiose et immuable où les siècles passés restent si étrangement présents.

Ajoutons à cela que le site de Constantine est exceptionnel. Il ne séduit pas, il étonne. Tous les visiteurs éprouvent la même surprise en découvrant, du haut du « boulevard de l'abîme », les escarpements vertigineux au fond desquels coule le Rhumel. « Qu'on imagine, écrit Louis Bertrand, une forteresse naturelle surgie comme sous la poussée d'un volcan, au milieu d'un cirque de pierre... Constantine est le type de la citadelle numide, le modèle agrandi de tous ces bordjs qui s'échelonnent sur les crêtes montagneuses du pays... Je ne connais pas de construction humaine, si colossale soit-elle, qui égale en hardiesse l'élancement du contrefort arrondi dont est flanqué, à l'angle oriental, ce bastion formidable. »

A l'ouest cependant, la ville est accessible par un isthme étroit. C'est là qu'une brèche peut s'ouvrir sous la poussée d'un assaillant. Et c'est là qu'elle s'est souvent ouverte, dans le passé, car peu de cités dans le monde ont subi autant de sièges que Constantine. Elle s'est d'abord appelée Cirta, nom punique qui signifie « la ville » ou « le rocher ». Elle a été tour à tour phénicienne, romaine, byzantine, berbère, arabe, turque puis française depuis le fameux assaut au cours duquel Damrémont fut tué.

Tite-Live nous apprend que Syphax la choisit pour capitale. Strabon fait allusion à la résidence royale de Massinissa. Salluste parle des plaines fertiles qui s'étendent à l'est et au sud de la ville. Faut-il rappeler enfin l'émouvant souvenir de Sophonisbe, la belle et malheureuse princesse carthaginoise qui inspira naguère tant de dramaturges ?

Cependant, après d'innombrables sièges, à travers de perpétuels changements de fortune et malgré la diversité des civilisations successives, Constantine a gardé une physionomie personnelle et immuable. Quiconque la voit aujourd'hui a l'assurance de regarder un site éternellement comparable à lui-même. En particulier, la citadelle de

la Casbah se trouve là où elle n'a jamais cessé d'être. Les Romains, les Berbères, les Arabes l'ont occupée. Délaissée par les Turcs, elle fut rebâtie par les Français. D'immenses citernes romaines y étaient encore visibles naguère, bien que les casernes et l'hôpital militaire (un hôpital qu'Alphonse Laveran a immortalisé) n'aient presque rien laissé subsister de l'ancienne forteresse.

Comme Alger, Constantine se partage en deux villes distinctes : l'europeenne et l'indigène. Dans la première, on a élargi les places publiques, construit un palais de justice et une halle au blé, tracé des voies telles que la rue de France et la rue Nationale, édifié un théâtre, un collège et un musée. La fin utilitaire a tout inspiré. Le soir, on fait le « persil » sur la rue Caraman, comme à Bône sur le Cours Bertagna.

On comprend que le voyageur, en quête de couleur locale, se tourne vers la ville indigène. La rue Nationale partage celle-ci en deux parties. D'un côté le quartier commerçant. De l'autre un dédale de ruelles où la prostitution se dissimule à peine derrière les petites fenêtres grillagées des portes.

Les rues commerçantes sont étroites, avec des culs de sac, des passages couverts, des murs badigeonnés de couleurs vives, des encorbellements. Il faut voir la rue Bleue, la rue Combès, le quartier juif. Chaque corps de métier y occupe un secteur à part : celui des cordonniers, des corroyeurs, des bouchers, des boulangers. Et aussi celui des marchands de tissus, des brodeurs, des cafetiers.

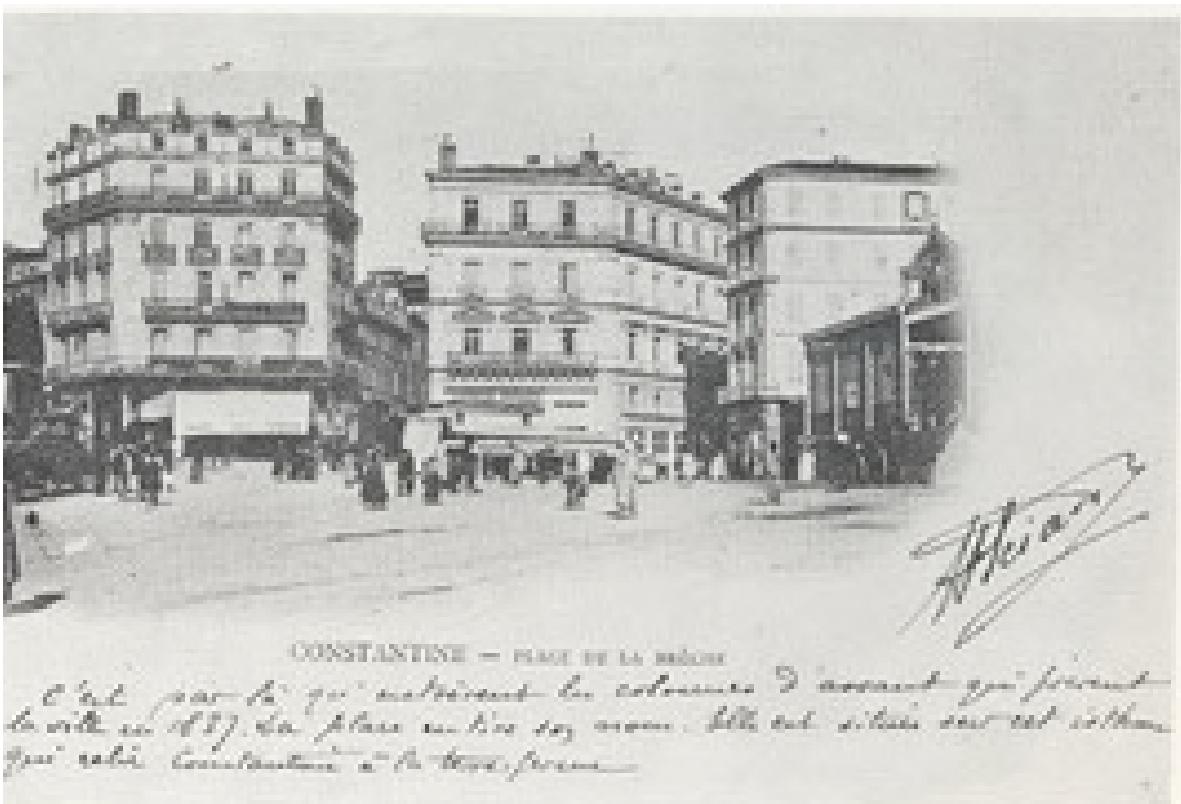
Au fond de leur échoppe, savetiers, chaudronniers, bijoutiers travaillent d'une manière artisanale qui remonte probablement à l'antiquité. C'est pourquoi, sans doute, ils paraissent si indifférents à l'écoulement du temps et attachent plus d'importance à l'arrivée d'une cigogne qu'au passage d'un touriste.

Car Constantine, la saison venue, est peuplée de cigognes. Elles annoncent le renouveau de la nature et symbolisent la fidélité. Pas de minaret ni de haute toiture qui ne porte un nid. Et pas de maison qui ne se réjouisse d'être choisie par cet oiseau, accueilli et protégé comme un messager de bonheur.



Constantine. La rue Damrémont.

Cette rue montante aboutissait à la Casbah. Un homme, vu de dos, porte le costume juif traditionnel : veste noire sans col, à manches longues ; culotte bouffante descendant au-dessous des genoux ; chéchia à pompon



Constantine. La place de la Brèche.

Ce nom rappelle le siège de la ville où Damrémont fut tué, en 1837. Mais Constantine avait subi bien d'autres sièges et la tradition dit même qu'elle avait été conquise quatre vingts fois. La photo montre le côté nord de la place avec, à gauche, l'entrée des rues Damrémont, Caraman et Nationale.



Constantine. Le côté Est de la place de la Brèche.

L'immeuble du Crédit Foncier et le théâtre. A gauche, la rue Nationale. Paradoxalement l'intérêt de la carte postale s'attache au vide qui se découvre à droite du théâtre. Ce vide, c'est sinon la brèche historique à laquelle la place doit son nom, du moins la brèche géographique, le point de pénétration naturel de la ville, enchâssée dans son armure de rochers.



Constantine. La rue Leblanc. Au fond: la Préfecture.

Que pourrait bien admirer le touriste dans cette ruelle? La Préfecture, que les guides signalent comme le plus beau monument moderne de la ville? Ces maisons utilitaires aux plates façades? Ou plutôt le singulier contraste entre l'enflure du monument public et le goulot urbain qui l'étrange? Non, il ne s'agit pas d'un truquage photographique.



Bijoutiers juifs de Constantine.

La fabrication des bijoux était, sauf en Kabylie, un artisanat traditionnel des israélites algériens. On distingue, au fond de l'échoppe, l'ouvrier préposé au fourneau. A gauche, sur la table, quelques outils. A droite une balance, instrument de travail indispensable car, en Algérie, les bijoux se distinguent plus souvent par leur poids que par le fini du travail.



Constantine. La rue Caraman.

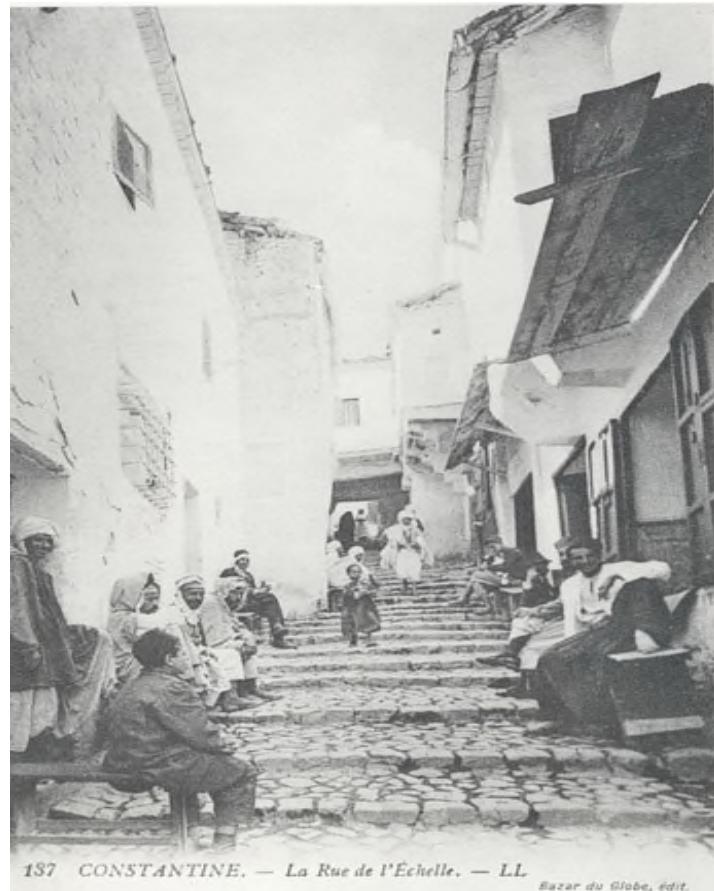
Une rue commerçante et animée, au cœur de la ville européenne. A Constantine, on « fait » la rue Caraman comme on fait, à Bône, le cours Bertagna, à Alger la rue d'Isly, à Oran le boulevard Seguin. Remarquez la présence du corricolo dont le conducteur est juché sur le toit.



Constantine. La rue des Forgerons

C'est dans le quartier arabe de Constantine que se rend le voyageur en quête de pittoresque : un dédale de ruelles exiguës sillonne un fouillis de masures ; des ouvertures étroites ; des toits recouverts de tuiles en raison des pluies et de la neige ; un air saturé d'odeurs d'huile d'olives et de henné. L'archaïsme de la ferronnerie locale

est, sans nul doute, à l'avenant.



137 CONSTANTINE. — La Rue de l'Échelle. — LL
Bazar du Globe, édit.

Constantine. La rue de l'Échelle

Une ruelle montante et pavée. Des murs blanchis. Des encorbellements à consoles. De petites fenêtres grillagées. Et cependant, malgré ces analogies, quelle différence avec les venelles de la Casbah d'Alger !



CONSTANTINE. — Mosquée Sidi-Abd-el-Maumen et rue Arabe. — L.L.

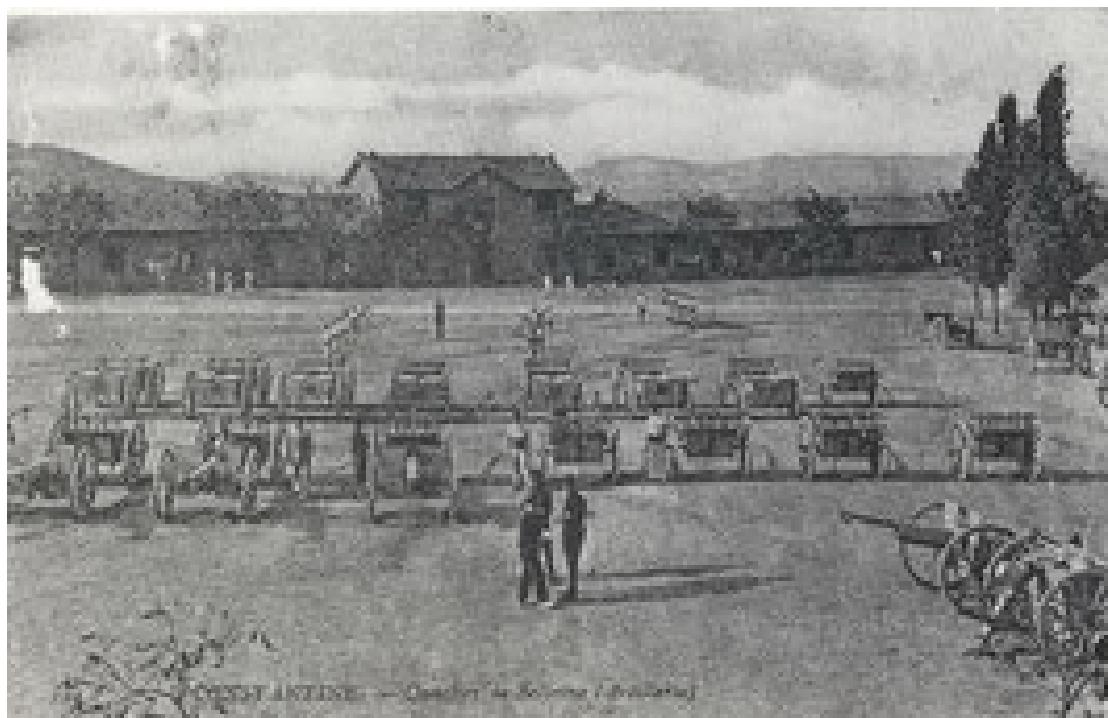
Constantine. MosquéeSidiAbd-el-Maumen

Du nom d'une Zaouia qui exerça autrefois une grande influence. La tradition dit que SidiAbd-el-Maumen, s'étant opposé à l'entrée du bey envoyé par Kheir-ed-Din, fut empoisonné par les Turcs. Observez les curieux encorbellements des maisons mauresques, la manière dont ces deux arabes se drapent dans leur burnous comme des sénateurs romains, un peu plus loin une femme drapée dans un voile bleu (et non blanc comme à Alger) et, au premier plan, deux jeunes mauresques coiffées du qonibat. C'est bien à Constantine, dans la ville arabe, que le voyageur découvre, dans un dédale d'impasses tortueuses, l'orientalisme le plus coloré.



La Nouba des Tirailleurs.

Deux instruments de musique : La Raïta, sorte de musette à anche ; le Tbel, sorte de grosse caisse fermée à ses deux extrémités par une peau tendue. Tel est l'orchestre dit des « Tobbalin », celui des processions, plus rarement entendu au cours des fêtes de famille.



Constantine. quartier Bellevue. La Caserne de l'artillerie.

La revue des canons, ces fameux « 75 » qui devaient s'illustrer quelques années plus tard...



25 TIMGAD. — Hôtel de Timgad. — L.L.

L'hôtel de Timgad.

Deux voitures venant de Batna ont amené des touristes. Auparavant, elles ont fait une brève halte à Lambèse, l'ancienne cité prétorienne où tenait garnison la Ille légion Augusta. Les ruines de Timgad sont, avec celles de Djemila, de Volubilis, de Dougga, les plus remarquables de l'Afrique du Nord. Thamuga fut sous Trajan la « Splendissima Civitas ». Après qu'elle eût été ravagée par les vandales, elle fut occupée par des berbères chrétiens et finalement détruite au vile siècle par un incendie.



Timgad.

La caravane du Comité d'Hivernage est rassemblée pour la photo traditionnelle, devant l'arc de triomphe de Trajan, le plus beau de ce genre dans l'Afrique romaine. Là fut jadis le centre d'une ville prospère. Sur ces dalles les promeneurs venaient nombreux pour leurs affaires ou pour flâner. Sous les portiques latéraux s'ouvriraient les principaux organes de la vie citadine : la curie, le temple, le trésor, la prison, des salles de

réunion. Depuis le vile siècle, les tremblements de terre, le sable du sirocco, la pluie et le soleil ont disloqué ou désagrégié ce que les invasions et les guerres avaient épargné.

BISKRA

Au-delà de la brèche imposante d'El-Kantara, c'est pour le voyageur la brusque révélation du désert. Biskra qui se niche au milieu des palmeraies du Zibán est admirablement placée. Son visage authentique, écrivent Marcaillou d'Aymeric et G. Hirtz, « se découvre sur les berges de l'oued aux admirables perspectives devant ce fleuve cristallisé aux colères redoutables et imprévues mais qui s'est toujours plu à respecter le petit sanctuaire maraboutique de Sidi Zerzour protecteur de la cité. En toile de fond, le massif translucide des Aurès bloque la vue, mais non le rêve. »

Aux promesses d'enchantement de Biskra, ils furent nombreux à prêter l'oreille malgré l'inconfort des diligences. Gide vient un des premiers, bien avant 1900, et fait l'acquisition d'un lopin de terre dont finalement il se désintéressera. Francis Jammes l'y rencontre. Ils ne sont pas les seuls à se laisser envoûter par l'oasis. Magali Boisnard a sa demeure non loin de Claire Sheridan, femme de lettres et sculpteur, bien connue de la société anglaise de l'époque. Oscar Wilde et Pierre Louÿs, si éloignés l'un de l'autre par le « climat » et l'inspiration qu'ils cherchent, séjournent, eux aussi, à Biskra.

Aux alentours de 1900, ce sont les frères Tharaud qui, dans « La Fête Arabe », célèbrent l'Oasis et ses jardins : « Il faut avoir parcouru, sous un soleil torride, d'immenses étendues pierreuses et traversé, en plein midi, les ruelles de ce village embrasé, pour sentir le bonheur de se trouver tout à coup dans une vasque de fraîcheur et d'ombre. Ici, plus de maisons, un dédale de petits murs de pierre sèche, des milliers de vergers secrets ; on es't dans la forêt des dattiers... Sous les palmes qui s'inclinent, le lit de l'oued n'est qu'un taillis de lauriers roses, une traîne embaumée. »

En 1912, Anatole France et Michel Codet parcourent l'Afrique du Nord. Ils vont aux confins marocains, poussent jusqu'à Timgad, Biskra et Kairouan. Le Gouverneur général et Mme Lutaud font une partie de la route avec eux. C'est alors l'apogée touristique de la capitale des Zibans. On s'y rend dès la fin de l'automne et souvent pour hiverner. Car la douceur et la régularité du climat, entre novembre et avril, sont proverbiales.

Des hôtels confortables attirent les étrangers. Tout est organisé pour plaire aux touristes, notamment à ceux qui entendent se divertir : fantasias, courses de méhara, chasses à la gazelle, au mouflon, aux cailles... Le Casino donne des concerts et des pièces de théâtre. Mais surtout, on ne manque pas d'assister au spectacle rituel : la danse des Ouled-Naïls

Ces femmes Ouled-Naïls qui sont-elles ? Presque toutes appartiennent à une tribu disséminée sur un vaste territoire, au nord-est de Laghouat. Par tradition, les filles de cette tribu émigrent dans les régions méridionales du Tell et jusqu'aux grands centres sahariens. Elles s'y livrent à la prostitution pour assurer leur dot puis retournent dans leur contrée d'origine. Le géographe Largeau fait remarquer que ces moeurs singulières se retrouvaient en Tripolitaine. Mieux encore, Hérodote signalait déjà que toutes les filles de Lydie, ancienne province d'Asie Mineure, faisaient le métier de courtisane pour se procurer une dot. Gardons-nous cependant de tirer de ces comportements similaires la moindre des hypothèses, tant est grande la complexité ethnographique des Berbères.

Toutes les héraïres du Sud ne sont pas jolies, estimait Maupassant, mais toutes sont singulièrement étranges : « C'est le soir qu'il faut les voir quand elles dansent au Café Maure... Leur danse est une marche douce que rythme un coup de talon faisant sonner les anneaux des pieds. A chacun de ces coups, le corps entier fléchit, dans une sorte de boiterie méthodique ; et leurs mains élevées et tendues à hauteur de l'oeil, se retournent doucement... avec une vive trépidation, une secousse rapide des doigts. La face un peu tournée, rigide, impassible, figée, demeure étonnamment immobile, une face de sphinx, ... »

Certes ces danses apprétées, ce Casino, ces distractions factices, ces jeunes guides qui s'entêtent à « louer à toi beau chameau », tout ce côté artificiel gâte un peu le plaisir du voyageur. Et l'on pourrait donc partir déçu s'il n'y avait les jardins. Celui de Mr Landon, oasis dans l'oasis, est le plus remarquable. S'y trouvent assemblés les plus beaux types des flores africaine et exotique. L'eau, précieuse et fertilisante, est abondante. Henriette Célarie s'émerveille de cette luxuriance : « Les lauriers jaillissent en hautes gerbes, les palmiers dressent leur grâce déliée. Aux branches des bellombras s'enlacent des lianes ; les bougainvillées jettent leurs draperies d'un violet pourpré sur les moindres murailles ; mais il y a ici bien autre chose encore, il y a une paix incomparable, vraiment divine. »

C'est dans ce jardin, dit-on, que Francis Jammes s'amusa à improviser ces vers :

« On reste sans bouger du tout

en fermant les yeux.

On est heureux paresseux.

Le jardin, on entend dessous l'eau claire qui chante

comme une femme arabe. »

Où sont aujourd'hui les enchantements de ce Biskra de la Belle Epoque ? Marcelle Schweitzer rapporte les paroles d'André Gide, retourné aux oasis - sans doute pour la dernière fois - en 1945 : « Autrefois les cafés maures, les rues avaient de l'ombre, du mystère et l'on y entendait la rhaïta, le tam-tam et le murmure de la flûte. » Et Marcelle Schweitzer d'ajouter : « L'électricité enlaidit tout, la lumière est crue, la radio hurle... »



BISKRA. — Grand Café Glacier.

A. Bouyer

Biskra. Le Grand Café Glacier.

Une clientèle cossue, tant musulmane qu'européenne. L'enseigne murale laisse supposer que les consommateurs anglais n'étaient pas dédaignés. On avait oublié Fachoda.



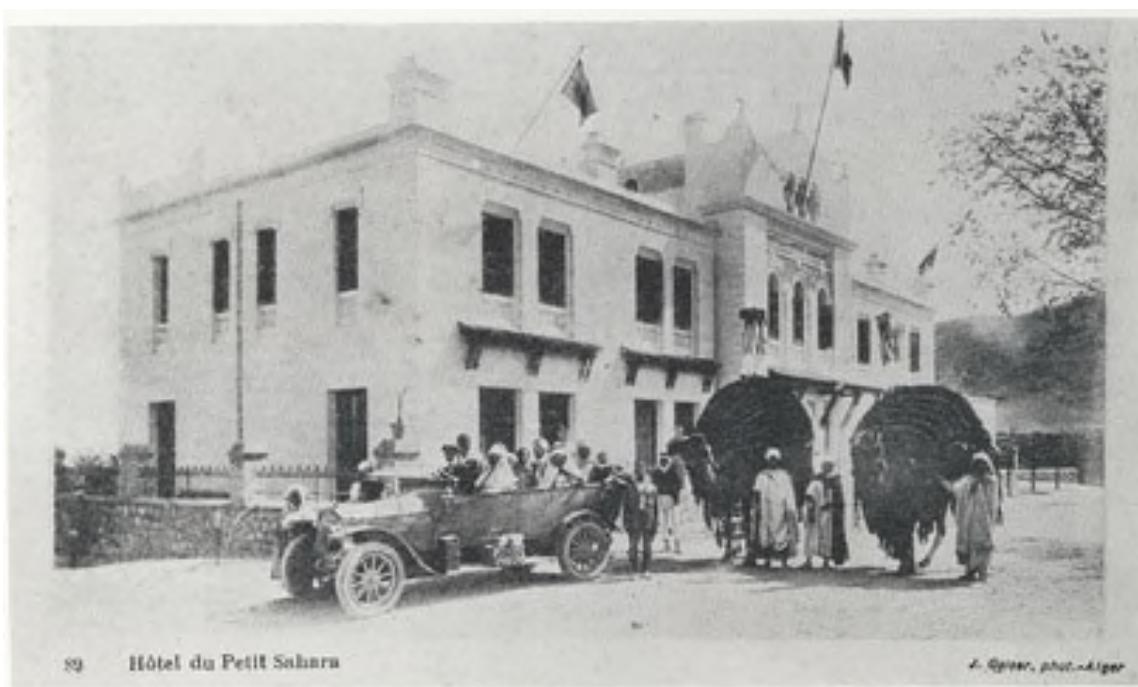
Hôtel! du Sahara.

Que sont venus chercher ces hôtes de passage ? Le spectacle du désert ? Un climat d'euphorie ? Sont-ils là pour la joie des yeux ou pour le plaisir ? Ou bien sont-ils venus, plus banalement, attirés par les agences de voyage,

unanimes à vanter la douceur et la régularité du climat ?



El Kantara, première oasis rencontrée sur la voie ferrée de Constantine à Biskra. Au-delà de cette sinistre faille rocheuse, une étonnante découverte attend le voyageur : l'immensité stupéfiante du désert. L'imprévu et la grandeur de ce spectacle ne sont jamais oubliés. Fromentin écrivait : « Cette subite apparition de l'Orient par la porte d'or d'El-Kantara m'a laissé, pour toujours, un souvenir qui tient du merveilleux. »



Biskra. Capitale du Zab. L'hôtel du Petit Sahara.

Dans l'automobile, des touristes non identifiables. A côté : deux bassours. Biskra, reliée à Constantine par un chemin de fer, fut la première ville du Sud qui attirât de nombreux visiteurs. On y séjournait aussi pour ses Thermes et pour soigner les « maladies de poitrine », euphémisme de l'époque qui désignait la tuberculose. Quatre hôtels : Victoria, Royal, Sahara et Oasis se partageaient une clientèle très variée de touristes européens, de musulmans aisés, de curistes. L'hôte le plus célèbre et le plus assidu de Biskra fut assurément André Gide. Il y vint pour la première fois en 1896. Il y retourna, sans doute pour la dernière fois, en mars-avril 1945.



Biskra. Les Ouled-Nails.

Après avoir parcouru, dans la journée, les différents quartiers de la ville, le touriste assiste, près du marché, aux danses des Ouled-Nails. Ces danses, dont on est libre de retenir l'aspect hiératique, la mimique voluptueuse ou la conclusion prosaïque, sont, pour la jeune fille, le moyen de gagner sa dot. C'est un usage immémorial dans la tribu. Il s'accomplit sous le regard et l'autorité des aînés. Une fois ramassé un capital suffisant, les jeunes filles regagnent leur tribu et deviennent des épouses vertueuses. A moins que, malchanceuses et vieillies avant l'âge, elles ne demeurent longtemps parquées dans ces ruelles, assises sur le pas de leur porte ou derrière ces balcons à moucharabiehs, accrochés au premier étage.



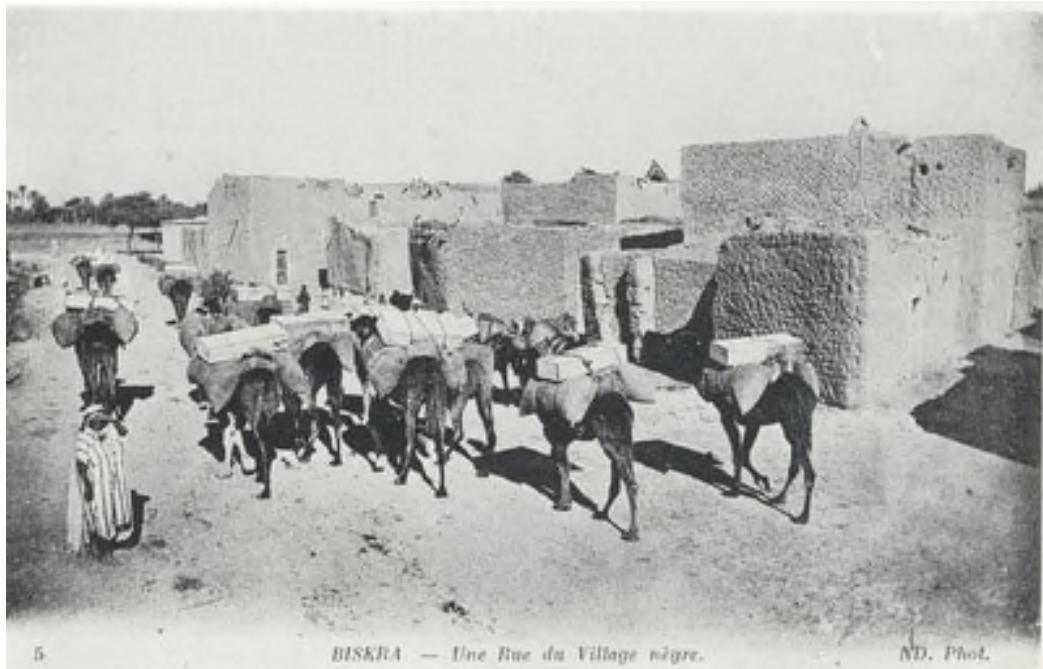
Femmes . Les Ouled-Nails.

Tuniques flottantes. Larges colliers de pièces de monnaie. Diadèmes de soie lamée d'or, soulignant le lourd édifice de la coiffure saharienne. Nattes épaisses relevées en torsades et recouvrant les oreilles. Bracelets et bagues. La femme, à gauche de la photo, porte des khokhalls, ces lourds anneaux qui ornent les chevilles. Biskra. Le marché aux dattes.



Biskra. Le marché aux dattes

Le fruit du palmier dattier constitue la base de la nourriture des peuplades disséminées au Sud du Maghreb. C'est dans la région des Zibans que la culture du dattier est la plus développée et que le fruit est le meilleur. La floraison a lieu vers la fin de mars et la maturité des dattes doit- être achevée en automne. Un précepte arabe dit : « le dattier veut avoir sa tête dans le feu et son pied dans l'eau ». Seules les oasis bien irriguées peuvent répondre à une telle exigence.



Biskra. Une rue du village nègre

Des maisons en briques séchées au soleil. Les toits sont faits de branches de palmier que les indigènes nomment « djerid ». Toutes les races noires du Soudan sont ici présentes. Quant aux dromadaires que peuvent-ils bien transporter, sinon des dattes ?



Réception ministérielle chez le Bach-Agha Ben-Gana.

Si Bouaziz Ben-Gana, le fastueux caïd de Biskra, étendait son autorité sur le long chapelet d'oasis qui constitue le territoire des Ziban. On voit ici le ministre français des travaux publics, ayant à sa gauche cet hôte légendaire. La carte postale ne peut être datée exactement. Nous croyons avoir reconnu M. Maruéjouls, ministre des travaux publics en 1903, qui accompagna le président Loubet en Algérie et qui se rendit seul à Batna et Timgad. Le président n'avait pas voulu s'engager aussi loin et bien lui en prit ! Car la voiture officielle eut une panne de magnéto prolongée. Et le retour ne fut pas moins mouvementé ; la pluie obligea le ministre à revenir dans un landau fermé, ce qui créa une certaine confusion lorsque le cortège, de retour à Batna, fut accueilli par le général de garnison.



Sidi-Okba, près de Biskra.

La capitale religieuse du Ziban. Okba ben Nafi, fondateur de Kairouan, y repose dans une tombe que protège le plus ancien monument de l'Islam en Algérie. Sur les murailles de la Mosquée d'Okba : des milliers de noms de pèlerins musulmans auxquels s'ajoutent parfois les noms de visiteurs européens.

La légende de la carte postale est erronée. On lit, en effet, au-dessus de la porte : « Entrée du Jardin, Rendez-vous des touristes. »



380

TOLGA. — Un Café Maure.

ND. Phot.

Tolga. Un café maure.

La plus grande oasis des Zibans après Biskra. Ces colonnes en pierre sont récupérées, car Tolga fut romaine. Elle possède un castrum avec six tours, bien conservées, dans lesquelles s'encastrent les bâties de la ville saharienne.

Quelles raisons ont donc ces consommateurs musulmans de se couvrir si lourdement, malgré l'ardeur du soleil ? La réponse est simple : épais, le burnous protège parfaitement contre les rudes rigueurs de l'hiver et des nuits claires. Perméable, il fait écran aux rayons solaires, sans s'opposer à l'effet rafraîchissant de l'évaporation cutanée.



Femme de Bou-Saada.

Bou-Saada signifie « le père du bonheur ». Etienne Dinet s'y fixa et voulut y être enterré. Nul plus que lui ne subit la séduction de ces femmes à la coiffure saharienne, drapées dans ces melahfas (mantles) violettes, rouge

sombre, grenat ou vert-émeraude « dont la laine épaisse forme des plis lourds autour de leurs corps de momies » (Isabelle Eberhardt).

LE SUD

Porte largement ouverte sur l'aventure, l'épopée ou l'ascèse, l'immensité légendaire du Sahara a toujours été un appel pour des êtres aussi différents les uns des autres que furent Isabelle Eberhardt, Konrad Kilian et Charles de Foucauld. Et la puissante attirance des grands espaces ne fut pas moindre à l'égard de ces hommes audacieux qui se nommaient Flatters, Foureau, Lamy et Laperrine.

Lorsque, vers 1875, V. Largeau quitta Biskra pour s'enfoncer dans le désert, il dut se conformer à « la bienheureuse lenteur et à la placide nonchalance du chameleur et du muletier ». Encore fit-il une bonne partie du voyage à pied ! Un demi-siècle plus tard, un petit train reliait chaque jour Biskra à Touggourt, aux confins du Grand Erg Oriental. Mais Touggourt n'avait pas changé. Telle Largeau l'avait vue, telle la retrouva Henriette Célarié, avec ses maisons en calcaire jaune du pays, ses rues couvertes et obscures qu'ilumine de loin en loin un rai de soleil éblouissant, ses esplanades où la poussière monte en tourbillons aveuglants, ses femmes drapées dans des pièces d'étoffe qui traînent jusqu'à terre et cachent tout le visage. « Elles vont lentement sans jamais tourner la tête. Les voiles de celles qui sont mariées sont teints de ce bleu de nuit qu'on ne trouve que dans le sud et qui est si beau ; les jeunes filles se parent de mousselines blanches ou choisissent de brillantes couleurs. On ne peut séjourner à Touggourt sans faire l'excursion des grandes dunes. Là se découvre le Sahara de la carte postale : vaste étendue de sable sur laquelle des chameaux marquent leurs empreintes et abandonnent parfois leur carcasse blanchie.

Chacun sait néammoins que le Sud ne se réduit pas à l'erg. Sa plus grande partie ne contient ni sable ni oasis ; c'est la hamada, plateau rocheux monotone, mis à nu par le vent éternel et calciné par le soleil. Là plus qu'ailleurs, l'immensité du désert est perçue tantôt comme une joie des yeux, tantôt comme une ivresse de l'esprit ; mais toujours avec un étrange sentiment d'exil sur une planète lointaine.

Masqueray, déçu par cette terre crayeuse d'un gris terne, reconnaît toutefois qu'au désert ce n'est pas la terre qui compte, mais l'air : « L'air y est tout, l'air y règne..., c'est contre l'air que luttent tous les êtres qui s'obstinent à y vivre ; c'est lui qui les tue quand ils sont faibles, qui les fortifie et les défend quand ils sont robustes, qui tend leurs ressorts et les affine, depuis les herbes jusqu'aux gazelles et jusqu'aux hommes voilés qui le parcourrent sans boire pendant huit jours. ».

Maupassant, devant la sebkha, regarde avec une stupéfaction émerveillée « l'immense nappe de sel étincelant sous le soleil enragé de ces contrées. Toute cette surface, plane et cristallisée luisait comme un miroir démesuré, comme une plaque d'acier ; et les yeux brûlés ne pouvaient supporter l'éclat de ce lac étrange, bien qu'il fût encore à vingt kilomètres de nous, ce que j'ouais peine à croire, tant il me paraissait proche. »

Autre description passionnée, celle d'Isabelle Eberhardt : « Quand nous entrons dans le cimetière des Ouled-Ahmed, la lune se couche ; pendant un instant les deux cornes rouges du croissant apparaissent à la crête de la grande dune, spectacle étrange, inquiétant... puis, c'est fini, tout sombre dans la nuit... Ah ! quitter ce pays et peut-être ne jamais le revoir... »

Dans la région d'El-Kantara, Fromentin à son tour louange le désert : « Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel ; le soleil allait se coucher et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes... et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités inconnues, on apercevait le pays céleste du bleu... »

Si les mots semblent parfois excessifs ou inadaptés pour dire l'envoûtement du désert, combien plus le pinceau et la palette sont impuissants ! Les peintres orientalistes ont certes été inspirés par le Sud. Ils ont recherché l'oasis, ses palmiers, ses jardins. Ils ont planté leur chevalet dans les oueds, près des aloès et des massifs de lauriers. Mais bien peu ont su exprimer l'espace.

Trop d'entre eux n'ont retenu que l'illumination et se sont répétés complaisamment. Ils ont exagéré la couleur et banalisé le paysage. Le temps est venu, disait avec quelque raison Victor Barrucand, d'« éteindre les feux de bengale, trop souvent pris pour des harmonies audacieuses ». A ces visions du Sud, à ces déserts fleuris, seul Dinet a su incorporer le visage humain.

Masqueray fait, à ce sujet, une réflexion pertinente : « Sans l'air, le Sahara ne serait pas plus ce qu'il est que l'Angleterre sans la mer ; et voilà pourquoi les peintres y reviendront puis désespéreront sans cesse, incapables de l'exprimer avec vérité. Le plus habile de tous ceux qui l'ont tenté, Fromentin, a eu mille fois raison de jeter ses pinceaux pour prendre une plume ; et ce jour-là il a fait un pur chef-d'oeuvre. On ne fixe pas sur une toile un fleuve de vent, surtout quand ce fleuve a seize cents kilomètres de large et peut-être trente lieues de hauteur. » Ajoutons qu'on ne fixe pas non plus, sur une toile, ce qui relève de la mystique du désert, lieu de la solitude, de la tentation et de la promesse.

Paradoxalement, ce lieu d'isolement a toujours été un domaine de l'homme. On sait aujourd'hui que nos ancêtres du quaternaire ont habité le Sahara. Ceux qui ont gravé les figures rupestres du Djebel-Amour et du Tassili ont assisté au long processus de dessèchement qui a conduit de la steppe à la hamada et à l'erg ,actuels.

Bien mieux, l'Atlas du quaternaire et de la protohistoire avait une faune dont le dernier survivant fut l'éléphant carthaginois. E. -F. Gautier a insisté sur le rôle qu'a joué le remplacement de cet éléphant par le chameau, dans la période préislamique. Si, comme en atteste l'art pariétal du grand sud, le chameau était absent du Sahara occidental avant le VIe siècle, le désert infranchissable devait confiner les berbères dans le Tell, tandis que le Sahara était encore, en majorité, de race noire. C'est donc finalement le chameau, peut- être introduit massivement par les nomades néo-berbères zénètes, qui aurait permis la pénétration saharienne des hommes de race blanche.

Telle est la thèse de E. -F. Gautier. Gsell semble s'y être rallié. Camps la conteste. Elle n'exclut pas une pénétration sporadique bien plus ancienne du chameau, en Afrique du Nord. Mais, au-delà de ces problèmes de spécialistes, ce qui compte pour nous, voyageurs du xxe siècle, ce qui est vérifique, n'est-ce pas la merveilleuse histoire de l'adaptation de l'homme au désert par l'entremise de ce dromadaire, obstinément nommé chameau, dont la démarche dégingandée et l'impassible dédain s'accordent si étrangement avec la hamada saharienne ?



Touggourt. Le marché.

Nous sommes à l'extrême sud de la province de Constantine. Le climat continental s'accuse et l'on passe parfois d'une température de glacière à celle d'une fournaise. L'anthropologie trouve, en ce lieu, un champ de recherches privilégié. Sahariens, Noirs, Berbères et Arabes sont ici intimement brassés et toutes les nuances de peau sont présentes. V. Largeau qui a visité le marché de Touggourt, vers 1875, y a vu d'énormes quantités de sauterelles, étalées sur des nattes, vendues à un prix modique. Les Sahariens sont friands de cette manne, réellement tombée du ciel. Ils la font généralement bouillir dans de l'eau salée, ce qui permet de la conserver trois à quatre mois. Mais il est également possible de consommer ces insectes crus, grillés sur la braise ou séchés au soleil et mis en réserve dans des peaux de bouc. Largeau précise que le goût n'en est point désagréable.



Puits arabe.

Un dromadaire, conduit par un enfant, fait tourner une noria. Notez l'occlusion des yeux qui rend l'animal plus docile. A l'époque de cette photographie, le creusage des puits était assuré, de temps immémorial, par une corporation de puisatiers. Travail de force, assuré sans lumière au moyen de simples bêches, exigeant un entraînement à la plongée, exposé à des risques multiples. On comprend que ce travail « épuisant » ne permettait guère de creuser à plus de cinquante mètres.



Campement de Nomades.

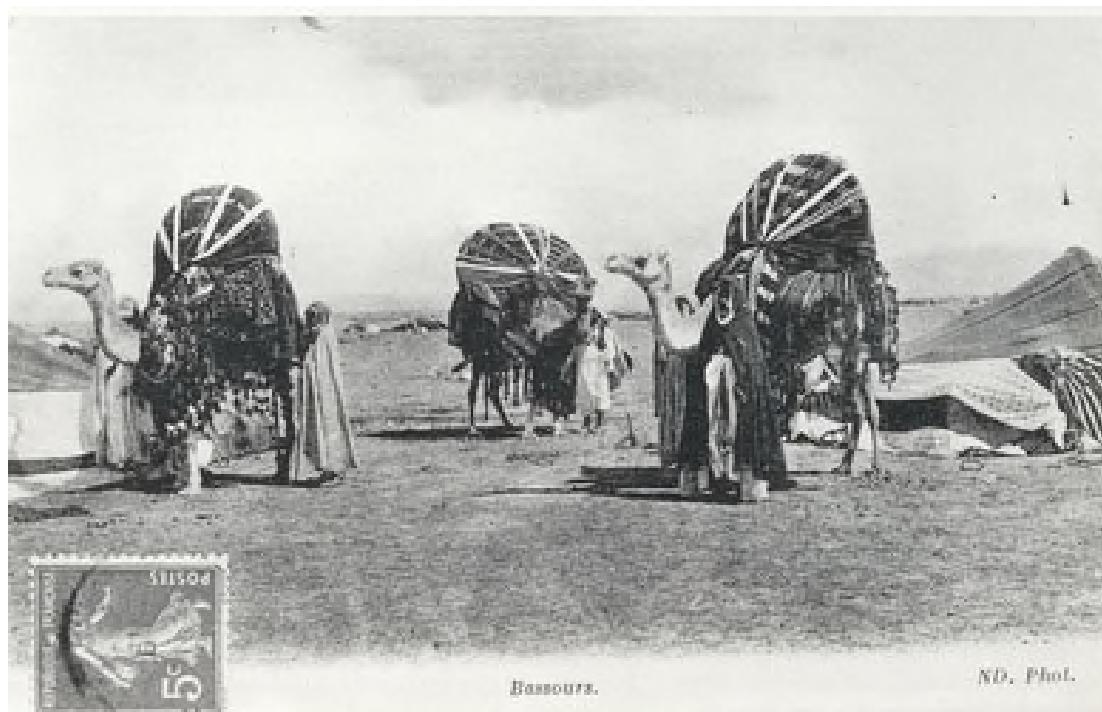
Typiquement, la tente est faite de bandes, cousues ensemble, d'un gros tissu en poils de chameau. L'ouverture se fait, l'hiver, du côté opposé au vent. A l'intérieur s'entassent pêle-mêle la batterie de cuisine, les plats de bois où se roule le couscous, les sacs de provisions en peau de mouton, les coffres à linge. A l'approche des grandes chaleurs, au mois de mai généralement, les nomades se dirigent vers le Nord et s'arrêtent dans les régions où la végétation tardive leur offre des pâturages. Puis, dans le Tell, ils échangent, contre des grains, une partie de leur bétail, de leur laine, ainsi que les divers produits de leur industrie.



39 TOUGGOURTH. — Relai de Chegga — LL.

Touggourt.

Le Relai du Chegga (La Crevasse) est un petit bordj dans la cour duquel jaillit un puits artésien, creusé par les Français en 1857, mais dont les eaux sont purgatives. Partout, aux alentours, le sol est blanc de magnésie. Nous sommes ici tout près du Chott Melhir. A l'époque de la carte postale, les voyageurs ne s'aventuraient pas souvent au-delà de Biskra. Aujourd'hui la belle route d'Hassi-Messaoud passe par là.



Bassours.

Le bassour est une grande corbeille d'osier qui sert au transport des femmes du désert. Ce palanquin est recouvert d'étoffes de laine bariolée d'où pendent des guirlandes et des touffes multicolores.



Bédouines.

Bédouin est une déformation du mot arabe Beaoui qui signifie : Nomade. Mais le mot est souvent pris dans un sens péjoratif : celui de horde vivant de rapines, d'armée roulante. Dans ces conditions on ne saurait, sans un grossier contresens, qualifier de bédouin les Touaregs, ni cette aristocratie indigène que sont les Arabes de grande tente.

Ces lignes de P. et V. Margueritte pourraient s'appliquer à cette photographie : « Elle avait de grands yeux luisant d'un feu noir... Des siècles de vie nomade, à travers les plaines désertes du Sahara algérien, parfumaient cette jolie fleur de chair d'une odeur de soleil et de vent. » (*L'eau souterraine.*)



Cérémonie de la Circoncision chez les Israélites du Sud algérien.

Les origines des Israélites d'Afrique du Nord sont diverses et obscures, antérieures en tout cas à l'ère chrétienne. D'importantes tribus berbères ont été judaïsées à une époque très lointaine. Mais, si les Juifs adoptèrent la langue arabe et certains éléments du costume régional, ils restèrent fidèles à la religion d'Israël. Au huitième jour, le nouveau né entre dans l'Alliance par la Circoncision. Remarquez, sur la carte postale, que les hommes

ont la tête couverte d'un chapeau ou d'une chéchia avec ou sans turban. L'un d'eux, au dernier rang, est coiffé de la biretta, casquette à visière courte. Plusieurs hommes portent le burnous et la ceinture de flanelle.



Cordonnier arabe.

C'est dans les rues anfractueuses et étroites des villes d'Afrique du Nord que se découvrent ces échoppes de petits artisans silencieux. Les métiers traditionnellement réservés aux Maures (Arabes citadins) s'ordonnent autour des besoins primordiaux : la nourriture, le vêtement et les armes. On voit ici un cordonnier fabriquant des babouches, sortes de sandales n'emprisonnant le pied qu'à ses extrémités. Il y a sans doute plusieurs siècles que ces mêmes chaussures, n'ayant pour outil que la main de l'homme, se confectionnent de la même manière.

COUTUMES ET ARTS MINEURS INDIGÈNES

Pendant le long millénaire qui s'écoule de la prise de Carthage par les Arabes à la prise d'Alger par les Français, le Maghreb a fait partie du Monde Musulman. Onze siècles pendant lesquels les ponts furent à peu près coupés entre la Berbérie islamisée et l'Europe Chrétienne. Un fait d'une telle ampleur ne doit pas être perdu de vue quand on se penche sur l'art, l'artisanat et les coutumes indigènes de l'Afrique du Nord.

A travers un mirage romantique, on a vu parfois, dans l'Algérie de 1830, un pays d'exubérante production. En fait, depuis longtemps, les industries locales végétaient. Shaw remarquait que la Régence était obligée d'importer d'Europe et du Levant les étoffes luxueuses. A partir du XVII^e siècle, la décadence du nomadisme et la diminution du cheptel ovin ne firent que précipiter cette évolution régressive. Plus tard, le déclin mondial des artisanats locaux, devant l'extension de l'industrie, ajouta encore ses effets. La confection des tapis se mit à souffrir de la raréfaction des teintures végétales, tandis que les couleurs d'aniline, aux tons criards et fragiles envahissaient le marché. Et l'ébéniste indigène se lassa de construire tels petits meubles que l'on trouvait déjà, tout prêts, dans les bazars.

Toutefois, dans la période que nous considérons, autour des années 1900, ces menaces ne pesaient pas encore lourdement sur les arts mineurs. La méthode et l'outil conservaient un type invariable depuis la plus haute antiquité. Il suffit d'un regard sur les cartes postales de l'époque pour s'en convaincre. Ce métier à tisser est, à quelques différences près, ce qu'il était deux millénaires avant J.-C.- Ces produits de l'orfèvrerie traditionnelle attestent le conservatisme des procédés locaux. Ces bijoux moulés sont ceux que les artisans juifs fabriquaient déjà avant l'invasion arabe. Et cette poterie modelée révèle l'extraordinaire permanence des techniques du monde berbère.

Une telle continuité, pour si remarquable qu'elle soit, n'exclut cependant pas les nécessaires influences étrangères liées, pour la plupart, aux vagues successives des Musulmans et des Juifs chassés d'Espagne. En raison même de ces étapes historiques, que d'interrogations posées par le décor ou les couleurs d'un tapis, le point de broderie d'un châle, le modelé d'une poterie, les incrustations d'un coffre, les ciselures d'un bijou ! Parmi tous les courants d'influences qui s'expriment dans les arts de l'Afrique du Nord, les plus évidents concernent le tapis. L'art du tissage se perd dans la nuit de la protohistoire. Homère le cite à plusieurs reprises. Le métier du tisseur arabe ressemble à celui de Pénélope, tel que l'antiquité l'a connu. En Algérie, les « reggams » vont, de tribu en tribu, donner des leçons de tissage. Ils travaillent de mémoire. Leur enseignement se propage par tradition.

On a l'habitude de distinguer ce qui, dans le dessin, revient à l'inspiration berbère originelle et aux emprunts tardifs. « L'art berbère, écrit J. Mirante, stylisateur à outrance, donnant à toutes ses représentations une abstraction énergique et concise, n'a jamais su évoluer que dans un géométrisme élémentaire, attardé à quelques thèmes primitifs comme le losange ou le chevron. » Cependant ces figures linéaires, d'une sobre polychromie, se sont montrées perméables aux influences du dehors. « En 1830, écrit Berque, dans les villes, les femmes s'essaient toutes, sur les métiers, aux turqueries, aux genres de Smyrne et de Constantinople. Le tapis du Guergour, autrefois si sobre, devint une prairie où se mêlaient étrangement les jardins de la Perse et les parterres de la Tunisie. » Un seul tapis semble être particulier à l'Algérie, c'est celui du Djebel-Amour, somptueuse pièce de haute laine où, écrit G. Hirtz, « s'entrelacent, en pourpre et bleu nuit, des motifs géométriques sans raideur ni monotonie, illuminés, de place en place, par des touches discrètes d'orange ambrée et de vert mousse » .

Plus raffiné, l'art de la soie et de la broderie a néanmoins des origines lointaines. Il est signalé à Tlemcen dès le xiVe siècle. Mais on sait qu'il est largement redéveloppé à l'occupation turque, plus tardive. Haedo le mentionne au xvi^e siècle, en ajoutant que peu de femmes d'Alger savent travailler la soie, « à moins que ce ne soit quelque renégate ou mauresque d'Espagne qui l'aura appris de son pays d'origine ». Quant aux vêtements courants, burnous et haïks, ils sont généralement tissés par la femme, sur un métier analogue à celui qui sert à la confection des tapis. Les voiles, les rubans, les broderies sont vendus par des commerçants ambulants qui les achètent, eux-mêmes, dans les villes.

Mieux qu'aucune autre technique, la poterie atteste que la Grande Kabylie demeure le principal refuge des procédés et des décors anciens. Alors que, presque partout, le tour à potier s'est imposé, cette province de la tradition demeure fidèle au procédé archaïque du modelage. Bien mieux, l'ancienneté de la technique se double de celle des formes, curieusement proches des modèles qu'ont perpétué les pays méditerranéens de l'âge du fer et de l'âge du bronze. Or, il faut bien dire que cette similitude morphologique n'est pas fortuite. Des détails, apparemment insignifiants, nous en avertissent, comme le fait observer G. Camps : « De part et d'autre, on retrouve des vases à bec tubulaire démunis de col, des vases-biberons qui pourraient être interchangeables, tant sont semblables les formes et les dimensions. » Et ces remarques valent, aussi bien, pour les décors géométriques.

Quant à l'orfèvrerie, elle fut traditionnellement, en Algérie, le domaine de l'artisan israélite ; spécialisation à héritage certainement multiple : Livourne, Grenade, Cordoue ayant ajouté leur note personnelle. Dans cette industrie, ouverte à toutes les influences, la bijouterie kabyle seule refuse de s'affranchir des influences du terroir. Avec ses grands diadèmes, ses fibules, ses cabochons de corail et sa verroterie, elle conserve sa note rustique et son individualité. Dérivée de la grande tradition des orfèvreries émaillées qui, apparue en Orient, connaît son plein développement, en Europe, dans les royaumes barbares du Haut Moyen Âge, cette bijouterie berbère a fort bien pu être introduite par les Vandales.

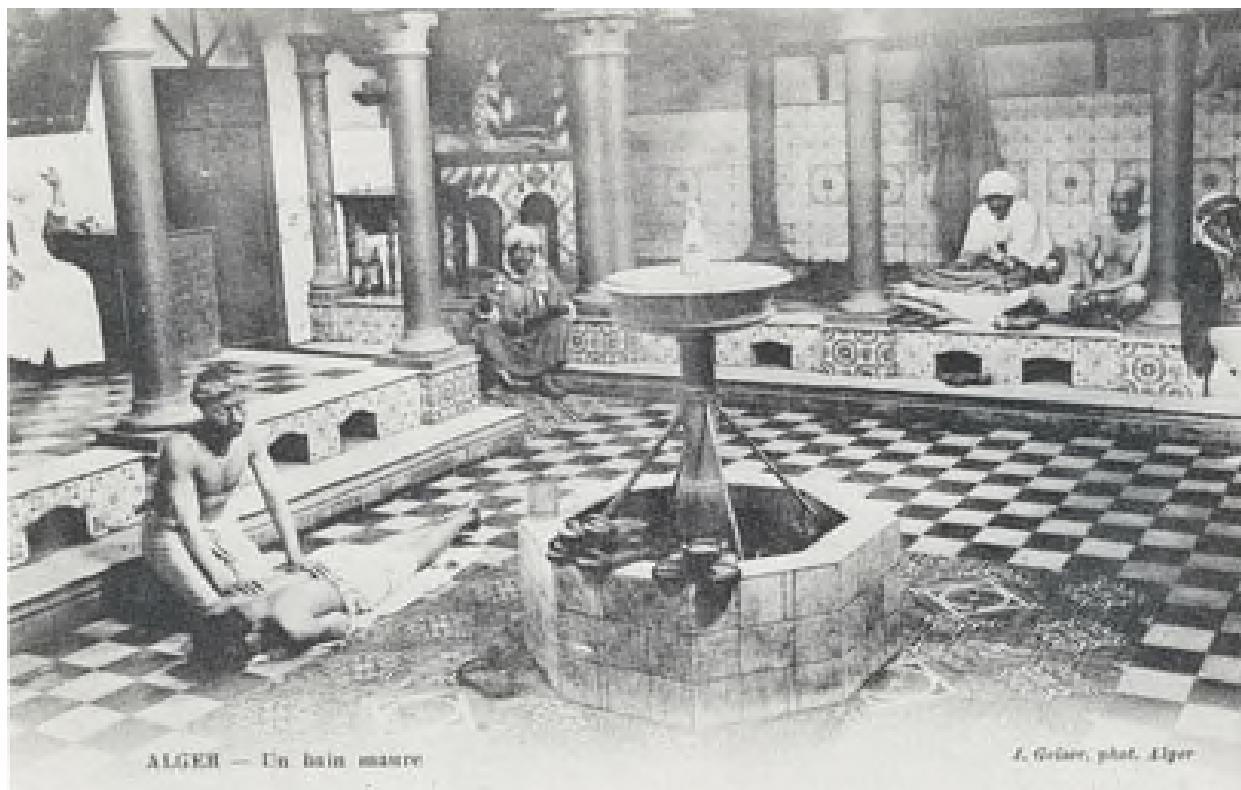
Mais diverses voix autorisées ont fait ressortir la possibilité d'une seconde pénétration, plus récente, celle des « Andalous », venus par vagues successives, dès le Me siècle, mais surtout à partir du xvie siècle. Et voilà comment, écrit G. Camps, « par une étrange aberration de l'histoire, une technique orientale, née quelque part dans le nord de l'Iran, véhiculée à travers les plaines européennes par les Germains, a survécu pendant plusieurs siècles, dans l'extrême occident ibérique, avant de pénétrer, à l'époque moderne, en Afrique du Nord. Par leur technique, comme par leur somptuosité barbare, ces bijoux restent, en plein XX^e siècle, des œuvres médiévales ».



284. - Coiffeur arabe

Boutique de coiffeur.

La clientèle du barbier est nombreuse et variée car il est aussi habile à raser un crâne qu'à poser des ventouses ou à extraire une dent. D'ailleurs l'échoppe s'orne parfois d'un tableau encadré fait de dents arrachées et rangées avec art. Mais, surtout, le barbier est une gazette : chez lui on échange les nouvelles, on commente l'événement. Ce que les Européens nomment, avec un peu d'ironie, « le téléphone arabe » passe par la boutique du barbier.



ALGER. — Un bain maure.

J. Grasset, phot. d'Algier

Patio d'un bain maure.

Le bain maure rappelle les thermes romains. Au centre de l'impluvium, se dresse un bassin surmonté d'une vasque où l'eau jaillit. Tout autour du patio, une galerie exhaussée où l'on se repose après le bain et où l'on peut jouer aux dames et boire du thé. C'est aussi là que l'on se déshabille avant de pénétrer dans l'étuve.



115
J. Grasset, phot. — Algier.

ALGER. — Café maure

Café maure.

On n'y vient pas seulement pour boire du « kaoua » ou du thé à la menthe, mais aussi pour sentir le temps s'écouler. En dépit des banquettes, on s'assied « en tailleur ». Au mur, sont accrochées : une pendule, des photographies, des tubulures pour le kif. Autrefois, chaque café maure avait son phonographe. Aujourd'hui, il a son poste de radio. Mais il a encore ses musiciens bénévoles ; la guitare et la flûte égrènent la mélodie plaintive et traînante qui plaît à l'âme arabe. Seul travaille ici le Kah-ouadji que l'on aperçoit, au fond, devant son

fourneau.



6163 SCÈNES ET TYPES. — La Grande Prière (1^{re} phase). — L.L.

La Grande prière au désert. 1^{re} phase.

L'une des quatre obligations prescrites par le Coran est la prière. Celle-ci est, pour le voyageur non musulman, la manifestation extérieure, renouvelée en principe cinq fois par jour, de la foi islamique. Schématisée à l'extrême, la prière comporte trois attitudes principales : se tenir debout, s'incliner et finalement poser le front sur le sol. A l'appel du Muezzin, le rassemblement s'accomplit et tout se déroule ensuite en parfaite coordination et uniformité.



6163 SCÈNES ET TYPES. — La Grande Prière (3^e phase). — L.L.

La Grande prière au désert. 3^e phase.

Depuis des millénaires, l'oriental a l'habitude de « baisser la terre entre ses mains ». Toute l'iconographie égyptienne montre le sujet prosterné devant le prince et l'homme devant Dieu. L'occidental comprend mal cette attitude qui lui paraît attentatoire à sa dignité d'homme. Et déjà un passage d'Hérodote, cité par E.F. Gauthier, témoigne de cette incompréhension par le Grec du geste d'adoration de l'Egyptien. Assurément, l'Occidental,

rationaliste même s'il est croyant, n'a pas toujours la même conception de la transcendance divine que le Musulman.



212 ÉCOLE PROFESSIONNELLE INDIGÈNE DE TAPIS DELFAU.

Collection André P. E.

Confection des tapis.

Le tapis joue un rôle important dans la vie du berbère, qu'il soit nomade ou sédentaire. Dans la maison comme sous la tente, cet ouvrage d'art a sa place. Quant au style et à la manière, chaque région a sa personnalité : tapis à dominante jaune de Kalaa, tapis à laine rase de Frenda et d'Aflou, tapis de haute laine du Djebel Amour, tapis du Sud, dits de Nementcha, sans oublier ceux du Chaouia, du Guergour, du Hodna, du Souf.

Sous l'impulsion d'animateurs éclairés et de femmes aux idées généreuses, plusieurs écoles se sont fondées, employant surtout des jeunes filles musulmanes et visant à perfectionner le métier, faire naître des genres et renaître des pièces dignes du passé. L'École Delfau d'Alger fut l'un de ces ouvroirs répartis dans toute l'Algérie.



213. - Potiers-Décorateurs arabes.

Potiers décorateurs.

Cruches, vases et amphores d'argile sont ici rehaussés d'un décor peint et verni. L'artisan trace au pinceau, à main levée, les lignes noires du dessin sur un fond d'ocre jaune ou d'ocre rouge. Dans le pays berbère on affectionne les motifs tels que chevrons, croisillons, hâchures, zigzags et pastilles. Un répertoire géométrique

qui s'inspire de l'alphabet décoratif universel.



361. Scènes et Types — Marchand de Poterie Indigène

Marchand d'ustensiles de ménage.

On aperçoit, dans son échoppe, de grands couffins de vannerie, de petits balais, des plats à couscous (methred), des kess-kess ainsi que des poteries diverses : vases et cruches d'argile.



46 A

ND. Phot.
Femme moulant le Blé et Femme filant la Laine.

Femme moulant le blé et femme filant la laine.

Celle de gauche actionne une petite meule. Celle de droite file la laine en se servant de son orteil. Les femmes arabes lavent, peignent et filent elles-mêmes la laine destinée au tissage des tissus et des tapis.



745 a — La Bonne Aventure dite par le Sable. N.D. Phot

La Bonne Aventure dite par le sable.

Faire parler le sable ? Pourquoi pas ? N'aurait-il rien à dire, lui qu'ont façonné trois milliards d'années d'érosion ? Oui, mais comment connaître le langage du sable ?



Musiciens arabes. Flûte, Raïta et Derbouka.

Les Arabes n'écrivent pas la musique. Ils la transmettent par tradition. Le rythme et la mélodie en constituent l'essentiel. Pour des occidentaux, la mélopée arabe a quelque chose d'étrange et de mélancolique. « C'est qu'elle n'est formée, écrit Henri Dumont, que par quelques notes ramenées constamment, quelquefois avec opiniâtré. » Elle surprend encore par « ses soupirs, ses attaques, ses notes d'agrément semées diversement en mille endroits, ses finales étranges et enfin le dessin interminable brodé sur l'accompagnement rythmique du tympanon ». (Henri Dumont, Alger, ville d'hiver)



Le charmeur de serpents.

« Sur la pointe des pieds, à pas de mystère, tourne un charmeur de serpents. Crinière déroulée, visage de secret, où vivent, seules, les ardentes prunelles. Maintenant il porte un petit roseau à ses lèvres, et jouant quelques notes sussurantes, les mêmes toujours, comme une phrase rituelle qu'il importe de répéter, d'une danse glissante, il décrit des cercles autour de la besace où sont lovés les reptiles. Inlassable, la musique tourne, retourne ses quatres notes... »

(André Cheurillon, Marrakech dans les palmes.)



Un Goum défilant la Fantasia

Les hommes enturbannés sont revêtus de longs burnous. Les chevaux au jarret nerveux ont leur harnais de parade. A la Fantasia, les cavaliers se lancent ensemble, à toute volée, étrier contre étrier. Ils passent de front, en faisant voltiger les fusils au-dessus de leur tête. Plus loin, la chevauchée se poursuit à travers un rideau de poussière et de poudre enflammée.



Une cigogne.

La régularité de ses retours saisonniers en a fait le symbole de la fidélité. Annonce du renouveau de la nature, elle a toujours été considérée comme un oiseau de bon augure. Aussi l'avons-nous mise ici, au faîte de l'ouvrage, à sa vraie place. En Algérie, qui ne se réjouissait lorsque son toit s'ornait du nid de la cigogne tutélaire ?

POSTFACE

S'ouvrant sur l'après-guerre de 1870, cet ouvrage s'achève au seuil du « Centenaire » de 1930. Soixante années pendant lesquelles les fruits de la Conquête mûrissaient lentement. Ceux qui étaient venus les armes à la main, les remplaçaient progressivement par la charrue. L'obstination d'un Laveran ou d'un Maillot s'exerçait pacifiquement, dans les hôpitaux militaires, au profit de tous. Des érudits, islamisants et arabisants, de toutes confessions, poursuivaient leurs recherches parallèles.

Par surcroît, la formidable mutation du machinisme entraînait l'essor de l'entreprise coloniale. Un réseau ferré reliait la Petite Syrte à l'Atlantique. Les paquebots de croisière réservaient, à leurs passagers, le joyeux accueil des ports. Les cargos aux cales gavées, se croisaient en Méditerranée. Et l'avion se préparait à enjamber la mer. Heureuse et florissante époque ! Malgré l'attrition de la guerre de 1914. Ceux qui découvraient alors l'Algérie ne savaient pas que leurs réflexions, leurs missives, leurs œuvres littéraires constituaient, plus tard, une somme de documents d'autant plus précieux que généralement exempts de passion. Et ces personnages de la ville ou du terroir, surpris par la photographie, ne se doutaient pas qu'ils posaient pour l'Histoire.

Mais, à vrai dire, quelle Histoire ? Non pas, espérons-nous, celle que subjuguient les paradigmes manichéens. Mais celle, sereine et attachante, de l'affrontement novateur entre civilisations, religions et peuples différents. C'est le mérite du « Cercle Algérieniste » d'avoir distingué très tôt et approfondi sans cesse les multiples facettes de cette vision culturelle

Dans une telle perspective, l'histoire de la France en Algérie ne sera écrite que lentement. A ceux qui, plus tard, s'appliqueront à en analyser les composantes humaines et à en repérer les prolongements, nous voulons dire seulement : oui, l'Algérie de vos pères mérite bien vos ferveurs. Elle fut une terre de passion. Elle nous captive encore.